

GÉRARD DE NERVAL

—

Correspondance

(1830-1855)

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES PAR

JULES MARSAN



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI



A LA MÊME LIBRAIRIE

LES PLUS BELLES PAGES DE GÉRARD DE NERVAL, avec une notice et un portrait..... 1 vol.

GÉRARD DE NERVAL

—

Correspondance

(1830-1855)

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES PAR

JULES MARSAN



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

359

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

INTRODUCTION

Le bon Gérard n'a pas trop à se plaindre de la postérité, souvent injuste. Tous les honneurs posthumes dont elle dispose, il les a obtenus, ou va les obtenir : réimpressions, études biographiques ou littéraires... Bientôt, il aura son buste.

Il est vrai qu'on ne le lit plus guère. De l'œuvre, si abondante, mais trop dispersée, le petit roman de *Sylvie*, à peu près seul, a survécu, avec quelques pièces de vers qui ont leur place marquée dans toutes les anthologies. Le reste n'intéresse plus guère que les curieux. Mais, parmi les maîtres les plus incontestés, quels sont ceux que l'on lit encore, cinquante ans après ?

Du moins, le souvenir de l'homme ne s'est pas effacé. C'est que sa physionomie est d'un charme singulier, c'est aussi que cette existence a l'attrait d'un roman, — un roman vrai, — d'une infinie variété, d'une émotion croissante, jusqu'à la crise finale qui l'achève brutalement. Autour de ses pre-

mières années, cette bohème de 1830, la jeunesse la plus folle, la plus exubérante dans son désordre pittoresque, avec ses enthousiasmes et ses naïvetés, son insouciance et sa foi. La chronique a raconté tous ses exploits. Les anecdotes abondent. Il n'y a qu'à puiser chez Gautier, dans les souvenirs de Georges Bell ou d'Arsène Houssaye, dans les articles de Champfleury, de Monselet, d'Asselineau, dans les confessions de Gérard lui-même.

Puis, dès les premières inquiétudes, c'est la série des voyages, ce besoin d'oublier, au loin, sous des ciels nouveaux. Et en effet, l'oubli n'est pas long à venir. Ses tristesses ne résistent pas à quelques jours de vie errante, en pleine liberté, — à l'aventure : car il a horreur des itinéraires traditionnels ; il redoute « la ligne droite des chemins de fer » ; son caprice ne peut se plier aux horaires réguliers des *Laffitte et Caillard*. Il prend plaisir à s'attarder, oubliant les heures. Il goûte le charme de ces voitures archaïques, *la Berlinoise, la Chalonnaise*, où s'empilent « des couches superposées de voyageurs », qui filent à grands cahots le long des routes de France, dans un nuage de poussière, parmi les rires et les chansons, d'où l'on sort les membres rompus, mais l'âme légère.

Les romantiques furent de grands voyageurs :

Gérard est le seul, peut-être, qui voyage sans arrière-pensée littéraire, sans souci de la copie à fournir, qui note au jour le jour ses impressions avec une sincérité absolue, pour lui-même. Et c'est pourquoi ces impressions sont charmantes de fraîcheur et d'imprévu.

« Sensations d'un voyageur enthousiaste », a-t-il dit : cette faculté d'enthousiasme ne l'empêche pas d'y voir clair. Il échappe aux admirations de commande. Il excelle à saisir les ridicules, à marquer d'un trait vif la physionomie d'une ville : Vienne « semi-slave, semi-européenne », Munich « la ville des rapins », où tout est imitation et trompe-l'œil, faux ors, faux marbres, fausses pierres, faux bois, — badigeonnée de vert, de jaune, de bleu, de *rouge antique*, avec ses palais en stuc où s'ébattent gravement des chambellans d'opéra bouffe... Les mœurs, les paysages, les aventures de la route : sa curiosité d'artiste s'amuse de tout. Il va d'étonnement en étonnement, dans la joie. Dans tous les pays, tour à tour, on le croirait près de se fixer à jamais. Il faut le voir au Caire, en costume arabe, la tête rasée, le *machlab* sur les épaules, le gilet rouge et la culotte bleue, seigneur et maître, assez empètré, de la petite Zeinab. Quelques mois plus tard, dans les montagnes du Liban, il est tout entier à l'étude de la religion

druse ; peu s'en faut qu'il n'épouse la fille du cheik Seïd Eschérazy. Mais une bonne fièvre l'oblige à fuir, et le sauve. D'ailleurs une fantaisie nouvelle a bientôt chassé les fantaisies d'hier.

Même au temps de sa maladie, toutes les fois qu'il lui sera possible, dans l'intervalle de ses crises, de fuir Paris, il semblera que se dissipent ses angoisses. La frontière passée, le Gérard de jadis se retrouve, avec sa gaité, son esprit lucide et vif. Mais, régulièrement aussi, dès le retour, avec les premiers mois d'automne, le voile de mélancolie retombe, épais de plus en plus. La raison se débat contre le rêve obsédant. L'imagination se heurte aux murailles du réel.

Et c'est la fin de la lutte, cette mort mystérieuse, poignante, si bien en scène. Tous les chroniqueurs et tous les biographes ont refait le tableau : l'horreur de la petite ruelle suant le vice et la misère, ces assommoirs et ces bouges qui ont refusé de s'ouvrir au vagabond, les marches gluantes du vieil escalier, le corbeau qui croasse dans la neige, l'égoût roulant ses immondices, et là, accroché à la grille sinistre, ce cadavre en habit noir, le chapeau haut de forme sur la tête... Admirable sujet de lithographie romantique !

Ne dirait-on pas que toute cette existence a été

arrangée par un artiste épris de pittoresque, habile à varier ses effets, de la fantaisie souriante à l'horreur tragique ? Or, l'homme qui a vécu cette vie est le plus simple, le plus naïf, le plus ingénu. C'est, en dehors de ses crises passagères, l'esprit le mieux équilibré.

On ne le connaît d'ordinaire que par un portrait de ses dernières années : le visage empâté, cerclé d'un collier de barbe drue, et, sous la moustache tombante, le pli douloureux de la lèvre. Celui-là, c'est le poète qui a souffert, lassé déjà de la lutte. Lui-même ne se reconnaît pas. « Je tremble de rencontrer aux étalages un certain portrait, écrit-il à Georges Bell... Dites partout que c'est un portrait ressemblant, mais posthume (1). » Et il se rappelle ce qu'il était jadis ; il se revoit tel que le représentait, en 1831, le médaillon de Jean Duseigneur, figure à la fois naïve et décidée, le grand front poli sous la « fumée d'or » des cheveux blonds (2), le nez droit et fin, la bouche délicatement tracée, physionomie toute de charme et de douceur.

Personne, moins que ce jeune homme rougissant, n'était fait pour la vie des cénacles. Il en a

(1) Lettre du 1^{er} juin 1854.

(2) Th. Gautier, *Portraits et Souvenirs littéraires*.

toujours ignoré les jalousies, les bassesses, le cabotinage : il n'est pas *homme de lettres* le moins du monde : ce qui ne l'empêche pas d'être écrivain.

Tandis que les autres s'amuse à de pénibles fantaisies, il s'est mis à l'œuvre, modestement. Ses goûts le portaient vers le xviii^e siècle ; sans souci d'étonner personne, il les a suivis. « Lorsque chacun cherchait les tournures excentriques et les couleurs violentes, écrira Théophile Gautier, et se fût volontiers peint de vert et de rouge comme un Ioway partant pour la guerre, des plumes d'aigle sur la tête, des colliers de griffes d'ours au bas du col, des scalps, ou plutôt des perruques de classiques à la ceinture, pour avoir l'air plus étrange et plus formidable, lui se plaisait dans les gammes tendres, les pâleurs délicates et les gris de perle chers à l'école française de l'autre siècle... »

Surtout, il est tolérant, — ce qui est merveilleux, à son âge et à cette époque. Il ne raille guère que l'Académie : mais cela est traditionnel. Impérialiste et libéral, il a le culte de Béranger ; on pourrait craindre de trouver en lui un second Casimir Delavigne... Par bonheur, sa traduction de *Faust* permet d'espérer mieux ; elle l'a classé ; il a tous les droits à être un des chefs de bande qui, à la première d'*Hernani*, luttent pour la liberté.

Le théâtre, d'ailleurs, a toujours été une de ses grandes passions. Dans ses *Portraits et Souvenirs littéraires*, Th. Gautier rappelle le titre de quelques œuvres perdues, de la première jeunesse : un petit acte en vers, *Tartufe chez Molière*, une « diablerie », *le Prince des Sots*, un grand drame, *la Dame de Carouge*, qui annonce le *Charles VII* de Dumas (1)..... Autant de déceptions. Et Petrus Borel, dans la préface des *Rhapsodies* s'indigne pour lui : « A toi, bon Gérard : quand donc les directeurs-gabelous de la littérature laisseront-ils arriver au comité public tes œuvres, si bien accueillies de leurs petits comités?... »

Mais Gérard ne se décourage pas. Il ne crie pas ses colères. Il se console de ses déboires en faisant d'admirables projets qui ne seront jamais réalisés : d'abord, le drame biblique de *la Reine de Saba*; et aussi un drame moderne, d'inspiration philosophique; comme principal personnage, un médecin allant jusqu'au crime « pour éclaircir quelques points obscurs de son art » (2) : une assez belle idée de pièce, en somme, — et qui se retrouvera.

(1) De la même époque, les quelques scènes de *Nicolas Flamel*, l'adaptation de la *Comedia nuova* de Moratin, la petite tragédie de *Lara*. (Voy. la lettre à Taylor, été de 1831.)

(2) Théophile Gautier.

Il s'adresse tour à tour à tous les directeurs : à Harel, au baron Taylor, à Anténor Joly, à Marc Fournier, à Arsène Houssaye. Il aborde tous les genres. Après le livret de *Piquillo*, deux drames en collaboration avec A. Dumas, *l'Alchimiste* et *Leo Burckart*, sans parler de ce *Dolbreuse*, dont il ne reste rien (1). Puis, l'opéra comique des *Monténégrins*, *le Chariot d'enfant*, *l'Imagier de Harlem*; entre temps, une farce satirique : *Une nuit blanche* et un vaudeville : *le Pruneau de Tours* (2). Jusque dans ses derniers mois, à la veille même de sa mort, une série de projets encore : l'adaptation de *Misanthropie et Repentir*, celle de *Jodelet*, toutes deux pour le Théâtre français, un drame féerie à tirer de la *Main de gloire*, et ces pièces dont le titre seul a survécu : *Louis de France* et *le Citoyen marquis*....

Il est injuste, vraiment, de confondre ce travailleur acharné avec une demi-douzaine de ratés extravagants. De l'originalité, de la fantaisie, il en a plus qu'eux tous ; mais ce n'est pas une fantaisie de rapin, une de ces originalités voulues, forcées, laborieuses, qui sonnent faux. Parmi ces agités, il est

(1) Voy. la lettre à Anténor Joly, le 2 mars 1839.

(2) Voy. encore les lettres à Marie de l'Épinay (août 1840) et à H. Lucas (1853), les articles de Méry dans *l'Univers illustré* (août 1864), la liste autographe des œuvres complètes (*Intermédiaire*, 1869).

e seul, peut-être, à qui cette gaité bruyante ne suffit pas. Même au temps de sa jeunesse exubérante, il a des instants de mélancolie : un besoin de se replier sur lui-même et, déjà, de revivre le passé. Au fond de sa mémoire, les impressions anciennes restent gravées, ineffaçables : le Valois, ses prés et ses forêts, les rivières nonchalantes, les étangs de Chaalis, les longues routes blanches, à perte de vue ; dans ces paysages harmonieux, les fraîches dylles enfantines, le cortège des petites amies ingénues, Célénie qui semblait la nymphe des étangs, « tentatrice naïve, follement enivrée de l'odeur des prés, couronnée d'ache et de nénufar... ». Et l'anchette, et Sylvie, et Adrienne qui lui est apparue un jour sur la pelouse d'un vieux château, « fleur de la nuit, éclore à la pâle clarté de la lune, fantôme rose et blanc, glissant sur l'herbe verte à demi baignée de blanches vapeurs ». Adrienne, le grand amour de sa vie ! C'est elle qu'il cherchera toujours, qu'il croira parfois avoir retrouvée et qu'il ne se consolera pas d'avoir perdue...

Comment cette âme délicate et profonde serait-elle comprise de la médiocre poupée de théâtre qu'est Jenny Colon ? Comment sentirait-elle le prix de cette adoration mystique qui n'exige rien des satisfactions habituelles et qui semble aimer en

elle une idole qu'elle ne connaît pas? Flattée un instant, elle se lasse vite de cette passion respectueuse. Le poète n'est qu'un timide, embarrassant et ridicule.

Et ses meilleurs amis, ceux qui devraient savoir, ne le jugent pas beaucoup mieux. Eux aussi, ces exaltations les font sourire. « Nous l'avions parfois doucement raillé, avoue Théophile Gautier, sur ces caprices soudains à l'endroit de femmes aperçues de loin et dont il évitait même de se rapprocher pour ne pas détruire ses illusions. » Un paragraphe du *Voyage en Orient* répond à ces railleries, qui le touchent au cœur : « J'ai entendu des gens graves plaisanter sur l'amour que l'on conçoit pour des actrices, pour des reines, pour des femmes poètes, pour tout ce qui, selon eux, agite l'imagination plus que le cœur; et pourtant, avec de si folles amours, on aboutit au délire, à la mort... Ah! je crois être amoureux? Ah! je crois être malade, n'est-ce pas? Mais, si je crois l'être, je le suis... » Gautier, un jour, regrettera d'avoir souri.

Pour jouer les Don Juan, ce rêveur n'a rien de ce qu'il faut : ni l'égoïsme, ni l'élégance. « Il n'a jamais été bien habillé des pieds à la tête, déclare Arsène Houssaye : si l'habit était neuf, le chapeau

manquait d'un coup de fer ; si le pantalon était irréprochable, la bottine tirait la langue. Quand il avait de l'argent, il le dépensait mal, comme son ami Balzac (1)... » Au milieu des dandys, comme parmi les bousingots, il reste un isolé.

Il n'est pas fait pour la vie mondaine, indifférente et sceptique. Ses goûts, sa curiosité du moins, lui feraient chercher plutôt la société des humbles. Partout où il passe, c'est une de ses joies de se mêler à la foule, de s'absorber en elle, de partager ses plaisirs. Il aime les fêtes un peu vulgaires où s'épanouit une grosse gaîté franche. Volontiers, il s'arrête dans ces guinguettes où semble se survivre le passé, dans les auberges de village, dans les brasseries d'Allemagne, comme dans les cabarets des halles. Le vieux Paris surtout l'enchanté, ce Paris que le Paris élégant ne connaît plus, ses ruelles tortueuses entre les vieilles maisons branlantes, les verdure des grands jardins par-dessus les murs qui croulent, toute cette cohue grouillante de gens en haillons, les bavardages des commères sur le pas des portes, les bousculades des enfants parmi les rires et les pleurs. Plus loin encore, la mélancolie des banlieues, les prairies lépreuses, les

(1) *Le Livre*, février 1883.

chantiers abandonnés, les carrières où l'on côtoie des vagabonds et des bandits.

Ceci n'est pas une curiosité d'artiste, une affectation. Personne n'a plus de sincérité dans ses goûts ; la littérature n'y est pour rien. Il suffit de lire *la Bohême galante*, ce livre exquis, où il y a de tout : du pittoresque et de l'émotion, du sourire et de l'angoisse, de la réalité et du songe, des dissertations littéraires et des paysages pleins de fraîcheur, des odelettes travaillées dans le goût du xvi^e siècle et des chansons où chante l'âme même de la race ; cela d'une aisance, d'une pureté, d'une souplesse, d'une fluidité admirables de style.

Là est le véritable Gérard. On s'est évertué à en faire un personnage de roman. Sa folie a surexcité les imaginations qui l'ont voulue tragique, extravagante. Plusieurs années avant la crise, remarque Champfleury, l'originalité, le mystérieux de cette existence soulevaient bien des curiosités : « Sa vie errante, les aventures qu'on racontait de lui dans Paris l'avaient transformé de son vivant en personnage légendaire (1). » Ce fut bien pis après sa mort ; et Champfleury pourrait s'accuser lui-même. Il a travaillé à cette légende, il a ramassé dans ses souvenirs toutes les excentricités du poète ; nous

Champfleury, *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*, p. 164.

les connaissons surtout par lui. Dans un très bon article de la *Revue fantaisiste* (1), Asselineau a expliqué de la façon la plus simple quelques-unes de ces prétendues folies. Vainement. L'histoire des *Poissons de plomb*, celle du *Trésor des Tuileries*, de la *Sirène d'Amsterdam* n'en sont pas moins restées articles de foi. Allez demander à des chroniqueurs de sacrifier une anecdote à effet !

Parmi ces anecdotes, pourtant, il faudrait faire un choix. Il est certain que si l'on examine gravement jusqu'à ses moindres boutades, si l'on discute avec un dogmatisme de médecin aliéniste tous ses paradoxes, toutes ses fantaisies de langage et de conduite (2), si l'on relève comme dépourvues de sens toutes les allusions dont le sens nous échappe, il est facile de conclure à la folie. Je me demande seulement quelle correspondance un peu libre ne permettrait pas un diagnostic analogue.

A aucun moment, à vrai dire, il n'a semblé que cette raison fût définitivement perdue. Après chaque atteinte du mal, ce sont quelques mois, au moins,

(1) Livraison du 15 septembre 1861.

(2) « Le plaisir de contrarier les Philistins nous poussait à des bizarreries concertées du goût le plus douteux... Quelques propos étranges nous faisaient bien ouvrir de grands yeux, mais il les expliquait d'une façon si ingénieuse, si savante et si profonde que notre admiration pour lui en augmentait. » Th. Gautier, *Portraits et Souvenirs*, p. 37.

de répit, pendant lesquels on croirait à une guérison complète. La première crise, en 1841, n'a pas été très grave (1). Elle lui a laissé seulement le regret de voir interrompues les belles rêveries de son imagination. Il a retrouvé toute sa vivacité d'esprit, l'ardeur au travail, l'enthousiasme d'autrefois. Les dix années qui suivent sont parmi les plus actives de sa vie ; c'est l'époque des grands voyages qui lui rendent toute sa confiance en lui-même : « Ce que c'est que de changer de latitude ! En Allemagne, nul ne songe à me trouver fou (2) ! »

En France même, on n'y pense guère. Ses amis se sont faits assez vite à certaines excentricités. Ils s'habituent à ces crises périodiques qui le laissent chaque fois plus las, mais à la suite desquelles ses facultés demeurent à peu près intactes. A plusieurs

(1) Sur cette première crise voy. les lettres de mars 1841. — Parmi les familiers du poète, Janin est le seul qui semble s'être ému très vivement ; le 1^{er} mars il donne aux *Débats* cet article dont Gérard gardera toujours un pénible souvenir. Les autres sont préoccupés surtout de démentir les bruits pessimistes. D'une lettre de Paul Foucher à Marie de l'Épinay, le 12 mars : « Je m'empresse de vous adresser sur la santé et la raison de notre bon Gérard d'excellentes nouvelles dont, au reste, la confirmation vous sera déjà parvenue, sans doute. Quant au feuilleton de Janin, je serais d'avis de le lui cacher, mais qu'est-ce que nos deux silences auprès des dix mille indiscretions qu'il peut rencontrer à sa première sortie. » (Inédit.) — Houssaye, dans *l'Artiste* : « Rassurez-vous !... Gérard de Nerval n'a perdu ni la vie, ni la raison... Une fièvre ardente, une fièvre de huit jours a seule donné lieu aux fatales nouvelles qui se sont répandues sur notre spirituel ami... » (2^e série, t. VII, p. 164).

(2) Pensées publ. par Houssaye, *Presse* du 7 septembre 1865.

reprises, ils l'ont cru terrassé par la maladie, et il a suffi pour le guérir des premiers rayons du soleil. Au printemps, il revit pour courir les routes, et les lettres qu'ils reçoivent de lui, d'Allemagne, de Belgique ou de Hollande, sont toutes rayonnantes de jeunesse (1)...

Il est assez difficile de suivre Gérard, dans cette vie agitée et vagabonde dont l'imprévu dérouté jusqu'à ceux qui le connaissent le mieux. Sa correspondance seule permet de retrouver quelques étapes : en cela, d'abord, elle est précieuse. Mais elle n'a pas un intérêt historique seulement. Parmi toutes les correspondances romantiques qui ont eu les honneurs de la publication, je n'en connais pas de plus variée, de plus délicate, de plus sincère. Sous la limpidité du style, l'âme transparaît, d'une sensibilité charmante. Jusque dans les dernières années, c'est quelque chose de frais et d'ingénu.

Personne n'a conservé plus pieusement le trésor de ses illusions. Il en a vécu, et il en est mort, aimé de tous, sauf des deux êtres que lui-même a le plus aimés. Et peut-on dire même qu'il souffre de la dureté de l'un, de la vulgarité de l'autre ? Obstinement, son rêve embellit la réalité. Rien ne

(1) Voy., après les inquiétudes de janvier 1852, la lettre à Stadler du 12 mai. De même, la lettre du 10 juin 1853.

lui fera mépriser l'idole à qui son culte s'est consacré. Rien, de la part de son père, ne le découragera. Les moindres billets qu'il lui adresse sont exquis d'abandon affectueux; il a avec lui des câlineries d'enfant; il ne semble pas s'apercevoir de sa froideur; il veut croire à cette tendresse, qui se refuse.

Il l'a peu connu, cependant. Pendant sa première jeunesse, le D^r Labrunie courait l'Europe, à la suite de la Grande Armée. Le souvenir le plus ancien qu'il en ait gardé est du mois de juin 1814 :
 * un officier à l'uniforme sali, à la figure sombre qui le serrait sur sa poitrine, à lui faire mal. Ce retour, ç'a été la fin de ses belles années de vie libre, dans les prairies du Valois, la fin des idylles enfantines, de toutes ces joies où rien d'amer ne se mêlait encore. Son père s'appliquera désormais à meurtrir ses illusions; il est venu pour lui apprendre « ses devoirs ». A tous ses goûts, il oppose un bon sens étroit et revêche. Il se refuse à le comprendre (1). Etre tyrannique, ce serait encore une façon d'aimer; il est pire : il est indifférent et

(1) Voy. la lettre du 20 juin 1854 : « Ne crois pas, quand je suis loin, que je ne sois pas près de toi cependant. J'y serais près encore, fût ce dans le tombeau. Si je mourais avant toi, j'aurais, au dernier moment, la pensée que, peut-être, tu ne m'as jamais bien connu. »

dédaigneux. Même dans les derniers mois, quand les amis de Gérard ont le cœur serré d'angoisse, lui seul s'obstine à tout ignorer. Vieilli maintenant, il redoute pour sa propre santé des émotions trop vives. L'essentiel est que le dénouement attendu ne lui impose pas un excès de fatigues et de soucis...

En 1853, le mal s'est aggravé avec une rapidité foudroyante. Au printemps, une première crise a abattu le poète : transport au cerveau, disent les médecins, et bientôt ils le proclament guéri. Mais, en août, il n'y a plus d'illusion possible. C'est bien la folie qui reprend sa victime ; elle ne lui accordera plus que deux mois de répit, en juin et juillet 1854, — le temps exactement de revoir l'Allemagne, une fois encore. Ce voyage suprême est le dernier recours du Dr Blanche. Si souvent, le malade est revenu guéri de ses courses lointaines !

Mais aujourd'hui, le charme est impuissant. Lui-même n'a plus la force d'espérer. Parfois, en retrouvant des paysages aimés jadis, il a des instants de gaieté ; il voudrait se persuader que ses forces entières lui sont rendues... Puis, ce sont de nouveaux accès de tristesse, des angoisses inexplicables, des remords sans cause. Un rien suffit à troubler la joie qu'il se promettait de goûter et l'assombrit. Et toujours cette terreur constante, cette *inquiétude*

sur ses facultés créatrices, son plus grand sujet d'abatement (1)...

A peine rentré à Paris, il fallut encore, le 8 août 1854, l'enfermer à la maison de Passy : il ne devait plus en sortir que pour aller à la mort. Le D^r Blanche fit tout ce qui était en son pouvoir. Vainement, il essaya de secouer l'égoïsme du D^r Labrunie en le prévenant de l'imminence du danger. De toute son énergie, il résista aux prières et aux menaces de Gérard, réclamant sa liberté... Il dut céder devant une intervention officielle de la Société des gens de lettres.

La Société prenait là une responsabilité bien grande et la discussion avait été vive au sein du comité. Champfleury déclare qu'il protesta avec énergie. Mais la supplique de Gérard, transmise par l'avocat Godefroy, était si pressante. Surtout, elle était écrite en termes si mesurés, si calmes (2).

La sommation est datée du 9 octobre. Le D^r Blanche s'inclina, et, le 19, commençait cette agonie, — ces courses éperdues sous la neige d'un hiver particulièrement rigoureux. Ce que fut la vie de Gérard durant ces dernières semaines, personne ne pourrait le dire ; personne même ne connut son domi-

(1) Lettre du 27 juin.

(2) Voy. la lettre du 23 septembre 1854.

cile, car il avait donné congé à son hôtel garni de la rue Neuve-des-Bons-Enfants. A diverses reprises, quelques-uns de ses amis le virent apparaître, loquace et nerveux, vêtu toujours de son éternel habit noir, et c'était, pendant quelques instants, un feu roulant de paradoxes, les éclats d'une gaîté forcée, ou des phrases de désespoir, brusquement interrompues. Mais ils essayaient en vain de le retenir, ou de l'interroger, ou de venir à son aide : il se défendait de leur amitié, comme d'une curiosité indiscreète.

Chacun d'eux a pieusement noté le souvenir de la suprême rencontre : Théophile Gautier et Maxime Du Camp, le 20 janvier, dans les bureaux de *la Revue de Paris* ; le bibliophile Jacob, le 23 ; Georges Bell et Philibert Audebrand, le 24, au dîner de Béatrix Person ; Charles Asselineau, le 25... Puis, au matin du 26, un avis laconique de la police les priaient de passer à la Morgue, pour reconnaître le corps. Un apprenti, sortant d'un garni voisin, avait aperçu ce cadavre.

La nouvelle ne mit pas longtemps à se répandre. La consternation fut générale. Pendant quelques jours, on ne parla pas d'autre chose. On plaignit le désespéré. On fit le procès de la société indifférente, on risqua des hypothèses, on disserta sur les causes

et les circonstances probables de la mort. Ce fait-
 x divers faisait plus, pour la gloire du poète, qu'une
 vie entière de travail. Les artistes, les écrivains, la
 foule innombrable des curieux, tout Paris défila
 dans la ruelle sinistre (1).

(1) Sur la mort de Gérard, voy. *le Mousquetaire* des 30 janvier et
 2 février 1855. — J'ai dû à l'obligeance de M. Gustave Simon com-
 munication d'un document inédit fort intéressant. C'est une lettre
 d'Alexandre Dumas à Victor Hugo, la veille même de l'enterrement :

« Mon bien Cher et bien Grand,

Vous savez que notre pauvre Gérard s'est suicidé ou a été assas-
 siné.

On l'enterre demain.

Arsène Houssaye s'est chargé de tous les détails du convoi.

Voici ce que je lui ai écrit hier :

« Mon cher Houssaye,

« Si Victor Hugo eût été à Paris, il eût fait à notre cher Gérard
 l'honneur de porter un des coins du Drap.

« Je crois qu'en l'absence de notre grand poète, il est de notre
 « ou voir de laisser la place d'Hugo vacante et de n'avoir que trois
 « de cinq porteurs.

« Je propose — disposez.

« A VOUS.

« AL. DUMAS. »

Houssaye a répondu :

« Oui,

« à mardi matin.

« ARSÈNE HOUSSAYE. »

Vous voyez, cher, que je ne perds aucune occasion de protester
 contre votre absence.

Demain vous serez donc au milieu de nous ;

Quand je pense à vous, je vous aime, je crois, encore plus que je
 ne vous admire. Quand je vous lis, je vous admire, je crois, plus
 que je ne vous aime — mais croyez-le bien, en tout temps et à toute
 heure, je vous aime comme ami et vous admire comme maître.

A vous et aux vôtres,

AL. DUMAS.

Lundi, 29 janvier.

A quelques pas de là, remarque Champfleury, sur la place du Châtelet, la *Renommée* du sculpteur Bosio dressait vers le ciel gris l'ironie de ses palines d'or.

L'attitude du Dr Labrunie avait été jugée sévèrement. Il daigna s'en émouvoir, un peu tard. Au moment de mourir, il confia à A. Houssaye les lettres de Gérard, « comme pour prouver qu'ils avaient toujours vécu en vive amitié ». Ces lettres sont probantes en effet; elles prouvent l'affection si mal reconnue de ce fils. A. Houssaye en a publié un assez grand nombre dans *la Presse*, en 1862 et 1865, dans *l'Artiste*, en 1875 et 1877, dans *le Livre*, en 1883. Une autre série a été donnée par M. L. de Bare à *la Nouvelle Revue Internationale*, en 1894, 1895 et 1897. Avec les lettres recueillies par G. Bell (*Gérard de Nerval*, 1855), A. Dumas (*le Pays*, 1854) et Champfleury (*Grandes figures*), c'est là l'essentiel de la correspondance déjà publiée. Il faut ajouter encore l'importante contribution d'Alphonse Karr (*le Livre de bord*), d'H. Lucas (*Portraits et Souvenirs*), d'Arvède Barine (*Névrosés*), de MM. Adolphe Jullien (*le Romantisme et l'éditeur Renduel*), Maurice Tourneux (*l'Age du romantisme et l'Intermédiaire* de mars 1889), Jules Claretie (*la Presse* 1878, *l'Artiste* 1879), A. Bus-

quet (*le Temps*, août 1881), Clément Janin (*Dédicaces et lettres autographes*), de M^{lle} Julia Cartier (*Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne*). Enfin des lettres éparses dans diverses publications ou revues : *le Journal de la librairie* (juillet 1840), *le Charivari* (décembre 1846), *le Corsaire* (octobre 1850), *l'Histoire anecdotique des cafés de Paris* d'A. Delvau, *la Correspondance littéraire* (novembre 1856), *l'Univers illustré* (août 1864, articles de Méry), *la Petite Presse* (octobre 1866), *l'Amateur d'autographes* (mars 1866 et avril 1869), *le Conseiller du bibliophile* (1876), *la Revue des documents historiques* (1878), *le Livre moderne* (1891), *l'Intermédiaire* (juillet 1905), *le Temps* (août 1907)... Je ne prétends pas que rien ne m'ait échappé ; mais j'ai cherché de mon mieux.

Les lettres qui ne portent aucune indication d'origine (soixante environ) sont inédites et publiées sur les originaux. Il m'aurait été facile d'en augmenter le nombre, en reproduisant une foule de billets insignifiants qui sont passés sous mes yeux : rendez-vous, invitations, demandes de places de théâtre... J'ai conservé seulement ceux qui apportaient une date ou quelque précision de fait.

D'ailleurs, même parmi les lettres publiées déjà, j'ai cru devoir en sacrifier quelques-unes, — qui ne

sont pas des lettres véritables. Gérard ayant souvent recours à la forme épistolaire qui convient à merveille à son génie, il est arrivé plusieurs fois aux chroniqueurs qui ont rassemblé les débris de sa correspondance de prendre pour des brouillons de lettres de simples feuillets manuscrits de ses ouvrages. Houssaye donne ainsi comme lettre inédite une page d'*Aurelia* (1), et L. de Bare, trouvant la suite du même fragment, y voit à son tour un billet écrit « au retour d'une de ces envolées lointaines dont il était coutumier (2) ».

J'ai écarté tous les morceaux de ce genre. Peut-être est-ce une solution trop rigoureuse ; il est bien possible que tel ou tel fragment d'article ait figuré d'abord dans une lettre véritable... mais il faut prendre un parti qui soit net. Sans quoi, l'on en viendrait à faire entrer dans la correspondance une bonne partie de *Lorely* et de *la Bohême galante* et *le Voyage en Orient* tout entier.

Une exception seulement pour les 18 lettres d'amour. Ce n'est pas que je partage l'opinion de V. Sardou croyant avoir ici une correspondance

(1) Houssaye, *le Livre*, 1883, p. 94, et *Aurelia*, p. 106.

(2) L. de Bare, *Nouv. Rev. intern.*, 1^{er} mai 94. *Aurelia*, p. 106. — Voy. encore dans *le Livre de Bord* d'A. Karr (p. 194) une prétendue lettre qui n'est qu'un fragment de l'article *les Amours de Vienne* (*Voyage en Orient*, I, p. xli).

authentique de Gérard et de Jenny Colon (1). Bien des détails s'appliqueraient assez mal à la comédienne ; et d'ailleurs il suffit de regarder le manuscrit, écrit régulièrement sur de grandes feuilles, pour reconnaître, non pas une série de lettres distinctes, mais — sous la forme épistolaire — une sorte de petit roman, ou, si l'on veut, de journal intime. Ce journal ne mérite pas moins d'être conservé ; c'est toute l'âme du poète que l'on y retrouve, son âme naïve et douloureuse.

Il ne me reste plus qu'à remercier les admirateurs de Gérard qui ont bien voulu répondre à mon appel : MM. Maurice Tourneux et Paul Bonnefon, dont on sait l'érudition en ces matières, M. Couët, qui a fait pour moi des recherches dans les archives de la Comédie Française ; M. Noël Charavay, MM. Clément Janin, Leo Lucas, Gustave Simon, Louis Grobet, qui m'ont ouvert leurs collections. A M. Edouard Champion je dois une reconnaissance particulière : ayant renoncé à écrire lui-même la biographie de Gérard de Nerval, il m'a communiqué très libéralement, avec plusieurs lettres inédites, tout un dossier qu'il avait constitué déjà.

JULES MARSAN.

(1) Quelques-unes de ces lettres figurent à la suite d'*Aurelia*. Le manuscrit a été imprimé intégralement par V. Sardou dans *la Nouvelle Revue* (15 octobre 1902), sous le titre : « Lettres à Jenny Colon ».

I

1830 — NOVEMBRE 1841

Les premiers essais dramatiques, 1831. — Sainte-Pélagie, 1832. — Voyage en Italie, octobre-novembre 1834. — Impasse du Doyenné, 1835. — Voyage en Belgique, été 1836. — *Piquillo*, octobre 1837. — Voyage en Allemagne, septembre 1838. — *L'Alchimiste*, et *Leo Burckart*, avril 1839. — Voyage à Vienne, novembre 1839-février 1840. — Passage en Allemagne, mars 1840. — Séjour à Paris, mai-septembre 1840. — Voyage en Belgique, octobre-décembre 1840. — Première crise, mars-novembre 1841.



A...

5 février 1830.

Monsieur,

Je suis bien touché de la peine que vous avez prise de passer chez mon grand-père pour me voir (1) et je vous remercie de l'aimable lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Quant à une autre dont vous me parlez, je ne l'ai point reçue et j'ai été fort étonné quand on m'apprit chez mon grand-père que vous m'en aviez écrit une, il y a quelques mois, d'après ce que vous leur en aviez dit : Je me suis rendu à *l'étude* où vous l'aviez adressée (2), ignorant que je n'y fusse plus et je me suis convaincu là que ces messieurs, par une négligence dont je leur sais fort mauvais gré, l'avaient égarée, après me l'avoir gardée longtemps, parce qu'ils comptaient que je viendrais les voir et que je suis resté plusieurs mois sans y aller. Je le regrette d'autant plus que probablement elle m'aurait donné votre adresse et procuré par là le plaisir de vous écrire.

J'aurai maintenant le plaisir de vous voir, ce qui

vaut mieux et si je ne crains pas de vous déranger trop, j'irai vous rendre visite, lundi ou mardi prochain, à huit heures et demie : c'est un peu matin, mais je crois que c'est l'heure où l'on est le plus sûr de vous trouver.

Tout à vous,
G. LABRUNIE.

II

AU BARON TAYLOR

[Été 1831.]

Monsieur,

Je suis auteur de deux pièces reçues à l'Odéon à l'unanimité (3) : j'ai besoin que l'une d'elles soit représentée de suite et comme cela ne se peut pas à l'Odéon, Ligier ayant déjà d'autres rôles et Frédéric étant absent, je vous aurais une bien grande obligation si vous vouliez l'entendre et juger si elle convient aux Français. Je serais trop reculé s'il fallait passer par le comité de lecture et c'est une demi-heure tout au plus que je vous demande. Cette pièce est intitulée *Lara*, tragédie en un acte (600 vers), elle peut se jouer sans la moindre dépense, avec 4 acteurs, et jetterait sans doute une variété singulière dans le répertoire actuel du Théâtre Français, étant d'un genre tout nouveau et

cependant écrite de manière à ne choquer aucun parti littéraire.

Je comptais employer, pour obtenir de vous la faveur que je vous demande, monsieur Hugo (4) ou Dumas, qui sont mes amis et je pense aussi les vôtres; mais tous deux sont absents de Paris et ne voyant pas d'autre moyen de me faire connaître à vous, je joins à ce billet des lettres qu'ils m'ont écrites en différents temps, pensant que cela suffira pour vous persuader que ces messieurs ne m'auraient pas refusé une démarche auprès de vous. J'aurai l'honneur d'aller demain matin connaître votre réponse; vous vous êtes montré si souvent bienveillant envers des jeunes gens débutant dans des voies nouvelles que je ne doute point que vous ne fassiez aussi quelque chose en ma faveur, si vous pouvez.

Votre dévoué serviteur,
GÉRARD.

III

A...

Février 1832.

Mon cher ami,
Je vous ai écrit de la Préfecture, mais je ne sais

III. — Fac-simile publ. par M. Tourneux : *l'Age du Romantisme*.
Gérard de Nerval.

si vous aurez reçu ma lettre, car on ne les envoie pas toutes (5). C'est donc, si vous ne l'avez pas, reçue, que je vous prie de me rendre le service que j'avais refusé il y a quelques jours et d'aller chez Lewavasseur, libraire au palais royal, ou Heideloff, rue Vivienne, n° 8 ou 16, m'acheter un almanach allemand intitulé *Cornélia*, dont j'ai le plus pressant besoin et qui coûte environ dix francs, puis de me l'envoyer à Sainte-Pélagie par votre jeune homme. Si vous voulez me voir, demandez un laissez-passer à la préfecture. Je ne doute pas que vous ne vous hâtiez d'obliger un ami prisonnier et je vous en aurai une bien grande reconnaissance.

Votre dévoué,

GÉRARD LABRUNIE.

IV

A PAPION DU CHATEAU (6)

[1832.]

... Je fais des visites pour le choléra (7) comme font maintenant tous les étudiants, les médecins étant insuffisants de beaucoup pour le nombre des malades. Je vous assure que c'est une chose cruelle... Je ne crois pas que MM. Dumas et Hugo vous écrivent

iv. — Fragment publié dans le catalogue Noilly, n. 978.

pour ce que vous leur avez envoyé (8). Ils ne sont pas grands écrivains de leur nature, et c'est ce qui fait qu'on attache plus de prix à une seule lettre qu'on possède d'eux. Leur haute position les met au-dessus de ce qui serait une impolitesse pour d'autres ; mais vous sentez que, recevant tous les jours des paquets énormes d'opuscules de par toute la France et aussi, surtout, de l'étranger, il faudrait qu'ils consacraient tout leur temps à écrire des lettres, et cela serait dommage pour tout le monde...

V

AU D^r LABRUNIE

Aix, octobre 1834.

Mon cher papa,

... J'ai vu Avignon, j'ai vu Vaucluse. Tout cela est admirable. Combien j'aurais dû regretter de mourir sans avoir vu ces beaux pays. Je prends toutes sortes de moyens pour rendre le voyage le moins coûteux possible, par les bateaux, les pataches ou à pied. C'est plus long, mais la campagne est pleine d'attraits. A Avignon, il y a des églises char-

mantes, toutes peintes à l'intérieur. J'ai suivi les bords de la Durance. C'est plein d'îles. C'est très beau. Il y a un pont d'au moins une demi-lieue. A Aix, je vois le château du roi René. Les champs sont pleins d'oliviers et de mûriers. Les figues sont délicieuses. Ici, on boit du vin du midi et l'on mange de la cuisine à l'huile. Adieu, papa, porte-toi bien. Je t'embrasse. Moi, je vais voir la mer (9).

VI

A JEAN DU SEIGNEUR (10)

4 novembre 1834.

Mon cher Du Seigneur,

... Hé bien, me voilà dans une belle position : je n'ai pas d'argent à Naples et pas d'argent à Marseille. Je n'y comprends rien. Tu n'as donc pas reçu mes deux lettres, l'une d'Aix (11), l'autre de Nice, il y a cinq semaines ? ou il y a donc eu quelque incident que je ne sais pas ? Tu es malade ou mort, ou tu étais à la campagne. C'est ce qui me paraît le plus probable... Voilà ce que je demandais (12).

.....
 Art. 5. — Si tout cela manque.., si Paris est

VI. — Publ. par M. Maurice du Seigneur dans *le Conseiller du Bibliophile*, 1876.

enterré par un tremblement de terre, ou la Bourse foudroyée, ou M. Mignotte suicidé, et toi Jean du Seigneur abymé comme Don Juan par ses propres statues ! S'il n'y a plus d'argent au monde, plus de notaires, d'agents de change, de banquiers (ce que je désire, sans l'espérer), il faudrait toujours me prévenir et m'expliquer le tout dans une lettre *affranchie*, adressée à Marseille, *et* dans une autre *non affranchie* adressée à Agen (13); fais attention qu'il y a *et*, et non pas *ou*; c'est pour prévoir tous les cas possibles.

Art. 6. — Ne pas perdre une minute, car je n'ai que 5 sols, quoique je ne sois pas le Juif Errant, quoique je sois errant. Je suis, il est vrai, à l'hôtel à crédit, mais à la longue le crédit peut s'inquiéter.

Je t'embrasse, mon bon Jehan, et te remercie pour tous les dérangements que je t'occasionne et compte sur moi entièrement.

Bonjour à tout le monde, et à bientôt.

GÉRARD LABRUNIE.

Suscription : *A monsieur Du Seigneur, statuaire*
Rue de l'Odéon, n° 20, 21, 22, 23,
24 ou 25 à Paris.

S'il est à la campagne ou n'y est plus :
A monsieur Rogier, peintre,
Rue des Beaux-Arts, n° 5.

*Ou à monsieur Gautier (Théophile),
à la barrière de Passy,
dans le bâtiment de la barrière.
Ou à Monsieur Darq, Rue Hyacinthe
St-Michel, n^o 22.*

VII

A E. RENDUEL (14)

Marseille, 6 novembre 1834.

Mon bon monsieur Renduel,

Voulez-vous me rendre un petit service ? Ce serait de faire demander chez MM. Heideloff et Campé, rue Vivienne, un livre allemand intitulé *Die Tochter der Luft*, je crois, drame de Raupach (15). Ils connaîtront bien cela chez M. Campé, quand même le titre ne serait pas exact. S'ils ne l'ont pas à Paris, mais ils l'auront, vous les feriez prier de le faire venir d'Allemagne et de me le garder à Paris, où je serai bientôt ; s'ils l'ont, vous auriez la bonté de me le faire envoyer sans perdre une minute *par la poste* chez M. Noubel, libraire à Agen (département de Lot-et-Garonne), pour M. Gérard Labrunie. Comme il faudra payer la poste et le libraire,

VII. — Publ. par M. Adolphe Julien : *le Romantisme et l'éditeur Renduel.*

et que je ne puis le faire d'ici, je vous prie de vouloir bien vous en charger (mais quant au livre, je crois que vous pouvez le prendre à crédit comme libraire). La poste peut coûter un franc et le livre quatre francs, ou un peu plus ou un peu moins. Ce faisant, vous me seriez bien agréable et bien utile, et je vous serais bien reconnaissant. S'il est impossible que le livre me parvienne cinq à six jours après l'arrivée de la présente lettre chez vous, il vaut mieux me le garder; et si M. Heideloff n'a pas le livre, vous voudriez bien, dans tous les cas, le prier de le faire venir.

Maintenant, je vous prie de recevoir les salutations d'un heureux voyageur qui rentre à l'instant dans sa patrie avec autant de plaisir qu'il en avait eu en la quittant. La librairie belge infecte toute l'Italie d'une manière déplorable, mais vous le savez comme moi (16). C'est incroyable qu'il se vende autant de livres français en Italie sans que vous y soyez pour rien. Des libraires de Gènes et de Livourne m'assuraient qu'il se vendait plus de livres français modernes en Italie qu'en France. C'est à Rome et à Naples qu'il s'en vend le moins. Mais c'est à Livourne qu'est la plus forte librairie (Marvilly); ils impriment même dans la ville, notamment *Barnave* (17), en un volume, dont il y a déjà deux autres éditions en Belgique.

Il me semble que, cela étant ainsi, vous pour-

riez bien gagner à publier des éditions à bas prix en Belgique : vous les gagneriez toujours de vitesse en imprimant là en même temps qu'à Paris. Cela est si vrai qu'à Florence les libraires attendaient encore avec impatience *Volupté*, qui leur était demandé partout et qui n'était pas encore arrivé de Bruxelles quand j'y ai passé vers le 15 octobre. Ils avaient également *le Spectacle dans un fauteuil*, mais pas encore la prose. C'est ce retard seul qui fait que les cabinets de lecture vous achètent vos éditions de France ; mais s'ils ont besoin d'un re-exemplaire, ils attendent Bruxelles. Mais en Italie on achète plutôt les livres (pourvu qu'ils ne soient pas chers) qu'on ne les prend au cabinet ; c'est le contraire de Paris ; c'est ce qui fait, je pense, que le débit doit être beaucoup plus grand qu'à Paris et que vous auriez un grand avantage à entrer en concurrence avec Bruxelles. Ce que je vous dis pour l'Italie doit être encore bien plus vrai pour la Belgique. Il est vrai de dire que leurs éditions sont à présent très soignées, mais je crois que le nom d'un libraire français présenterait plus de garanties d'exactitude au lecteur étranger. Pour moi, je ne rapporte dans mes poches aucune de ces jolies éditions à bon marché de Bruxelles, et crois par conséquent avoir droit à votre estime. Je suis à Marseille, où l'on vend et lit beaucoup de livres. Notamment *les Paroles d'un croyant* (édition de

Bruxelles) dans les marchés, le port et les rues, sur papier gris, mais seulement chez les libraires ambulants ou étalant le long des murs. Du reste, pas d'autre livre que celui-là, et j'en suis étonné, vu la facilité qu'il y a à passer ce qu'on veut à la douane de la mer.

Adieu, je compte sur vous et suis tout à vous.

GÉRARD LABRUNIE.

Faites-moi donc le plaisir encore de mettre cette feuille sous enveloppe quand vous l'aurez lue et de l'envoyer à Duseigneur, ou à Théophile, ou à Nanteuil : elle est pour eux et les autres. C'est que les ports de lettre sont chers d'un bout de la France, où je suis positivement, à l'autre presque, où vous êtes.

[A. J. Duseigneur, Th. Gautier ou C. Nanteuil.]

Vous croyez, parce que je suis sans argent à Marseille (mais cela n'est plus vrai depuis quelques heures), que j'y vis médiocrement : vous vous trompez. Je suis à l'hôtel, où je dîne splendidement à crédit et me refais de mes voyages. C'est que, dans tout hôtel moins beau que l'hôtel des Princes, on éprouverait quelque inquiétude à me voir sans malle et presque sans bagage. J'ai fait en sorte de me souvenir de Robert Macaire. J'avais, en débarquant, cinq sols. J'en ai donné deux pour

me faire cirer. Je suis allé jusqu'au coin de la rue, où est l'hôtel des Princes ; j'ai trouvé deux gamins et je leur ai promis trois sols pour porter mes effets ; l'un a pris mon sac, où il y avait principalement un grand pain qui me restait de Naples ; l'autre a pris la petite valise en cuir que d'Arc (18) m'a donnée, où il y avait deux citrons, des pommes et des poires, le reste de mes provisions ; et tout bien agrafé, je suis entré sous le vestibule entre mes deux acolytes : j'avais heureusement retrouvé une vieille paire de gants jaunes.

Vous ne croirez pas à ces beaux apprêts, mais cela m'est égal. Le maître de l'hôtel m'a donné une belle chambre : j'aurais craint de porter atteinte à la considération nécessaire en demandant quelque chose de très inférieur ; du reste, tout ce luxe n'est pas fort coûteux à Marseille, où tout est bon marché. Heureusement il y a la bibliothèque publique : voilà pour ma journée. Je n'ose guère marcher, parce que mes bottes se fendent. J'ai fait tous ces jours-ci le roman intime que nous savons : je sais que cela est usé, mais je vous jure que mes bottes le sont encore plus, et il faut cela pour que j'en parle. Mais j'ai toujours bien dîné : figurez-vous que je ne mangeais que du macaroni et des fruits depuis quinze jours, plus cinq jours de tempête, où je n'ai pas eu le mal de mer. Je découps ma lettre à dessein pour que Renduel ne se figure pas

que je vais publier mes impressions de voyage et que c'en est une.

A table, il y avait une jolie dame avec un vieux militaire, qui avait un grain de folie et qu'elle conduisait à Nice pour l'hiver. Un homme très bien, son mari ! Au milieu du dîner il lui prend une fantaisie de demander du champagne : c'est une folie très douce. La dame se récrie que les médecins l'ont défendu : il en demande deux bouteilles. On n'ose pas refuser, car, disait la dame, il aurait tout brisé ; mais, pour qu'il en bût le moins possible, elle a fait demander des verres pour tout le monde et elle nous en versait tant qu'elle pouvait pour qu'il en restât moins à son mari. C'était adroit. Le lendemain nous venons à parler du *Lacrima Cristi* mousseux et du vin d'Orvieto qui pique : voilà le monsieur qui redemande du champagne. Si cela pouvait devenir son idée fixe ! Mais nous étions très peu de monde, parce que tout le monde du bateau à vapeur était parti. Il y avait des dames qui n'en voulaient qu'une goutte, des gens âgés craignant de s'échauffer ; de sorte que la dame, qui, je crois, m'a soupçonné d'avoir trop appuyé sur les vins mousseux d'Italie (mais elle a tort), la dame n'en versait tant qu'elle pouvait. C'est très féminin, cette manière de reproche. C'est bien. Voici le mal : le monsieur se vexait, il est sorti de table. C'est naturel. Le fou n'aurait pas voulu qu'on partageât

sa sensation ; l'homme, que l'on bût son vin ; le mari, que sa femme prît tant de soin d'un jeune homme. Oui, d'un jeune homme. Je n'ai pas l'air d'un Antony, je le sais, mais aux yeux d'un mari et d'un fou je puis paraître encore redoutable.

Vous me direz que ceci n'est pas drôle, mais quand on fait quelque cent lieues pour le rencontrer, on mérite considération. Et puis, que voulez-vous que je vous dise, ici où, n'ayant ni argent, ni le moindre divertissement, toutes mes idées convergent vers ce point lumineux : la table d'hôte à cinq heures et demie ? Maintenant j'ai de l'argent, mais il fait un temps abominable, suite des tempêtes que nous avons essuyées sur mer. Est-ce étonnant que je n'aie pas eu le mal de mer, quand on ne pouvait pas se tenir debout sur le pont ! Je vous conterais bien ma traversée comme je l'ai contée à mon père, mais vous n'y croiriez pas. J'aime mieux vous la dire de vive voix parce qu'alors je vous ferai des serments tellement affreux que vous direz : C'est possible. Je n'ose pas davantage vous parler de mon séjour à Naples. Voyez quel malheur ! Je me balance misérablement entre le roman nautique (19) et la couleur locale. Je vais dîner à la table d'hôte. Tâchez donc d'arranger tout cela pour que mon voyage ne me fasse pas de tort : je vous promets que je suis devenu très naïf.

Je lis *Jacques*, j'en suis à la moitié du premier

(volume) : je trouve jusqu'ici que c'est de l'analyse un peu terre à terre. Cela ne sort guère du niveau de M^{me} Cottin et de M^{me} de Souza (20) ; ce ne sont pas là encore les belles pages de *Lélia*, mais il faut espérer que cela viendra. D'après les articles de journaux, le plan paraît très riche et très beau. C'est l'idée du *Peintre de Salzbourg*, de Charles Nodier : je suis étonné que les journalistes ne l'aient pas remarqué. Cela importerait beaucoup pour leur critique, cela importe peu pour la mienne, mais je n'aime pas beaucoup qu'un roman soit un syllogisme. Cela paraît combiné presque comme le roman de Goethe, *les Affinités électives*, dont lui-même donnait l'analyse soit en termes d'algèbre, soit en termes de chimie. Les quatre personnages de *Jacques* sont bien posés, comme ceux des *Affinités* ; on peut même les représenter par *a, b, c*, etc. ; seulement, je crois que dans Goethe, le quatrième est *x*, l'inconnu.

Je pars pour Nîmes. Je vais faire une partie du chemin sur le bateau à vapeur, sur un canal qu'on vient d'ouvrir par là. On m'a dit que j'y verrais la *Locuste* de M. Sigalon. Je compte trouver là quelque dédommagement d'avoir très peu vu le *Jugement dernier* de Michel-Ange à la Chapelle Sixtine, qui est offusqué par les échafaudages du même M. Sigalon. Au musée de Naples, j'en ai vu une belle copie, mais extrêmement diminuée. Oh !

la belle *Judith* de Caravage que j'ai vue au musée de Naples! Naples, quand je pense que la cendre chaude du Vésuve n'a pas peu contribué à la démoralisation de mes bottes! Cela avait desséché le cuir, qui s'est fendu. Mais n'en parlons plus, puisque j'ai maintenant de l'argent et des bottes. Je voudrais que ce fussent des bottes de 207 lieues pour être à Paris dans l'instant.

Les journaux de Marseille nous annoncent l'arrivée d'Alexandre Dumas. Je ne puis pas l'attendre. Ah! que Nanteuil pense donc aux deux derniers volumes et à *Ashévérus*. J'ai vu ses vignettes à Florence et à Naples, et partout. Il y avait aussi de plus M. Nanteuil à Rome (Charles) qui faisait des caricatures dans le Café Grec (21). L'Italie est bien belle, mais elle n'a pas de beurre : voilà pourquoi je vous conseille d'aller manger du macaroni à la ville de Naples, et des *stoffato*, et des croquettes, etc., attendu que sa viande de boucherie n'a pas le moindre goût. J'ai vu à Civita-Vecchia cette fameuse troupe de bandits qu'on a prise à Terracine : ce sont des malheureux en pantalons, vestes de velours et chapeaux tromblons. Maintenant, si je vous parais désillusionné touchant la cantine et les brigands, je vous dirai que sur tout le reste je suis incandescent. Ainsi prenez-y garde! A bientôt, à plus tôt que vous ne croyez.

Ecrivez-moi donc, mais de suite, à Agen, poste

restante. Je dis : poste restante, parce que si la lettre arrive trop tard, les personnes chez qui je vais ne me la renverront pas à Paris. Parlez-moi de *la Famille Moronval* — est-ce beau? — et de tout ce qui peut m'intéresser dans certains théâtres, et touchant vous-mêmes.

Adieu.

Ah! je prie quelqu'un de vous d'aller chez M. Mignotte, notaire, au coin des rues Coquillière et Jean-Jacques-Rousseau, de lui dire que j'ai reçu sa lettre à Marseille et le remercie, et que s'il avait quelque chose de pressé à me faire savoir, il me l'écrive à Agen, département de Lot-et-Garonne, où du reste je resterai peu. Poste restante. N'oubliez pas.

[A RENDUEL]

Mon cher monsieur Renduel,

Je vous envoie cette lettre directement, parce que j'ai là sur mes livres votre adresse exacte. Du reste, il paraît que j'ai oublié les adresses de tous mes amis, car j'ai écrit des lettres, et aucune ne paraît être parvenue. J'avais laissé à Duseigneur des inscriptions de rente, parce qu'il est le seul de nous autres qui ait un secrétaire fermant bien et ne redoute pas la saisie et qu'il est soigneux. Je l'ai prié d'Aix et de Nice de les vendre et de m'envoyer

l'argent à Naples : je ne me rappelais plus son numéro dans la rue de l'Odéon. De sorte qu'à Naples je n'ai rien reçu. J'ai vécu en lazzarone pendant dix jours. S'il ne les a pas vendues pourtant, c'est très heureux, car ces rentes ont haussé depuis : s'il les a vendues et a reçu l'argent trop tard pour me l'envoyer, priez-le donc, si vous le voyez, de ne pas me l'adresser à Agen, comme je lui ai écrit il y a deux jours (22), mais de me le garder : j'en ai reçu d'autre part. Veuillez envoyer cette lettre à lui d'abord, si vous savez son numéro : c'est depuis 20 jusqu'à 30, je crois, rue de l'Odéon. Pardonnez-moi votre peine et mon griffonnage, — et adieu.

GÉRARD LABRUNIE.

Si vous voyez Pétrus et Théophile, dites-leur qu'on les lit dans tous les cabinets de lecture d'Italie.

VIII

A PAPION DU CHATEAU

[1834.]

Mon cher Du Château,
Si l'on ne me connaissait pas pour l'homme le

plus distrait et le plus étourdi du monde. je serais souvent inexcusable ; mais ces défauts ne me desservent que vis-à-vis des étrangers, car mes amis y sont faits et résignés depuis longtemps. Quand j'ai reçu votre lettre de faire part (et je l'ai reçue très tard, ainsi que votre dernière, car je ne demeure plus chez mon père), j'ai tout de suite écrit deux lettres : l'une à Duponchel, où je lui faisais part de votre mariage (23), l'autre à vous, où je vous exprimais toute ma satisfaction de cette bonne nouvelle et tous mes remerciements d'avoir bien voulu me l'apprendre. L'une est partie par la poste, l'autre aurait eu le même sort si je n'avais pas eu à la remettre à une tierce personne pour vous la faire parvenir. Alors je l'ai mise dans ma poche où elle est restée ; et il ne m'est pas venu à l'esprit, depuis, qu'elle ne fût pas partie. Du reste, vous savez mon antipathie pour l'action d'écrire ; j'aime à voir et embrasser mes amis et leur écrire est une compensation qui m'attriste sans me satisfaire. Ce sera donc une heureuse visite que je vous rendrai demain matin et un moment bien désiré qui me permettra de vous offrir de vive voix mes félicitations bien ardentes et de présenter mes respectueux hommages à M^{me} la Baronne Papion du Château.

Je ne connaissais pas votre adresse actuelle et je suis allé à votre ancien domicile, où il y avait une nouvelle portière qui n'a pu me la donner ; alors je

suis allé chez M. Bénard et je l'ai apprise enfin.

Votre bien dévoué,

GÉRARD LABRUNIE.

IX

AU D^r LABRUNIE (24)

27 septembre 1836.

Mon cher papa,

Depuis que je t'ai écrit, comptant te revoir le surlendemain, je suis retombé malade à Presles ; on m'a mis les sangsues, j'ai maigri ; enfin cela va bien maintenant.

Je viens d'arriver à Passy, chez M. Gautier (25), avec Théophile, qui m'a ramené. Je suis encore un peu faible et n'entrerai à Paris que dans deux jours. Nous dînons, couchons et travaillons ici et nous sommes bien pressés de la besogne que ma maladie a retardée. Je me souviendrai des fièvres de la Belgique.

Dans le cas où tu aurais à m'écrire quelque chose de très pressé, écris-moi demain, chez M. Gautier, receveur de Passy. Mais je serai là-bas avant.

Tu sauras que j'arrive pour les répétitions de l'opéra comique en quatre actes que j'ai fait avec Dumas et que tu as vu annoncer dans tous les jour-

naux (26). La musique est de Monpou et nous avons 5.000 francs à toucher, Dumas et moi, le jour de la représentation, pour la partition qui est déjà vendue. C'est donc là la grande affaire qui décide tout à fait mon avenir.

Nous avons ensuite une grande pièce au Théâtre-Français pour le mois de novembre. C'est le travail de tout notre été (27) ; mais les vers de l'opéra comique nous ont fait piocher rudement. Le livre de... est aussi très avancé, mais c'est lui qui a le plus souffert de ma maladie, car j'ai fait les vers d'opéra facilement dans mon lit.

Nous sommes joués par M^{me} Damoreau, comme tu l'auras vu. Les droits d'auteurs seront de 150 francs par jour pour nous deux, outre les 5.000 francs de la partition, qui sont le tiers de ce qui revient au musicien. Tout cela existe avec des traités signés et des dédits des directeurs, de sorte que nous avons toute certitude, cette fois. Dumas a déjà emprunté sur les droits d'auteur futurs. Monpou est dans une joie délirante et vient ici pour m'emmener à sa campagne, mais je veux aller à Paris avant.

Adieu, mon cher papa, nous avons un bel hiver devant nous. C'est une compensation du sort en-vieux que ma maladie. Mais c'est fini.

Ton fils dévoué,

Ce 27.

GÉRARD LABRUNIE.

X

A ELWART (28)

[24 mars 1838.]

Mon pauvre ami,

Je viens faire appel à votre obligeance. J'ai, pour demain, deux feuillets à faire. Celui de *la Charte* et celui de *la Presse* (29). Tâchez donc de me faire trois ou quatre colonnes de musique pour *la Presse*. Sur vous, sur la musique de la pièce de l'op. comique (30) et ensuite sur tout ce que vous voudrez, *Ginevra* (31), les concerts. Il importe énormément que je fasse ce feuillet, demain, à *la Presse*, afin de ne pas laisser prescrire nos droits sur l'opéra comique qui nous seront précieux quelque jour à l'un et à l'autre. Rendez-moi ce service, n'est-ce pas ? J'irai demain dimanche, chez vous, sur les trois heures et demie, chercher ce que vous aurez fait. C'est un service que je vous demande, entendez-vous ? Adieu.

GÉRARD.

Ne traitez pas trop mal Leborne, mais soyez juste.

Suscription : *Monsieur, Monsieur Elwart*
Rue Taitbout, n° 30.

XI

A ALEXANDRE DUMAS (32)

Septembre 1838.

J'ai, en effet, mon cher Dumas, reçu douze cents livres de l'ancien préfet des Landes, plus connu sous le nom de Harel (33).

Ces douze cents livres sont légèrement écornées par votre faute, ayant tardé de deux jours à me dire où je devais vous rejoindre.

Depuis deux jours, il passe bien de l'eau sous les ponts et bien des pièces d'or par les mailles d'une bourse.

N'importe, je pars, ma lettre reçue, attendez-moi donc d'un jour à l'autre.

Votre ami,

GÉRARD DE NERVAL.

XII

A ALEXANDRE DUMAS

Baden, septembre 1838.

Mon cher Dumas,

Une foule de circonstances plus impérieuses les

xi. — Publ. par A. Dumas, *le Pays*, 7 juillet 1854.xii. = Publ. par Dumas, *le Pays*, 7 juillet 1854.

unes que les autres me retiennent à Baden-Baden ; la dernière de toutes, mais celle que je mets en première ligne, pour ne pas vous fatiguer du récit des autres, c'est que je n'ai plus d'argent.

Envoyez-moi donc ce que vous pourrez poste restante, à Strasbourg, et adressez-moi votre lettre d'avis en double.

L'une à l'*Hôtel du Corbeau* à Strasbourg.

L'autre à l'*Hôtel du Soleil* à Baden.

Le jour même où je recevrai votre réponse, je partirai pour Francfort.

Tout à vous,

GÉRARD DE NERVAL.

XIII

AU D^r LABRUNIE

Francfort, 18 septembre 1838.

Mon cher papa,

Je t'écris de Francfort-sur-Mein, où je suis depuis deux jours. J'ai quitté Baden pour Mannheim, où je suis resté un peu ; puis j'ai pris les bateaux du Rhin jusqu'à Mayence, et les voitures de là pour Francfort. A Francfort, je viens de rejoindre Dumas qui y est établi depuis plusieurs jours. Nous

sommes dans une petite maison qu'il a louée jusqu'à la fin du mois, et entourés de l'attention et des amitiés de toute la ville. On nous donne des fêtes, des soupers, des promenades, de telle sorte qu'il est impossible de répondre au quart des invitations et que nous ne pouvons guère travailler que la nuit (34). Les MM. Rothschild, M^{***}, le représentant politique de la Russie, et plusieurs consuls, ainsi que le directeur du théâtre et quelques personnes de la ville forment notre principale société. Avant-hier soir, nous avons eu soirée et souper chez l'envoyé de Russie. Hier, M. Ch. Durand, le directeur du *Journal de Francfort*, nous a promenés toute la journée dans les environs en calèche; nous avons dîné à Hombourg et nous avons pris du café dans un des deux villages français occupés par les réfugiés de l'édit de Nantes. Ce soir, nous allons au spectacle, dans la loge de MM. Rothschild, qui nous ont invités. Ils ont préparé aussi une partie de chasse pour après demain, mais je ne sais si nous irons, car Dumas est un peu malade. Il est incroyable de voir à quel point les gens de lettres français sont estimés et bien accueillis en Allemagne. Cela m'a donné l'idée d'aller l'année prochaine à Vienne, où l'on veut me recommander d'une manière suprême, et où je pourrai me fortifier dans la prononciation allemande. M. Durand me promet une recommanda-

tion pour M. de Metternich, qui est un de ses amis diplomatiques, et qui me ferait accueillir dans la plus belle société de la ville et pourrait peut-être me servir davantage en me faisant confier quelques missions littéraires de traduction ou de recherche, car il y a si peu de gens de lettres français capables de traduire l'allemand qu'elles sont plus nombreuses et moins difficiles à obtenir en Allemagne que partout ailleurs. Du reste, en admettant qu'aujourd'hui encore j'éprouve quelque difficulté à traduire ou comprendre certaines choses, il est clair que l'an prochain, en ayant ce but devant les yeux, je pourrai me mettre en état de l'accomplir. D'ailleurs, mon séjour d'un mois m'a déjà été fort bon. Sûr d'un si bon appui que celui de M. Ch. Durand près du ministère de Vienne, je m'occuperai cet hiver à trouver quelque spécialité importante, pour laquelle une double bienveillance me serait acquise des deux parts, soit qu'il s'agisse de recherches dans les bibliothèques, comme celles qu'a faites Francisque Michel en Angleterre, ou quelque étude d'art correspondant à la spécialité de mes feuilletons, ou encore un rapport officiel sur les points de relation des deux littératures (35). Je n'ai toutefois aucune prétention à être attaché à l'ambassade, ce dont Dumas me parlait hier, car ma carrière littéraire est plus facile et plus belle à Paris. Mais une mission

momentanée me servirait à acquérir des relations excellentes et répondrait fort bien au besoin que j'ai de me fortifier dans l'allemand, puisque déjà j'en sais un peu, et qu'avec un peu de travail encore, je puis m'en faire un accessoire littéraire fort utile assurément. Ce qui faisait penser Dumas à me conseiller de tendre à une position d'attaché d'ambassade, c'est que, dernièrement, il en a fait obtenir une, par l'influence du duc d'Orléans, à Blaze de Bury, l'un de nos amis, qui était dans la même position que moi, journaliste, et sachant un peu d'allemand; mais à rester longtemps éloigné de Paris, on risque trop de perdre le courant des idées littéraires, et c'est là où est encore le meilleur et le plus sûr avenir.

Car, après tout, les positions semi-littéraires et semi-politiques, elles ne sont valables et ne servent à votre fortune que lorsqu'il s'y joint un prestige, aux yeux du gouvernement, d'une réputation littéraire croissante, sans quoi l'on risque de se voir abandonné toujours à l'un des degrés inférieurs de l'échelle administrative. Le mérite littéraire dispense de monter de grade en grade dans les positions politiques. Vous entrez de plain-pied, et de haut, là où vous ne seriez parvenu que péniblement et d'en-bas, en sacrifiant toute votre vie à cet unique dessein.

Tu vois qu'au milieu de nos distractions, de nos

vacances, je m'occupe aussi du solide et de l'avenir. Du reste, la position des journalistes d'Allemagne est encore à faire envie à la nôtre. M. Durand, par exemple, a des maisons à Francfort et de grandes propriétés rurales qu'il nous a fait voir hier. Il gagne, à ce que nous dit son père, trente-quatre mille francs par an, rien que par son *journal officiel* et pourtant écrit en français.

Je viens de reprendre la plume, ce matin. Hier soir, notre apparition dans la loge de MM. Rothschild a produit une grande sensation. Tout le monde se levait pour voir Dumas, et les acteurs se tournaient vers lui en déclamant. Nous avons vu une tragédie de *Griseldy* fort bien jouée (36). C'était hier le jour de l'an des juifs, très nombreux à Francfort, de sorte que la salle était très brillante et avait un air de fête. Après le spectacle, nous avons eu grand souper, où il y avait plusieurs des sénateurs de la ville. Ce matin, nous déjeunons avec le médecin de M^{me} Rothschild, qui a été étudiant avec le fameux Sand (37), et va nous donner des détails très curieux. Voici une chose singulière : Dumas voulait se faire saigner par lui. Mais il paraît qu'ici les barbiers seuls ont le privilège de saigner, par un droit de leur corporation, et les médecins ne saignent que dans un cas extrême. Cette ville est toute remplie d'habitudes du moyen âge.

Je me rappellerai toujours notre visite au village français de *Dornsholzhaus*, que M. Durand appelle Tournesauce, d'après la prononciation du pays. Le français qu'on y parle ressemble au français des comédies de Molière, et s'est parfaitement conservé le même, depuis ce temps (38).

Adieu, mon cher papa, porte-toi bien; moi, je suis plus heureux que Dumas, et je jouis de la plus belle santé.

Je t'embrasse.

G. LABRUNIE.

Suscription : A *M. Labrunie, docteur en médecine, rue Saint-Martin, 72.*

XIV

A ANTÉNOR JOLY (39)

THÉÂTRE
DE LA RENAISSANCE
(Salle Ventadour)

—
DIRECTION

[Fin 1838.]

Mon cher Monsieur,
V. Hugo m'a dit que vous m'enverriez vous-

même les 2 stalles. J'ai peur que vous n'ayez oublié mon adresse actuelle ; c'est

Rue Caumartin
Hôtel Caumartin

V. Hugo m'a promis aussi trois petites loges de cintre.

Vous savez *que nous lirons* quand vous voudrez (40). Dumas parle de lundi, afin de pouvoir causer sans préoccupation. Ce sera avant si vous voulez.

M. votre frère m'a dit que vous aviez un acteur pour notre deuxième rôle (41). C'est très beau, s'il est bon.

Votre bien dévoué,
GÉRARD.

XV

A ANTÉNOR JOLY

[2 mars 1839.]

Mon cher Monsieur,

Voilà trois jours que je veux vous aller voir, le soir, comme vous m'en avez requis, mais une fois, je ne vous ai pas rencontré et deux fois, j'ai été retenu par des premières représentations. Dans

l'incertitude de vous voir ce soir, je vous écris.

Certainement, vous pouvez compter sur la pièce, et je suis honteux qu'elle n'ait pu être terminée au jour dit. Cela vient seulement de la *refonte* totale que j'ai été forcé de faire de *Léo Burckart* (qui ne devait pas être représenté et paraissait arrêté définitivement lorsque je me suis engagé envers vous); ensuite, du travail des répétitions. J'ai tenté vainement de lutter contre cette distraction continue; mais j'ai été forcé de suspendre après le troisième acte. Toutefois, j'aurais pu terminer très vite, ainsi que je l'ai dit à Frédéric que j'ai rencontré aux Variétés, en cas de besoin urgent, mais j'ai pensé que *l'Alchimiste* me donnerait plus de temps, puisque le rôle revenait décidément à Frédéric, et j'ai mieux aimé ne rien gâcher.

Maintenant, mon travail de la Porte-Saint-Martin est à peu près terminé (42), les répétitions marchent toutes seules et, lundi ou mardi, je me remets à l'œuvre, plus fort de cette suspension, qui me permet de revoir froidement les parties déjà faites. Du reste, j'ai tout lieu d'espérer que j'aurai, dans quelques jours, un succès qui rendra ma seconde pièce d'autant plus importante et disposera bien le public pour l'ouvrage que vous aurez. Je suis bien fâché qu'il ait fallu tant de temps pour rendre *Léo Burckart représentable* et que, sous sa première forme, il ait été si indigne de vous; je n'en tiens

que plus à vous dédommager avec *Dolbreuse* (43).
J'irai causer avec vous ce soir ou demain.

Votre bien dévoué,

GÉRARD.

Suscription : A Monsieur, Monsieur Anténor Joly,
au théâtre de la Renaissance
ou rue de Choiseul, 9.

XVI

AU D^r LABRUNIE (44)

Vienne, 19 novembre 1839.

Mon cher papa,

Je ne t'ai pas écrit de Munich parce que je n'y suis resté que fort peu. J'y retournerai, soit en revenant, soit plus tard, car c'est une ville qu'il est important d'examiner. Je n'ai pu que parcourir rapidement les collections magnifiques de tableaux et de statues, les palais et les églises; j'ai été voir plusieurs personnes; puis je suis reparti pour Lintz, par Salzbourg. Je crois me souvenir que tu as été à Lintz; c'est pourquoi je t'en parle surtout. C'est une fort jolie ville et la vue que l'on a sur le pont

du Danube est une des plus belles que je connaisse. Je suis bien fâché de ne voir tout cela que dans une saison si mauvaise où les brouillards cachent la plus grande partie des montagnes. Pourtant j'ai eu de fort belles journées au commencement de mon voyage.

Je voulais descendre par l'Italie afin d'avoir encore un peu de beau temps ; mais, à Lyon, on m'a dit que les routes des Alpes étaient mauvaises et couvertes de neige, de sorte que je me suis dirigé vers Genève, afin de voir du moins la Suisse que je n'avais pas vue encore. J'ai pris par Bourg, Nantua et Ferney. Je suis resté deux jours à Genève, et voyant le beau temps venir, j'ai pris le bateau à vapeur pour Lausanne. La journée a été magnifique. J'ai pu me rendre compte, du moins, des plus beaux effets de la nature en Suisse. J'ai débarqué à Lausanne vers trois heures et je suis reparti le soir même pour Bâle. Bâle est une fort belle ville, la plus belle de la Suisse assurément. Seulement il y faisait très froid. Ensuite, par Aarau, je suis arrivé à Zurich où j'avais quelques études à faire. Le lendemain, j'ai pris la poste pour Constance, puis le bateau à vapeur qui m'a conduit à Lindau. Là j'étais en pleine Allemagne.

Je suis arrivé le surlendemain à Augsbourg où je suis resté deux jours encore. Les routes sont si pénibles et les voitures si lentes dans ces pays qu'on

a besoin de se reposer un peu. Toutefois, j'ai trouvé un temps fort agréable à Munich et une température fort douce; ce sont des détails importants dans cette saison et dans des contrées aussi froides. Enfin, j'arrive à Vienne après vingt jours de voyage continuels. Je ne songe qu'à me reposer aujourd'hui et demain et à voir la ville d'une manière générale. Je crois qu'il y doit faire froid l'hiver, car toutes les maisons sont garnies de doubles croisées. La ville me paraît charmante! Je vais aller m'y installer...

XVII

AU D^r LABRUNIE (45)

[Vienne, fin novembre 1839.]

Mon cher papa,

Me voici donc à Vienne depuis huit jours ainsi que tu l'as appris dans une lettre précédente que je t'ai écrite un peu fatigué, un peu pressé d'écrire; mais tu verras sans doute les détails de mon voyage dans quelque feuilletton, car j'en envoie deux, un à *l'Artiste* et un à *la Correspondance* des départements. Maintenant, j'ai à te faire une demande qui

a besoin de quelques explications. Il paraît sans doute assez simple, dans le cours ordinaire des choses, d'emprunter à son père cinq cents francs dont on a besoin ; cependant, depuis plusieurs années, je m'étais fait une règle de me soutenir entièrement par moi-même. Il faut donc que j'expose non pas positivement un besoin, mais la nécessité d'un service passager, en même temps que je t'en donne les raisons.

Il est fort évident, par la saison même où nous sommes, que je n'ai pas fait un voyage de plaisir et qu'en outre j'ai fait un voyage fort coûteux. J'ai dû parcourir la Suisse malgré la neige et la boue, faire un cercle dans la Bavière, pour voir des villes importantes et, ici même, il m'a fallu faire des dépenses d'établissement, car je suis, non à l'hôtel, ce qui est trop coûteux quand on doit rester, mais dans un logement meublé. J'ai reçu six cents francs en partant et la fin du mois doit m'en apporter autant. Mais tu conçois que mes frais de départ et de voyage ont été fort supérieurs à la première de ces deux sommes. Il m'a donc fallu faire sur les deux mois suivants une délégation qui monte encore à cinq cents francs, trois cents le premier et deux cents le second. J'ai eu, avant de partir, et dans l'intervalle de mon affaire terminée à mon départ, environ cent cinquante francs de dépenses pour vivre, faire des courses, préparer tout.

En outre, il m'a fallu me fournir de toutes choses nécessaires : chemises, habits, malle, livres, etc. J'en ai eu pour trois cents francs, dont cinquante francs de livres, forcément; deux pantalons et un habit tout fait, un paletot, un gilet et un pantalon dont je dois encore moitié; quelques chemises de toile, enfin de quoi n'avoir besoin de rien ici — un chapeau, des bottes, un parapluie, divers petits objets de voyage, etc... Il faut ajouter à cela cent francs que j'ai dû payer au *Messenger* qui me les avait avancés sur ma rédaction et cent francs que je lui dois encore, mais que je paierai en articles. En somme, je suis parti avec cinq cent vingt francs que je t'ai montrés en or. — J'étais à Genève avec quatre cent vingt francs, à Munich avec trois cent cinquante, mais j'y suis resté quatre jours; à Vienne, enfin, avec cent quarante francs. Ce qui a fort augmenté mes frais de route et me force donc maintenant à une demande que je n'avais pas prévue, c'est que, dans cette saison, les diligences ne vont plus et qu'il faut, partout, prendre la poste. Ainsi, l'on a cinquante francs de Munich à Salzbourg, quarante de Salzbourg à Lintz, trente-cinq de Lintz à Vienne environ; au lieu que, dans la belle saison, on peut prendre les bateaux à vapeur du Danube; mais l'eau est trop basse maintenant.

Me voilà donc arrivé avec cent quarante francs.

Tu vas voir mon économie : il m'a fallu payer quatre florins (10 fr.) à Vienne pour mon permis de séjour, — acheter des gants, des socques, parce qu'il y a beaucoup de boue. Quatre jours à l'hôtel m'ont coûté trente francs. J'ai loué un logement ; j'ai payé vingt-cinq francs d'avance. Tu comprends qu'il faut aller jusqu'au 30 avec bien peu, — je ne sais même pas si le mois n'a pas 31 jours. Le 30, je n'ai à toucher que trois cents francs, sur lesquels j'ai à acheter des livres indispensables pour mon travail, que je n'ai pu que noter ; j'ai à prendre un maître d'allemand pour m'aider dans ce que j'ai à faire, attendu que, comme tu sais, je ne sais pas encore autant l'allemand que l'on croit et qu'en outre la prononciation me crée des difficultés très grandes. Je dois donner cinquante francs encore pour mon logement et toutes sortes d'accessoires que l'on m'a fournis, car mes vingt-cinq francs ne sont qu'un acompte. Il me faut encore une cravate blanche, des souliers pour les soirées, des gants toujours et une foule de petits effets. Tu comprends qu'il est impossible que j'aie tout le mois avec cela ! Le mois prochain, ou plutôt le mois d'après, mes quatre cents francs me suffiront. Ensuite, je suis à mon aise.

Je t'explique tout cela en détail, parce qu'il faut que tu voies qu'il y a là un besoin non pas de ma subsistance, mais de mon avenir et de la nécessité

où je suis de ne pas perdre mon temps et de n'être pas arrêté par un obstacle d'un ordre inférieur. Maintenant, si tu ne peux pas, réponds-le-moi. J'ai un moyen fort simple ici ; c'est de donner des articles aux journaux de la ville. Seulement, — car il faut que je partage avec le traducteur — cela me fait moitié moins qu'à Paris, et c'est du temps perdu. Si tu le peux, tu me rendras vraiment service et je crois que tu le feras dans cette circonstance, considérant et la position où je suis particulièrement aujourd'hui, et que, malgré de grands malheurs que j'ai éprouvés, j'ai évité depuis quatre ans de te faire même savoir que j'ai eu des moments bien difficiles à passer.

A l'époque même où j'avais de l'argent, tu me donnais quatre cents francs par an, relativement à la dot de ma mère. Il est naturel que tu te sois épargné cette dépense plus tard, où il te fallait économiser. Si je te rappelle cela dans cette circonstance, ce n'est donc que pour te présenter plus naturellement cette demande. D'ailleurs, j'aurais mauvaise grâce à faire le besogneux, puisqu'il est clair qu'avec trois pièces de théâtre, les feuilletons de *la Charte*, de *la Presse*, du *Messenger* (46), très bien payés, et encore une foule de travaux de détail, j'ai gagné, en somme, beaucoup, depuis quatre ans que je suis dans la plénitude de mes facultés littéraires ; c'est pourquoi, même, je tiens à ce que

tu ne vois là qu'une aide à mon avenir et à mes progrès plutôt qu'à ma subsistance.

En effet, pour rentrer dans l'appréciation de ma position actuelle, tu dois voir que je n'ai pas perdu de temps dans la carrière que j'ai suivie. Quelques raisons que tu aies pu avoir dans les commencements d'en craindre les hasards, tu peux aujourd'hui mesurer le point où je suis et ceux où je touche.

Les jeunes gens qu'une malheureuse ou *heureuse* vocation pousse dans les arts ont, en vérité, beaucoup plus de peine que les autres, par l'éternelle méfiance qu'on a d'eux. Qu'un jeune homme adopte le commerce ou l'industrie, on fait pour lui tous les sacrifices possibles ; on lui donne tous les moyens de réussir et, s'il ne réussit pas, on le plaint et on l'aide encore. L'avocat, le médecin peuvent être fort longtemps médecin sans malades ou avocat sans causes, qu'importe, leurs parents s'ôtent le pain de la bouche pour le leur donner. Mais l'homme de lettres, lui, quoi qu'il fasse, si haut qu'il aille, si patient que soit son labeur... on ne songe pas même qu'il a besoin d'être soutenu aussi dans le sens de sa vocation et que son état, peut-être aussi bon matériellement que les autres — du moins de notre temps — doit avoir des commencements aussi rudes. Je comprends tout ce qu'il peut y avoir de déceptions, de craintes et sans doute de

tendresse froissée dans le cœur d'un père ou d'une mère ; mais, hélas ! l'histoire éternelle de ces sortes de situations, consignées dans toutes les biographies possibles, ne devrait-elle pas montrer qu'il existe une destinée qui ne peut être vaincue ? Il faudrait donc, après une épreuve suffisante, après la conviction acquise d'une aptitude vraie, en prendre son parti des deux parts et rentrer dans les relations habituelles, dans la confiante et sympathique amitié qui règne d'ordinaire entre pères et enfants déjà avancés dans la vie.

Pardon, si pour te dire ces choses, que, du reste, tu as certainement souvent pensées, je choisis une occasion, après tout, d'une médiocre importance, puisqu'une impossibilité ou un refus de ta part ne nuirait qu'accessoirement à ma position ; mais, dans un si grand isolement, que celui qui existe à *l'étranger*, on est porté toujours à jeter sur sa vie un regard d'ensemble et à soulever de grandes réflexions à propos de tout. Je n'ai jamais douté que tu ne fusses toujours disposé à me venir en aide dans un moment difficile et surtout lorsqu'il ne s'agit ni de folies ni d'imprudences, mais seulement d'un de ces cas où, pour agir, il faut des moyens. Si, depuis quatre ans, je n'avais su que tu avais besoin de ne faire aucune dépense excessive, certainement il y aurait eu des instants où une aide très légère m'aurait fait gagner beaucoup de

temps. Le travail littéraire se compose de deux choses : cette besogne des journaux qui fait vivre fort bien et qui donne une position fixe à tous ceux qui la suivent assidûment, mais qui ne conduit malheureusement ni plus haut ni plus loin. Puis le livre, le théâtre, les études artistiques, choses lentes, difficiles, qui ont besoin toujours de travaux préliminaires fort longs et de certaines époques de recueillement et de labeurs sans fruit ; mais aussi, là est l'avenir, l'agrandissement, la vieillesse heureuse et honorée.

Les hommes de lettres qui, comme Lamartine, Chateaubriand, de Vigny, Casimir Delavigne, Hugo, avaient des rentes, une fortune, enfin la vie assurée d'autre part, sont ceux qui sont arrivés le plus loin, parce qu'ils n'ont pas été contraints à détourner leur force sur un travail stérile comme celui des romans et des journaux, et toutefois séduisant par sa facilité.

C'est un bien grand malheur pour moi que je n'aie pas eu, il y a sept ans, lorsque j'avais une somme assez forte, quoique insuffisante à me faire vivre comme revenu (47), que je n'aie pas eu, dis-je, la maturité d'esprit qui me permet de faire aujourd'hui quelques œuvres un peu remarquées ! Mais alors je n'ai pas eu confiance en moi-même ; j'ai tenté une spéculation de librairie, espérant que son succès me donnerait du moins de quoi faire plus

tard de la littérature, sans crainte de manquer de pain. Enfin, puisqu'il s'agit là d'un mal qui peut se réparer, j'ai maintenant toute assurance, puisque je ne puis plus, pour ainsi dire, douter de mon avenir. Si je suis obligé de combattre à force de travail, aujourd'hui, l'inaptitude qui me reste encore pour certaines occupations sérieuses où je me vois appelé et de combler les lacunes qui subsistent dans mes connaissances spéciales, du moins je suis sur une route tracée et j'ai désormais un but assuré devant moi.

Depuis que je suis en Allemagne, je sais déjà une foule de mots de plus ; ma mémoire se rafraîchit aussi de beaucoup de choses que je savais autrefois, mais l'accent me donne une peine terrible ; je parle de manière à me faire bien comprendre, mais je comprends peu, à moins que l'on n'ait soin de bien détacher les mots. Tout le monde a pour moi, ici, les plus grandes bontés, mais, malheureusement, par cela même, il y a une grande distraction de dîners et de soirées. Les voitures sont souvent indispensables et toujours très chères. Toutefois, la vie ordinaire est à très bon compte ce qui produit au moins une compensation.

Maintenant, comme il n'est pas juste que la somme que tu pourras m'envoyer te soit une gêne et une privation, j'entends bien te la rembourser. A partir de mars prochain, je t'enverrai cinquante

francs par mois ou, dans le cas où tu pourrais attendre et me donner cette facilité, vingt-cinq francs par mois, ce qui me rendrait la chose presque insensible. Dans le cas, pour ainsi dire impossible, de grande gêne de ma part, il y a toujours comme tu sais le lot de terre dont mon oncle m'a apporté dernièrement la rente et qu'on peut vendre à lui ou bien dans le pays.

Il faisait hier un temps affreux, il fait un temps magnifique ce matin. Aussi vais-je partir pour Presbourg où je passerai quelques jours en attendant ta bonne lettre. La contrefaçon de mon ouvrage a paru à trois éditions différentes, en Belgique, en Hollande et à Stuttgart. On ne l'empêchera certainement pas de pénétrer ici, où toutes les rigueurs sont inconnues. Chacun est gai et heureux dans cet excellent pays.

Ainsi, à quatre mois encore !

Je t'embrasse et suis de toute mon âme,

Ton fils,

GÉRARD.

XVIII

AU D^r LABRUNIE

Vienne, le 2 décembre 1839.

Je t'écris cette fois dans un paquet de lettres que

XVIII. — Publ. par L. de Bare, *Nouvelle Revue internationale*, 1^{er} mai 1894.

j'envoie par le courrier de l'ambassade, qui part ce soir. M. de Sainte-Aulaire a bien voulu me permettre d'envoyer mes lettres particulières avec les dépêches. C'est M. Triquet, un des secrétaires, qui sera à Paris dans six jours, rapidité inouïe et tout à fait inconnue de la poste même, qui met de huit à neuf jours de Paris à Vienne.

J'ai dîné hier à l'Ambassade. Tu ne saurais croire toutes les bontés qu'on a pour moi dans la famille de M. de Sainte-Aulaire et que je dois surtout à la recommandation de M. Lingay (48). D'ailleurs, tout le monde est ici d'une bienveillance merveilleuse pour moi. J'ai écrit dans ce même paquet une lettre à M. Lingay, où je le prie de demander que je sois envoyé à Constantinople où les affaires sont, en ce moment, d'un grand intérêt (49). Ici l'on perd trop de temps dans la société, et les renseignements sont difficiles sur les affaires des provinces moldaves et turques, parce que les eaux du Danube sont trop basses pour permettre la circulation habituelle des voyageurs. Dans le cas où j'obtiendrais ce déplacement, je partirais dans un mois, et je reviendrais toujours en France au printemps, sur un vaisseau de l'Etat.

Autrement, je m'accommoderais fort bien de rester ici ; mon travail y est très facile et la vie est charmante. C'est Paris et Naples réunis, pour l'éclat et le mouvement. Le bonheur est partout. Les fêtes

sont magnifiques. Les bals, les lieux de conversation, avec la musique ravissante de Strauss, ne peuvent trouver de comparaison, même à Paris. Les spectacles sont moins remarquables. J'ai entendu avant-hier le grand concert de Bériot (50). J'ai fait connaissance avec lui-même chez le prince Dietrichstein. — J'étais hier, à table, à côté du duc de Raguse ; un beau vieillard avec d'énormes sourcils noirs ; il m'a paru fort spirituel [et fort aimable...

XIX

A JULES JANIN

Vienne, 23 décembre 1839.

Mon cher Janin,

Il y a là une bonne ville qui s'occupe de vous souvent, et qui vous aime beaucoup. Des envieux pourraient dire que cela vient de ce qu'on n'y peut lire que *le Journal des Débats* et de ce qu'on n'y lit que le feuilleton de ce même journal ; mais croyez que vous n'y êtes pas moins apprécié comme auteur, comme poète, que comme journaliste. Si bien qu'on s'y est ému beaucoup ces jours-ci de votre *Défense* de la Critique française ; vous avez

soutenu notre honneur à tous chez l'étranger, cela est fort beau ; mais on disait que l'auteur de *la Confession* et de *Barnave* pouvait se dispenser de plaider la cause du journaliste pur ; c'est au moins généreux de sa part. Pour moi qui n'ai guère ici d'autre importance que celle d'un feuilletonniste anonyme et ignoré, je vous ai dû hier un fort bel accueil et un honneur infini. Imaginez-vous que, bien que M^{me} Pleyel soit arrivée depuis une semaine, je n'avais pas osé encore lui aller remettre votre recommandation (51). On me la faisait si entourée de ducs, de princes et de grands artistes, que j'hésitais à me présenter à une aussi belle dame, même sous votre patronage. Mais hier j'ai eu la fortune de me rencontrer avec elle à la table de notre ambassadeur, et alors il a bien fallu surmonter ma honte. M. de Sainte-Aulaire, auprès duquel nous étions placés, m'a trahi tout d'abord, et à peine a-t-il eu prononcé votre nom que M^{me} Pleyel ne s'est plus occupée que de vous, et que de moi par conséquent. On a déclaré de toutes parts que j'étais très heureux ; princes, ambassadeurs et maréchaux de France (M. le Duc de Raguse y était), tous ont compris qu'il s'agissait pour notre belle compatriote d'un *souvenir* bien supérieur à leurs hommages, et je vous jure que l'Allemagne, la Russie et l'Émigration se trouvaient fort humiliées dans ce moment-là.

Ce matin, M^{me} Pleyel m'a parlé bien longtemps de vous, et m'a dit tout ce qu'elle devait à votre amitié. Vous allez la revoir dans quelques jours ; elle a grand'peur de Paris et compte sur vous avant tout. Je ne vous dirai pas combien elle a eu de succès à Saint-Pétersbourg et à Leipsick, et combien elle en a ici ; les journaux vous ont transmis déjà toutes ces merveilles. Il y a d'autant plus de mérite à notre belle et bonne compatriote à exciter à Vienne tant d'enthousiasme que nous sommes encombrés de pianistes : M. Litz, M^{lle} Anna Ludlow, etc. ; il en vient de partout. M. de Sainte-Aulaire comparait spirituellement cet *embarras* de pianos à la journée des brancards. J'ai rencontré ce matin encore un prince, qui venait admirer M^{me} Pleyel, mais celui-ci est, je crois, de vos amis. Il s'appelle le prince de Schwartzenberg. A présent, que voulez-vous que je vous dise encore ? On va vous écrire beaucoup de mal de moi, parce que j'ai remis votre lettre si tard ; mais vous venez de lire mes raisons. Je suis très coupable aussi envers *l'Artiste* et M. de Launay (52), de n'avoir rien envoyé depuis mon arrivée ; mais figurez-vous bien qu'on ne peut rien faire ici : le Viennois *boit, mange, et valse*, et l'étranger qui le visite n'a pas plutôt goûté de ce régime qu'il devient tout à fait Viennois. La *pensée* et le *travail* ne se conçoivent pas dans l'atmosphère matérielle de cette

bonne capitale ; c'est, comme on l'a dit très bien, la *salle à manger*, la *chambre à coucher*, et je ne sais quoi encore, de l'Europe. Je tâcherai avant la fin du mois de vous définir tout cela plus nettement, pour *l'Artiste*. En ce moment, nous sommes en grande fête : c'est la Noël. Les arbres de la fête courent les rues, ornés de boutons, de bougies, de fleurs et de clinquants, et tout cela est allemand au possible ; ne vous étonnez donc pas de mon enthousiasme, de mes plaisirs et de ma paresse. J'enverrai à M. Delaunay un beau feuillet après Noël, quand tout ce bruit sera passé (53).

Adieu, mon cher ami, et grand merci de vos bonnes recommandations ; je compte revenir dans deux mois ; écrivez-moi si vous avez le temps, ou si vous avez quelque commission à me donner ici.

Votre bien affectionné,

Le 23 décembre.

GÉRARD.

Suscription : *A Monsieur, Monsieur Jules Janin,*
n° 20, Rue de Vaugirard à Paris.

XX

AU D^r LABRUNIE

Vienne, 30 janvier 1840.

Mon cher papa,

Je t'écris aujourd'hui par un courrier extraordi-

xx. — Publ. dans *le Temps*, 20 août 1907.

naire de l'ambassade, ce que je n'avais pu faire depuis quelque temps, car, les lettres étant lues à la poste, il est fort désagréable de mettre le gouvernement au courant de ses affaires privées, surtout dans ma position.

C'est pourquoi je regrette que tu n'aies pas ouvert ma lettre, qui est bien réellement pour toi, mais qui se sera trouvée mal indiquée sur l'adresse, par suite des précautions que j'ai cru devoir prendre. Tu y aurais vu que je te priais de ne me parler qu'en termes vagues de ces petites observations de famille, dont toutefois les expressions m'ont paru un peu exagérées. C'est même une grande peine pour moi, au milieu des heureuses circonstances qui viennent enfin m'assurer un avenir plus solide même que la plus belle position littéraire, de t'avoir vu douter de choses que tout le monde sait et qui n'ont pu manquer de t'être affirmées de divers côtés (54).

Certes, je suis habitué à cette expérience que nul n'est prophète en sa famille, pas plus qu'en son pays, car les parents sont les derniers à croire qu'on ait quelque mérite et quelque valeur, et cela par la seule raison qu'ils nous ont vus très petits. Mais je comprends que, de ton côté, tu as pu être plus frappé que je n'avais cru des pertes d'argent que j'ai pu faire il y a quatre ans, sans songer que, depuis ce temps, j'ai su me faire une assez

belle situation et donner des preuves suffisantes de mon courage et de mon travail.

S'il faut être chagriné non seulement par les malheurs qui peuvent nous frapper, mais encore par la crainte qu'ils ne nous attirent la désaffection des personnes que nous aimons, il faut avouer que la vie est une triste chose, et que l'intérêt qu'on nous porte est bien aisément contrarié par des affaires d'intérêt.

S'il n'était pas fort triste de répéter sans cesse les mêmes assurances, indiquées cependant par des faits évidents, je te dirais encore qu'à part le désagrément d'avoir perdu de l'argent je ne puis avoir rien à craindre, puisque ce ne sont point des dettes personnelles qui me sont restées, mais la solidarité d'une obligation, et que du jour où l'on réduira la dette à ce qui me concerne, j'aurai acquitté presque immédiatement les 3000 francs dont je puis être redevable.

Quant à ce que tu m'écris que mes amis sont pour quelque chose là-dedans, je te dirai qu'aucun de mes amis n'avait approuvé mon entreprise et que tous me conseillaient de m'en tenir à la littérature, ce que j'aurais fait si les craintes continues de mes parents, touchant mon avenir, ne m'avaient intimidé moi-même sur mes moyens d'existence future, ce qui m'a malheureusement conduit à tenter une affaire de librairie et non de

littérature. Le Bouchardy, qui était avec moi là-dedans et qui y a perdu autant, le pauvre garçon, avec moins de moyens pour s'en relever, n'est pas le Bouchardy littéraire qui est au nombre de mes connaissances.

D'ailleurs, je suis étonné de te voir accuser mes amis, tous étrangers à ces désagréments, et qui sont seulement mes confrères littéraires, qui tous m'ont rendu des services en me faisant travailler avec eux et m'ont aidé dans l'occasion. Mes amis, ils sont assez connus; c'est Théophile qui m'a fait gagner 250 francs par mois, pendant deux ans, en me faisant, à *la Presse*, le collaborateur de son feuilleton, qui m'a fait connaître M. L... [Lingay], auquel je dois ma mission; c'est Alphonse Karr qui m'a fait gagner jusqu'à 400 francs par mois au *Figaro* qu'il dirigeait (55); c'est M. Victor Hugo qui m'a été utile dix fois, qui m'a placé dans deux journaux, a concouru récemment encore à solliciter le ministère en ma faveur. C'est Alexandre Dumas, qui m'a fait gagner 6000 francs avec *Piquillo*, lesquels m'ont permis d'acquitter une partie de ce que je devais, et depuis 1200 francs avec *l'Alchimiste*, toutes choses que chacun sait et dont M. Michel, l'agent dramatique, a les preuves.

Voilà mes amis, je m'en connais pas d'autres, hormis D..., que je n'ai pas vu depuis huit ans, qui est marié et notaire en province, et qui ne m'a

jamais donné, certes, que de bons conseils ; puis encore M. D..., qui vit en province, riche, un peu ennuyeux, que je n'ai guère vu depuis le même temps, et qui est le plus excellent homme et le plus incapable, assurément, de causer aucun dommage à qui que ce soit.

Je dois l'avouer, il y a eu peut-être même un peu d'intérêt de ma part à négliger les personnes qui ne m'étaient pas directement utiles comme le sont les littérateurs ; mais, hélas ! il faut bien rendre justice à tous et à moi-même, en disant que, si j'ai fait quelque imprudence, je ne le dois qu'à moi seul. Et encore y a-t-il eu imprudence ? Je suis loin d'en être convaincu ; mauvaise chance, à la bonne heure ! J'avais douté de la littérature, je le méritais, et je crois avoir commencé à prendre ma revanche depuis.

Mon Dieu, qu'il est désagréable d'avoir réveillé ces souvenirs fâcheux après des travaux de quatre années, tant de fois couronnés et qui commencent à me porter si haut ! Je regrette d'autant plus que tu m'aies répondu sans lire ma lettre, qui t'aurait fait voir qu'il ne s'agissait dans ce que je te demandais que d'une aide fort légère et nullement indispensable. Il t'est facile de voir que je survivis à ces besoins.

Je te dirai même — ce qu'on a dû te dire d'autre part — que je passe l'hiver ici fort agréable-

ment et au milieu d'un monde dont ma nouvelle position m'a largement ouvert les portes. J'en dois remercier avant tout les bontés de l'ambassadeur, qui, malgré la distance que la hiérarchie administrative met entre nous, ne veut voir en moi qu'un confrère littéraire. Tu sais que nous avons tous les deux traduit *Faust*, et que nos deux traductions sont considérées comme les meilleures (56). La mienne a même l'avantage d'une 2^e édition, et M. de Sainte-A... [Aulaire] a bien voulu m'en faire compliment.

Je suis le commensal le plus fréquent de l'ambassade, et dimanche dernier l'ambassadeur a eu la bonté de me dire : « Nous ne vous avons pas vu depuis trois jours ; vous abandonnez la maison paternelle. » Hier soir mercredi, après dîner, nous avons joué des proverbes. M^{me}... et le maréchal (57) sont venus dans la soirée ; c'était charmant. La semaine dernière, nous avons lu des comédies devant toute une assistance de princes et d'ambassadeurs. M. de Metternich vient aux grandes soirées, mais nos convives les plus habituels sont les princes Schwartzemberg, Esterhazy, Dietrichstein et le maréchal. M^{me} de Sainte-A... joue les proverbes [un ou deux mots manquent] et M. de Sainte-A... veut bien aussi prendre des rôles qu'il remplit avec [un mot manque] esprit et une habitude d'improvisation admirable.

Tels sont nos plaisirs. Ensuite, les bals et les soirées sont continuels ici. C'est tout le monde d'une grande capitale et toute l'intimité d'une ville de province. Car la société est très compacte et [trois mots rayés] l'on se voit continuellement.

Je regretterai beaucoup ce séjour, et pourtant mes quatre mois expirent et je dois être à Paris dans quatre ou cinq semaines. Si alors le ministère ne change pas, je repartirai pour l'Allemagne du Nord ou pour la Bavière. Car la question d'Orient étant près de se terminer, je ne crois pas qu'on me continue ma mission vers les frontières de Turquie, dont je suis ici à deux journées (58). Je me suis mis au courant dans tous les cas.

Tu me reverras donc aux premiers jours de mars et tu ne croiras plus que j'ai des raisons pour ne point résider à Paris, ce dont tu pourrais être revenu, car, depuis quatre ans, j'y suis assez facilement resté, sauf les trois ou quatre voyages que j'ai faits à l'étranger.

Mais, bon Dieu, pourquoi t'entretenir de ces idées ? Je suis fort triste de te les voir continuellement, et je ne sais pas ce que je puis te dire. Mon existence est si publique que tu devrais savoir à quoi t'en tenir, et songer qu'on n'a nul besoin d'aller au bout de l'Europe, pour échapper aux dangers que tu supposes.

Enfin, ne parlons plus de ces préventions, et je

t'en prie, écris-moi pour me donner de tes nouvelles. Je regrette de ne pouvoir faire venir ta lettre par l'ambassade, mais nous n'avons l'affranchissement que d'ici à Paris.

Adieu. Je te recommande de nouveau de songer que toutes les lettres sont lues.

Ton fils bien affectionné,

G. LABRUNIE.

XXI

A HENRI DE SAINT-GEORGES (59)

Vienne, ce 25 février [1840].

Mon cher Monsieur,

Je pense que vous avez reçu un petit mot que je vous ai adressé en arrivant à Vienne. Maintenant je vais revenir et serai à Paris avant un mois. Je ne sais si vous vous serez occupé de notre sujet si négligé, si traîné, si refait, du magnétiseur (60) ; mais il faut bien qu'il ait la vie dure puisque nous y revenons toujours. La dernière fois que nous en avons parlé, vous m'aviez tellement démoli mon pauvre scénario que j'avais compris fort bien que vous aviez raison ; mais la chose ne s'était pas

refaite poétiquement dans ma tête de manière à en sentir l'exécution.

Il m'est arrivé de rencontrer ici à l'ambassade et dans la société un consul de Prusse qui est magnétiseur et produit un grand effet sur les dames : cela m'a remis la chose en tête. Je vous écris là-dessus d'affreuses pattes de mouches que vous ferez bien de faire recopier avant de les lire, mais j'envoie une telle masse de lettres par l'ambassade que j'ai besoin de serrer beaucoup. Vous me trouvez peut-être un peu paresseux. Je vous jure que ce n'est pas négligence, mais incertitude du résultat. J'ai fait assez de besogne dans ma vie pour prouver que le travail ne me fait pas peur, et certes j'aime autant écrire des scènes d'opéra-comique que des feuilletons de journal ; mais l'éloignement de la représentation me décourage. Quand j'avais cru voir jour à ce que Joly nous fît passer cet hiver (61), je prenais la plume de grand cœur. Mais la remise à l'hiver prochain m'a rejeté au bout de l'Europe, où je suis. Pourtant le temps marche et cet autre hiver arrive à son tour ; si le scénario vous paraît exécutable à présent, tâchez que nous puissions venir l'hiver prochain à la Renaissance ou à l'Opéra-Comique, et alors je vous jure que je me mets de suite à tout écrire — à ma manière — vous reviendrez par dessus. Soyez donc assez bon pour me répondre sur ce

point au reçu de ma lettre et pour adresser la vôtre sous enveloppe à M. Douet-D'Arq, archiviste, rue St-Hyacinthe St-Michel, n° 22 (62). On me la fera passer par les affaires étrangères, car ici rien n'est plus compliqué que la correspondance. Je lis aujourd'hui même une analyse de *la Fille du Régiment*, et suis heureux de vous féliciter de ce nouveau succès. On va donner à Vienne votre *Reine d'un jour* et votre *Symphonie* dont les journaux allemands font le plus grand éloge (63). Je vous dirai qu'ici nos opéras français ne sont guère estimés que par les poèmes. Tous les jours, je vois représenter des opéras dont on a retranché la musique — qui nuit à l'action (comme disait ce directeur de province). C'est ce qu'on avait fait pour *l'Ambassadrice* (64), qui avait réussi à Léopoldstadt, On vient de la donner au théâtre de Carinthie (avec musique) et elle est tombée à plat avec un concert desifflets comme on n'en a jamais entendu. Ils disent un mal horrible de notre musique parisienne; la leur me paraît bien ennuyeuse, cela tient sans doute à la conformation des oreilles. A présent, avez-vous en vue un musicien? Je vous rappelle que nous sommes pour ainsi dire engagés avec Monpou, à moins qu'il ne s'agisse de Donizetti. Je vous assure qu'à part Auber c'est encore Monpou aujourd'hui qui comprendrait le mieux un sujet poétique. C'est un homme qui a besoin de

l'inspiration du poème. Enfin voyez, faites pour le mieux. J'ai trouvé ici quelques sujets dont on pourrait se servir en les modifiant beaucoup ; en voici un que j'ai à peu près arrangé. C'est d'après une pièce populaire de Léopoldstadt (65). Je crois que cela serait fort joli au Palais-Royal ou aux Variétés. Si vous en voyiez la place, écrivez-moi aussi sur ce point.

Trois ouvriers de Nuremberg se rencontrent sur un chemin. Tous trois, le sac sur le dos, sans ouvrage prochain, ne sachant où aller, ils entrent dans un cabaret, s'asseyent à la même table et demandent l'un une soupe, l'autre un verre de vin, l'autre une tasse de café. L'auberge est pleine de gens en fête, il y a là un paysan qui a gagné à la loterie, il traite ses amis et l'on fait passer quelques verres de vin aux trois voyageurs. Puis, comme il est tard, tout ce monde s'en va coucher, mais il n'y a plus de lits pour les survenants. On leur met trois bottes de paille par terre, des chaises retournées leur servent d'oreiller ; le maître et la servante se retirent. Voilà nos trois gars couchés. Avant de s'endormir, ils se disent leurs affaires. Jacques aimait la fille de son maître, riche marchand de meubles ; il n'a pas osé la demander, elle épouse un gros marchand de vin. Lui, pour ne pas voir la noce, a pris son paquet et s'est mis en route. Hubert est un cordonnier : on l'a mis à la porte parce qu'il

avait fait des bottes trop justes à une riche pratique, qui n'avait pas voulu les payer. Richard est garçon marchand de vin, on l'a renvoyé parce qu'il buvait la marchandise. Après ces confidences, les trois ouvriers s'endorment en songeant au bonheur des riches. Il descend un nuage noir sur lequel est un numéro transparent, 2447. Jacques se lève en sursaut et dit en se frottant les yeux : tiens, j'ai rêvé un numéro. Richard se lève de son côté et dit : tiens, moi aussi, — moi 2447, — moi de même, c'est étonnant. Il faut l'écrire. Ils appellent l'hôte, demandent une plume. On cherche, on se moque d'eux ; enfin, au moment d'écrire, ils ont oublié le chiffre. Hubert, qui dormait le plus fort, finit par s'éveiller au bruit. — J'ai fait un drôle de rêve, j'ai rêvé un numéro. — Lequel? — 2447. — C'est le même. — Les voilà tous les trois qui s'embrassent, sûrs de gagner. Il n'y a plus qu'une difficulté. Il faut avoir de quoi mettre à la loterie. Ils se fouillent et parviennent à faire un écu à eux trois. L'un d'eux s'en va dans la ville acheter le billet. Mais à présent il ne leur reste plus de quoi payer leur écot. N'importe, ils demandent à boire sur la foi du numéro. Quand l'hôte apprend sur quoi sa créance est hypothéquée, il veut remporter ses bouteilles à moitié vides. Mais l'heure arrive où les numéros sont tirés, et c'est bien le 2447 qui sort. Les trois compagnons tombent par terre de joie.

En payant l'hôte, Jacques dit : Tiens, si nous laissons cent francs à ce brave homme? — Pourquoi? — Mais pour quand nous n'aurons plus d'argent. — Nous avons cent mille écus. — Enfin c'est mon idée. Je les laisse pour nous trois sur ma part.

Ce premier acte est fort amusant à la représentation; les caractères d'ouvriers sont, comme vous pensez, distincts. Jacques aime les femmes, Hubert le luxe, Richard le vin. Au deuxième tableau, c'est un coin de rue. La boutique du marchand de vin est en fête; celle du marchand de meubles est fermée. Le mariage va se faire. Les trois compagnons ont peur qu'il ne soit fait déjà. Hubert, déjà vêtu en monsieur, frappe chez le marchand de meubles et veut commander un ameublement complet. Le père lui dit de revenir le lendemain et qu'il marie sa fille. Richard fait la proposition au marchand de vin, en frappant de même à sa porte, de lui acheter son établissement. Celui-ci demande un délai, l'autre dit qu'il est pressé, de sorte que le marchand de vin vêtu en marié ne sait que faire. Enfin la mariée sort assez triste. Jacques se présente à la famille. On lui demande pourquoi il est parti, on l'accueille très bien. Lorsqu'il parle de son amour, tout le monde jette les hauts cris. Enfin vous comprenez que le marchand de vin, qui a voulu faire affaire, est évincé. Jacques épouse. Hubert veut que le repas de noces se fasse chez lui.

Il s'agit au tableau suivant que Hubert se fasse un chez lui. Il s'en va droit chez le monsieur qui n'avait pas voulu payer ses bottes. Les laquais se moquent de lui et veulent le jeter à la porte. Il dit : Annoncez M. Hubert. Le maître sort aux rires et au bruit. Hubert lui propose de lui acheter sa maison, ses meubles et jusqu'à ses habits, il veut être substitué à lui en tout. Il rêvait depuis longtemps d'être maître.

Le monsieur, qui n'est pas très bien dans ses affaires, y consent en voyant l'argent. Il l'installe dans sa robe de chambre, dans ses pantoufles, dans son fauteuil, lui apprend l'usage des différents objets à la mode qu'il possède. C'est une scène très amusante à faire. Puis le maître sort en le saluant. Il sonne, les domestiques sont consternés, mais on le salue jusqu'à terre. Il commande un grand repas et reçoit du monde. Tous ceux qui viennent sont des gens à projets : on lui vend des actions, des découvertes, des objets nouveaux : tout un cadre de mœurs. Lui achète, s'émerveille de tout et les invite tous. Enfin Jacques arrive avec sa noce, et toute cette société bizarre se mélange dans la fête. Il reste à trouver un moyen de placer Richard et de faire prévoir sa ruine pour ne pas avoir un tableau de plus. Au dernier tableau, nous retrouvons l'auberge du premier. Richard et Hubert arrivent vêtus comme au commencement et demandent les 100

francs déposés chez l'hôte, leur dernière ressource. L'hôte leur montre une lettre de Jacques qui dit qu'il est malade dans un hôpital et qu'on lui envoie les 100 francs. Alors les deux camarades y renoncent et Jacques paraît tout à coup avec sa famille, leur apprend qu'il a au contraire fait de bonnes affaires et leur offre des établissements plus raisonnables. Hubert épouse la fille de l'auberge et Richard promet d'entrer dans une *Société de tempérance*. Si on met la scène en Amérique ou en Angleterre, on peut ajouter avec cela des épisodes récréatifs.

Je ne sais si cette analyse vous suffira pour juger le sujet, j'y vois des détails charmants. Si vous le croyez possible je m'amuserai à écrire rapidement un brouillon. La pièce allemande ne peut être suivie que pour le premier tableau. Elle est, du reste, mélangée de génies et d'apparitions. J'en ai extrait la pulpe. Il faudra quelque chose plus à effet au dernier tableau. Mais les autres sont sûrs. Cela ressemblera aux trois bals à la canaille, c'est un très joli cadre, je crois. Le rôle d'acteur est là-dedans celui d'Hubert ; il a ce contraste de l'amour du luxe avec des haillons qui fait toujours grand effet ; en outre il est toujours en scène, cela peut convenir à Vernet ou à Achard. Ayez donc la bonté de m'écrire un mot sur tout cela, et dites-moi surtout pour le grand sujet les points où je puis

faire fausse voie, afin que je ne me fatigue pas la tête inutilement. D'ailleurs, comme je vous le dis, je serai bientôt à votre disposition, j'ai encore plusieurs petites machines dramatiques dont je vous parlerai, car je voudrais bien avoir plusieurs choses l'hiver prochain. J'ai formé le projet d'un voyage en Orient pour le printemps d'après, et je serais fort content que cela pût m'y aider. Mais la perspective lointaine me tue, n'ayant ni votre prévoyance, ni votre certitude d'arriver toujours.

Adieu, Monsieur, recevez mes compliments. Si je puis voir encore jouer ici votre *Symphonie* et votre *Reine d'un jour*, je vous écrirai tout de suite quel effet cela aura produit. Quant à moi, ce sont deux ouvrages que j'aime beaucoup, et je regrette, surtout pour le second, que vous n'ayez pas visé plus haut que l'Opéra-Comique. Vous aimez mieux être le premier là que le second dans Rome. Mais je crois bien que vous avez encore des projets que vous nous cachez.

Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL (66).

Suscription : A Monsieur le marquis de Saint-Georges, rue Bleue, 32 ou 34, ou au Théâtre de l'Opéra-Comique, à Paris.

XXII

A ALPHONSE KARR (67)

Ettingen [mars 1840].

Mon cher Karr,

Tant il est vrai qu'on revient toujours à Paris ! Me voici à douze lieues de Strasbourg, à quatre lieues de Bade, entre l'hôtel du *Soleil* et l'hôtel du *Corbeau* : à présent, si vous m'avez écrit, je n'en sais rien ; voici le plus pressé.

Je viens de traverser à pied le Wurtemberg et le duché de Bade ; je vous prie de n'en rien dire, mais c'est comme cela.

Alors, à Strasbourg, je donnerai des arrhes à Laffitte et Caillard, et, en arrivant à Paris, il faudra que je traîne quelque garçon de l'établissement après moi, pour payer le reste ; il faudrait donc m'avoir l'argent nécessaire, dussiez-vous le voler ! Comprenez-vous la position ?

Or, j'ai envoyé des masses de copie dont je n'ai pas touché un sou ni un kreutzer (68) ; il se trouvera un peu d'argent dans tout cela, si la littérature vaut quelque chose à Paris encore, ce dont je doute

fortement ; si vous m'avez envoyé quelque argent par quelques banquiers, hâtez-vous de leur écrire pour qu'ils fassent revenir les fonds, si fonds il y a ; mais j'ai bien peur qu'il en soit de même que de ma culotte.

Je reviens donc ; pardonnez-moi l'enqui que je vous ai causé déjà et la peine que je vous donne encore ; je devais être bien assommant de si loin : il faut dire que, à Vienne, on est comme dans un four : on ne fait rien, on est bouché ; ville charmante d'ailleurs, et qui se sauve par les femmes, en nous perdant.

Je viens de faire à pied dix lieues par jour, pendant trois jours ; je m'y fais assez ; cependant, j'ai peur que cela ne me coûte plus cher que par les voitures, mais c'est une idée que je voulais satisfaire à tout prix ; n'en parlez pas surtout, cela nuirait à ma considération actuelle.

Je vois avec plaisir que nous avons encore des amis au ministère ; plaise à Dieu qu'ils nous soient bons, car le besoin des picaillons se fait beaucoup sentir ! Pourquoi Ourliac a-t-il perdu son *Constitutionnel* (69) ? Et Théo ? que fait ce crétin ? Je parie que je vais les trouver tous engourdis comme des hannetons auxquels il faut écraser les pattes pour les réveiller ; moi je suis assez guilleret ; le vin de tous ces pays n'est pas mauvais et n'est pas cher.

J'apprends encore qu'on va jouer la pièce de

Balzac (70) ; je regrette bien de ne pouvoir arriver assez tôt.

Il doit vous aller voir un jeune Allemand, nommé Weill (71) ; traitez-le bien : c'est un ami. Il est rédacteur de presque tous les journaux allemands et y mettra tout ce que vous voudrez ; adieu ! pensez surtout à l'argent et à Laffitte. Je serai à Paris le 15 ou le 16 (72) ; mettez les capitaux chez votre portier si vous sortez ; avertissez Théo ; vous comprenez bien la position, hein ? j'en ai vu de plus cruelles ; mais il me semble qu'à Paris des jours plus doux vont luire désormais.

A vous de cœur !

GÉRARD.

XXIII

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DE LA LIBRAIRIE

[Juillet 1840.]

Monsieur, je crois devoir répondre, pour ce qui me concerne, à la lettre que M. Charpentier vient de vous adresser (73).

Sans entrer dans les motifs de prétendue concurrence, qui ont pu causer l'irritation de M. Charpentier, et le conduire à la menace d'un procès

imaginaire, il me suffira de relever les inexactitudes qu'il s'est permises en parlant de mon travail.

Le titre des *deux Faust* n'est pas à M. Charpentier, mais à tout le monde, puisqu'il existe deux *Faust* de Goëthe et qu'il est impossible de les intituler autrement.

Est-il *de bon goût*, de la part de M. Charpentier (pour nous servir d'une de ses expressions), d'avoir payé des réclames dans les journaux pour discréditer notre édition, en annonçant qu'elle ne contenait que *trois scènes* du second *Faust* ; tandis qu'elle contient toute la seconde partie de *Faust*, qui parut du vivant de l'auteur, en 1828, traduite en entier et littéralement pour la première fois (voir de la page 192 à la page 243). Il est vrai que l'œuvre a été augmentée et complétée depuis, dans les éditions *posthumes* de Goëthe ; mais j'ai donné de plus six scènes principales de ce complément, expliquées et réunies par une introduction et une analyse fort longues, le tout formant 118 pages compactes, dans un volume où l'ancien *Faust* (3^e édition) en tient 157 seulement.

Je sais que M. Blaze, qui est un jeune poète plein de science et de talent, est aussi contrarié que moi de cette discussion toute commerciale. Il a dû compter sur le charme de ses vers pour donner de la valeur à certaines scènes obscures ou faibles du *Faust* posthume, que j'ai désespéré de rendre

en prose d'une manière satisfaisante ; mais il ne nierait pas le droit que j'ai eu de les élaguer, droit dont usèrent souvent, vis-à-vis d'ouvrages plus célèbres encore, MM. Sévelinge, de Sainte-Aulaire Loève-Weimar, et d'autres traducteurs de premier ordre, qui savent que peu d'ouvrages étrangers peuvent, sans coupures, satisfaire le goût du lecteur français ; 130 pages de traductions des chefs-d'œuvre de la poésie allemande m'ont paru pouvoir offrir au public une satisfaisante compensation.

Agréez, etc.

GÉRARD.

XXIV

A MARIE DE L'EPINAY (74)

28 [juillet 1840].

Madame la comtesse,

Je suis forcé de vous prier de m'excuser encore. Peut-être savez-vous que j'ai des lettres de voyage qui paraissent en ce moment dans *la Presse* (75). Cela sera fini dans deux jours. Le pire est que cela me distrait de l'agencement des scènes du scénario. Je crois que samedi je pourrai vous porter ce petit travail. Y avez-vous pensé de votre côté ?

Votre bien dévoué serviteur,

Ce 28.

GÉRARD.

XXV

A MARIE DE L'EPINAY

[14 août 1840].

J'ai encore à m'accuser, Madame, d'être bien coupable envers vous. En revenant de la campagne où j'étais depuis dimanche, je reçois une lettre de M. de Girardin, qui me demande le feuilleton pour aujourd'hui, à cause d'une fête qui aura lieu dimanche. Demain, je me mettrai à écrire pour vous et après demain, au plus tard, vous recevrez le scénario. Pardon encore une fois.

Votre bien dévoué serviteur,

GÉRARD.

Ce 14 août.

XXVI

A MARIE DE L'EPINAY

[14 septembre 1840.]

Madame,

Mille pardons encore une fois; je n'ai point vu Foucher dont j'ai encore deux actes à lire (76). Je

xxv. — Cachet de la poste.

xxvi. — Cachet de la poste.

pense le voir ce soir au Palais-Royal. Sinon, j'irai le trouver chez lui. Avez-vous vu dans *le Messager* un article sur vous qui a dû paraître ? Thierry m'a dit qu'il avait reçu votre volume (77), mais que ceux de Madame votre mère ne lui étaient point parvenus (78). Peut-être ont-ils été perdus au bureau du journal. Je tâcherai de vous aller voir demain ou après demain, après avoir vu Foucher.

Votre bien dévoué serviteur,

GÉRARD.

Ce 14.

Mes compliments sur vos charmants feuillets, dans *le Grand Journal* !

XXVII

AU D^r LABRUNIE

Anvers, le 22 octobre 1840.

Mon cher papa,

Je t'écris sur du papier d'Anvers, portant les belles armes de cette cité. Je ne comptais t'écrire que de Rotterdam, mais le temps est si mauvais que je n'ai pu prendre le bateau à vapeur. Si le temps ne s'améliore pas, je prendrai la route de terre. D'ail-

leurs je me suis arrêté à peu près dans tous les endroits où j'ai passé, tant en France qu'en Belgique, à Lille, à Courtrai, à Bruxelles et à Malines. Depuis mon départ, je n'ai eu que deux jours avec un peu de soleil ; il règne souvent des vents terribles.

Je comptais voir la représentation de *Piquillo* (79) à Bruxelles, mais la plupart des acteurs sont indisposés, et l'on ne jouera peut-être pas avant un mois, de sorte qu'il est peu probable que je le voie, même en repassant. J'ai trouvé ici une foule de personnes qui me connaissent de réputation et qui me réparent un peu l'ennui de la mauvaise saison. On m'invite à dîner tous les jours, et je trouve tous les journaux et les livres dans le cercle de la ville où l'on m'a présenté. En outre, on m'a donné mes entrées dans les théâtres, ce qui assure mes soirées. J'ai rencontré ici un de nos grands acteurs, Bocage, qui est en congé. Il a donné hier sa première représentation.

Je regrette bien que le retard de Théophile (80) ne m'ait pas permis de venir plus tôt. Cependant, toutes les feuilles sont aux arbres et le temps n'aurait qu'à s'éclaircir pour] que les points de vue devinssent très agréables. Hier même, en venant par le chemin de fer, j'admirais ces belles plaines et ces villes gothiques étonnantes, sous quelques rayons de soleil. Aujourd'hui j'ai vu le musée de

Rubens et la cathédrale, mais il fait un temps gris depuis ce matin.

Adieu, mon cher papa, peut-être ne serai-je pas longtemps dans cette tournée, à moins qu'il ne survienne des beaux jours, ce qu'on serait en droit d'attendre cependant, au 20 octobre. L'année dernière, j'avais de très beaux temps un mois plus tard, et, l'année d'avant encore, étant à Coblenz, presque sous la même latitude, nous nous trouvions, pour ainsi dire, dans la saison d'été. Anvers est toujours une admirable ville, dans tous les temps.

Je te prie d'avoir la complaisance d'envoyer la lettre ci-jointe en l'affranchissant, je ne puis le faire ici. C'est pour réparer l'oubli d'une visite au commissaire royal (81), qui m'avait demandé une pièce et m'avait été très favorable dans mes relations de journaux.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils,

G. LABRUNIE.

XXXVIII

A HENRI HEINE

Bruxelles 6 novembre 1840'

... J'ai profité des loisirs que le mauvais temps m'a

xxviii. — Publ. par M^{lle} J. Cartier, *Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne*, Gérard de Nerval, p. 77.

laissés souvent, pour traduire le plus que j'ai pu (82). Cependant, je n'ai encore qu'un tiers, environ. Mais en redoublant de travail, lorsque j'arriverai, je pourrai n'avoir guère dépassé les deux mois... J'éprouve parfois de grandes difficultés, moins pour comprendre que pour rendre et j'ai laissé plusieurs *sens* douteux, afin de vous les soumettre. J'ai même quelquefois passé provisoirement les pièces trop difficiles que j'ai rencontrées. L'admirable richesse de certains détails me laisse parfois dans l'incertitude si je dois germaniser la phrase ou rendre par un équivalent français ; mais comme vous m'avez promis votre aide, j'ai laissé, comme je vous le disais, les points les plus graves pour vous les soumettre, de manière seulement à ne pas vous faire perdre trop de temps...

XXIX

AU D^r LABRUNIE

Liège, ce 17 novembre 1840.

Mon cher papa,

Depuis ma dernière lettre d'Anvers, j'ai fait encore une assez grande tournée ; cependant je suis resté quelque temps à Bruxelles et à Gand, j'ai vu

les répétitions de l'une de mes pièces avec Dumas, *Piquillo*, qui sera représentée la semaine prochaine ; le directeur aussi m'a donné mes entrées aux deux théâtres ; on m'a présenté au Casino, ce qui m'a rendu mes après-midi et mes soirées très agréables tout le temps de mon séjour. Les recommandations que j'avais m'ont procuré aussi une société fort aimable qui s'est étendue de telle sorte qu'avant mon départ je n'ai pu répondre à toutes les invitations. Il est remarquable que les gens de lettres français sont particulièrement bien accueillis à l'étranger ; à Paris, la supériorité de fortune ou de position nous domine toujours et nous rend le grand monde peu attrayant ; partout ailleurs, au contraire, nous avons la double recommandation de Français et d'organes de la publicité ; les sommités politiques d'un pays comme celui-ci sont tout au plus à notre niveau et dépendent jusqu'à un certain point de notre appréciation de voyageurs feuilletonistes. Du reste, je n'ai encore envoyé qu'une lettre, mon travail de traduction pour Henri Heine m'ayant pris une partie de mon temps. Je craignais beaucoup, comme je te le disais avant de partir, que le climat ne me fût défavorable ; mais, à part quelques maux de tête, les premiers jours, je me suis trouvé très bien. Seulement, tout le temps que je suis resté dans la Flandre proprement dite, j'ai senti que l'air était lourd, ce qui rendait

même mon travail assez pénible. J'en éprouve la différence ici à Liège, qui est un pays d'une toute autre nature comme mœurs, comme aspect et comme langage. Les bords de la Meuse offrent des promenades ravissantes; j'ai pu même aller voir Spa, à six lieues d'ici, mais il n'y a plus personne; ce n'est pas qu'il fasse froid, mais la saison des pluies renvoie tous les baigneurs. Je ne sais encore si j'irai à Aix-la-Chapelle; il n'y a que sept à huit heures de voyage, mais on ne me dit pas que ce soit fort curieux autrement que par les souvenirs, d'autant que j'ai vu le pays déjà d'un autre côté, il y a deux ans.

J'ai profité de mon séjour à Bruxelles pour faire un travail sur la contrefaçon (83); je crois avoir trouvé un moyen de résoudre la question et j'en présenterai, en revenant, un mémoire. Il s'agirait seulement d'obtenir que la Chambre assimilât les produits littéraires aux produits industriels, et qu'on pût prendre, pour ainsi dire, un brevet d'importation. J'ai vu à ce sujet le ministre des travaux publics, M. Rogier, et il ne m'a point fait d'objections sérieuses. Y trouverai-je matière à une mission comme celle dont j'ai été chargé l'année dernière : je m'en occuperai à mon retour.

On s'occupe beaucoup de magnétisme (84) dans ce pays. J'ai assisté à une séance où une dame magnétisée donnait des consultations : il paraît que

les femmes ne veulent plus d'autres médecins : elles y ont une foi imperturbable. Du reste, je n'ai rien vu de très surprenant.

Liège me plaît beaucoup. Hier, j'ai fait une promenade magnifique sur les hauteurs d'où l'on découvre toute la vallée de la Meuse et la ville entière, comme sur une carte. Ce soir, j'irai voir M. Kauffmann, administrateur du trésor, auquel je suis recommandé, et qui doit me présenter au Casino ; malheureusement, depuis hier, le temps s'est remis à la pluie, et j'aurai besoin de cette distraction. Je suis, du reste, fort heureux dans mon voyage, car le temps est toujours fort doux, et si la pluie est fréquente, le beau temps l'est aussi. Hier, en montant les hauteurs, il me semblait être aux premiers jours du printemps ; après huit mois de travail et de feuilleton parisien, ce voyage me rafraîchit un peu l'esprit et je me sens tout plein de courage et de bonne volonté. Je repartirai dans quelques jours pour Namur et je serai à Paris vers la fin du mois, en visitant une partie de la France que je ne connais pas ; ce sont les noires Ardennes qui m'ouvrent les bras de ce côté et je regrette de voir presque tomber les feuilles de ces belles forêts.

Adieu et à bientôt, mon cher papa.

Ton fils affectionné,

G. LABRUNIE.

Si tu avais à m'écrire, je suis à Liège, hôtel de la *Pommelette*, ensuite à Namur.

XXX

A EUGÈNE DE STADLER

[7 décembre 1840.]

Mon cher Stadler,

Je suis pris, mon ami — le Girardin m'a manqué; mon éditeur est en fuite; me voilà à Bruxelles attendant de quoi. Le pis est relatif à l'A...; envoyez-lui la note ci-jointe. Je lui ai donné assez d'argent cet été pour qu'il se calme, d'autant qu'il m'a floué cent francs que j'ai payés au mois de juin de trop — sur quoi je l'attaquerais devant les tribunaux et pour usure, s'il faisait le méchant. Dites-le-lui s'il se plaint. Heureusement, je me remets à travailler et je serai revenu dans quelques jours, j'espère, ou j'enverrai toujours une cinquantaine de livres dans une quinzaine. La trahison du Girardin cause tous mes malheurs; pourtant que faire autrement? J'ai voyagé pour trouver des sujets de feuilletons et l'on m'arrête mon argent.

Adieu, envoyez ce mot à l'h si dans 15 jours

il ne reçoit pas la somme, je le réglerai comme j'ai fait déjà, — par semaine. A bientôt.

Votre bien affectionné,

GÉRARD.

Ce 7 décembre.

— M... est revenu au cabinet du ministre. J'ai demandé la continuation de ma mission de l'année dernière, et je ne doute pas d'obtenir au moins quelque chose, puisque je ne me suis pas rattaché aux précédents.

Mettez l'adresse exacte d'A...

Suscription : *A Monsieur Eugène de Stadler*
Aux archives royales de France
au Marais
ou Quai Napoléon, n° 10, à Paris.

XXXI

A HIPPOLYTE LUCAS

[Décembre] 1840.

Mon cher ami,

Je vous envoie un volume que je vous recommande pour *le Siècle* ou *le National* (85). J'en ai

envoyé un à *l'Artiste*. Vous le lirez, n'est-ce pas, mon ami ? J'y compte bien.

Je suis en ce moment à Bruxelles, fort agréablement et au milieu des sociétés les plus charmantes. On vient de représenter *Piquillo* et je n'ai pas besoin de vous dire que j'en ai profité pour revoir une charmante dame que vous connaissez. Je vous écrirai encore dans quelques jours, et je vous demanderai quelque autre service semblable pour elle. Je vous prévient.

Adieu, mon cher ami,

GÉRARD DE NERVAL.

XXXII

A STADLER

Ce vendredi [3 janvier 1841].

Mon cher Stadler,

J'arrive. Vous n'y êtes point — n'importe. — Le plus important est ceci. J'ai rencontré hier le A... Il est charmé de me voir de retour, il demande à tout arranger. Il nous donne rendez-vous lundi de 6 à 1 h. 1/2. Je lui porte cent francs dont je lui donnerai 50, et 50 à vous — tout en renouvelant les billets en totalité. C'est convenu. Je suis tellement forcé de travailler vite pour avoir la somme, que je n'ai

pas un moment. Dans tous les cas, je viendrai vous prendre ici à 1 heure, lundi. N'ayez nulle inquiétude sur les billets de ce jour-là, puisque c'est convenu avec lui. Je tâcherai toujours de venir avant, mais j'aurai l'argent assurément (86).

G.

XXXIII

A ALEXANDRE WEILL

5 mars [1841].

Mon cher Weill (87)

Je vous ai écrit avant-hier. Si vous n'avez pas reçu ma lettre, venez vite me voir, *rue Picpus, n° 6*, près la barrière du Trône chez Madame Veuve Morel; tâchez de venir, au plus tard, dimanche. J'ai eu, comme vous savez, une courte maladie, terminée depuis cinq à six jours. Je suis en pleine convalescence, venez vite. J'ai besoin de vous parler. Demandez M. Gérard. Depuis 10 heures du matin jusqu'à 5 heures.

Adieu et à vous de cœur,

GÉRARD.

Ce 5 mars.

Suscription : A Monsieur A. Weill,
rue du Croissant hôtel du —
après les bains. Paris.

XXXIV

A JULES JANIN (88)

16 mars 1841.

Il fait si beau que l'on ne peut se rencontrer ni s'embrasser dans les maisons. Je vais tâcher de revenir. Addio.

Iicar. G. Nap. della torre Brunya. Ce 16 mars.

II

NOVEMBRE 1841 — AOUT 1853

Le second séjour à Vienne, 1841-42 (?). — Voyage en Orient, décembre 42-décembre 43. — Voyage à Londres, 1845. — *Les Femmes du Caire*, 1848. — *Les Monténégrins*, mars 1849. — *Le Chariot d'enfant*, mai 1850. — Voyage en Allemagne, août 1850. — Excursions dans le Valois, novembre 1850. — *Le Voyage en Orient*, 1851. — *L'imagier de Harlem*, décembre 1851. — Voyage en Belgique et Hollande, mai 1852. — *Les Illuminés et Lorely*, 1852. — *Petits châteaux de Bohême*, 1853. — Séjour dans le Valois, printemps 1853. — *Sylvie*, août 1853. — Deuxième crise, 26 août 1853.

XXXV

A MADAME ALEXANDRE DUMAS (89)

Le 9 novembre [1841].

Ma chère Madame,

J'ai rencontré hier Dumas, qui vous écrit aujourd'hui. Il vous dira que j'ai recouvré ce que l'on est convenu d'appeler raison, mais n'en croyez rien. Je suis toujours et j'ai toujours été le même, et je m'étonne seulement que l'on m'ait trouvé *changé* pendant quelques jours du printemps dernier. L'illusion, le paradoxe, la présomption sont toutes choses ennemies du bon sens, dont je n'ai jamais manqué. Au fond, j'ai fait un rêve très amusant, et je le regrette ; j'en suis même à me demander s'il n'était pas plus *vrai* que ce qui me semble seul explicable et naturel aujourd'hui. Mais comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaguer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien

formellement d'avoir *été malade*, ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre et même à ma véracité. Avoue ! avoue ! me criait-on, comme on faisait jadis aux sorciers et aux hérétiques, et pour en finir, je suis convenu de me laisser classer dans une *affection* définie par les docteurs et appelée indifféremment Théomanie ou Démonomanie dans le Dictionnaire médical. A l'aide des définitions incluses dans ces deux articles, la science a le droit d'escamoter ou réduire au silence tous les prophètes et voyants prédits par l'Apocalypse, dont je me flattais d'être l'un ! Mais je me résigne à mon sort, et si je manque à ma prédestination, j'accuserai le docteur Blanche d'avoir subtilisé l'esprit divin.

Je vous trouve bien heureuse d'être en Italie à l'heure qu'il est. J'ai voulu faire un petit voyage jusqu'à la mer, pour profiter au moins des dernières feuilles de l'automne, mais le mauvais temps m'a fait vite revenir à Paris. Voici Dumas à la veille de grands succès ; on l'applaudit déjà depuis un mois comme aux plus beaux temps du drame moderne, et cela est de bon augure assurément (90). Que je voudrais pouvoir me réchauffer encore à ce rayon ; mais je me trouve tout désorienté et tout confus en retombant du ciel où je marchais de plain-pied, il y a quelques mois. Quel malheur qu'à défaut de gloire la société actuelle ne veuille pas

toutefois nous permettre l'illusion d'un rêve continu. Il me sera resté du moins la conviction de la vie future et de la sympathie immortelle des esprits qui se sont choisis ici-bas. C'est en associant toujours Dumas et vous à mes pensées dans les instants dangereux de ma maladie, que je me suis convaincu de mon attachement pour vous deux et du besoin que j'ai de croire que vous m'avez conservé toute votre amitié.

GÉRARD.

XXXVI

A STADLER (91)

[Novembre ou Décembre 1841.]

J'apprends que vous êtes sauf, moi aussi, — de plus licencié de Montmartre.

Adieu.

GÉR.

XXXVII

AU D^r LABRUNIE

Lyon, ce 25 décembre 1842.

Mon cher papa,

Nous sommes à Lyon en très bonne santé et nous

xxxvii. — Publ. par L. de Bare, *Nouvelle Revue internationale*, 30 juin 1895.

allons partir pour Marseille, cette nuit. Le temps s'est éclairci, de sorte que nous sentons déjà l'approche et le bon soleil du midi. Notre route se faisant désormais sur le bateau à vapeur, sauf le court trajet d'Avignon à Marseille, nous pouvons dire que le plus ennuyeux et le plus fatigant du voyage est à présent passé.

Nous sommes allés aujourd'hui à Fourvières et comme c'est jour de fête, c'était très brillant. La vue était magnifique à ce beau soleil. Nos lits de voyage et le daguerréotype sont cause que nous avons un excédent de bagage très coûteux, mais cela sera moins sensible sur les bateaux.

Je t'écrirai de Marseille comment tu pourras me faire parvenir des lettres. Tu ne saurais croire combien j'ai été affecté de te quitter, surtout en voyant que cela te faisait de la peine. L'humeur voyageuse qui me vient un peu de toi me porte souvent à ces résolutions, sans que l'éloignement me soit moins sensible une fois parti. Mais, avec le caractère que j'ai, je me trouve souvent si malheureux de la vie de Paris que les personnes qui m'aiment ne doivent pas être fâchées que j'y échappe parfois. Lequel vaut-il mieux, de garder près de soi son fils ou son ami malade ou triste, ou bien de le savoir au loin, bien portant, gagnant des forces et du savoir et satisfait au moins d'un désir accompli. L'hiver dernier a été pour moi déplorable, l'a-

battement m'ôtait les forces, l'ennui du peu que je faisais me gagnait de plus en plus et le sentiment de ne pouvoir exciter que la pitié à la suite de ma terrible maladie m'ôtait même le plaisir de la société (92). Il fallait sortir de là par une grande entreprise qui effaçât le souvenir de tout cela et me donnât aux yeux des gens une physionomie nouvelle. Tâche donc de considérer la réalisation de ce projet comme un grand bonheur qui m'arrive et le gage d'une position à venir.

J'ose à peine te souhaiter ta fête dans ces circonstances, et pourtant je vois désormais l'avenir très heureux. Nous ne sommes encore d'âge ni de santé ni l'un ni l'autre à nous inquiéter d'une séparation de cinq à six mois : la saison où je pars rend presque impossible la perspective de maladies graves dans les pays où je vais et, ne quittant pas les villes de la côte, je ne crois courir aucun danger.

Je t'écrirai de Marseille, car nous avons bien peu de temps. Adieu donc et courage encore une fois. J'écris une petite lettre au D^r Blanche, que je n'ai pu voir avant de partir.

Ton fils bien affectionné,

G. LABRUNIE.

XXXVIII

AU DR LABRUNIE

Marseille, ce 1^{er} [janvier 1843].

Mon cher papa,

Je suis bien triste, en te souhaitant la bonne année, de le faire de si loin. Nous voilà séparés pour bien du temps encore, et, en vérité, c'est presque le seul regret que je laisse à Paris au moment d'un voyage que j'entreprends avec la pensée qu'il sera favorable à mon avenir. Nous avons eu bien peu de temps pour achever nos préparatifs à Marseille, car les bateaux ont mis deux jours pour nous mener à Avignon, et le temps était mauvais ; maintenant, nous nous embarquons, par un temps superbe et par un soleil tout méridional, sur *le Mentor*, qui part à cinq heures. Dans huit jours nous serons à Alexandrie, s'il plaît à Dieu. Nous emportons tout ce qu'il nous faut, et plus encore, jusqu'à des lunettes bleues et garnies contre la poussière. Nous avons été accueillis admirablement ici ; Méry nous a fait les honneurs de la ville (93), et rien ne nous a manqué comme affaires et comme recommandations. Je doutais encore ce matin que nous nous embarquions aujourd'hui ; mais le beau temps nous

a décidés. Le vent est favorable, et nous arriverons très vite ; sois donc un peu content de me voir tiré de ma *végétation* de Paris pour des travaux utiles et instructifs. Nous allons travailler l'arabe sur le bateau. Nos livres sont très bons. Si tu as à m'écrire, il faudrait le faire à Alexandrie, bureau restant, mais, je ne sais s'il faut affranchir, ni ce qu'il y a à faire. Je t'en écrirai les détails en arrivant, car, comme lorsque j'étais à Vienne, j'aurai les moyens de rendre la correspondance moins coûteuse. Adieu donc, je t'écris et je t'embrasse, le cœur serré ; mais enfin, cela vaut mieux que la maladie, et nous l'avons supportée. Sois sûr aussi que je n'aurai pas lieu de courir aucun danger.

Adieu ! reçois mes vœux ; partage un peu mes espérances et aime-moi toujours.

Ton fils bien affectueux,

G. LABRUNIE.

Tu as reçu ma lettre de Lyon ? J'ai peur d'avoir oublié de mettre à *Paris*.

XXXIX

AU D^r LABRUNIE

Malte, ce 8 janvier 1843.

Mon cher papa,

Je me hâte de t'écrire de Malte, car le plus dur

de ma traversée est accompli, à ce que je crois, du moins. Nous avons eu un temps affreux depuis Marseille, et nous avons mis huit jours pour ce trajet qui n'en veut que quatre ou cinq. Je suis encore étourdi du roulis, mais du reste en parfaite santé. Maintenant, le temps est superbe et l'on nous promet une mer très douce pour le trajet qui nous reste à faire ; je me suis d'ailleurs habitué très vite à la mer qui, les derniers jours, ne me faisait nullement souffrir. Hier, dans la soirée, nous avons traversé heureusement le canal de Messine et, malgré Charybde et Scylla, bien dégénérés, nous sommes entrés à La Valette aujourd'hui à une heure. Malheureusement, il était mort un homme à bord pendant le grand roulis d'avant-hier, de sorte que nous avons failli être mis en quarantaine et il a fallu toujours attendre trois heures la permission de prendre terre.

C'était un Anglais, officier de la Compagnie des Indes, qui, attaqué de la poitrine, s'en allait prendre les bains du Nil ; mais, la nuit de l'orage, il a voulu rester seul à table, il a mangé beaucoup, bu une bouteille de champagne et, le lendemain, on l'a trouvé mort dans son lit. De plus, un officier du bord s'est cassé la tête en tombant d'une manœuvre. Je suis content d'avoir quitté ce navire de malheur. Demain, à 7 heures du matin, c'est *le Minos* qui nous reprend pour l'Archipel, car nous

sommes forcés de faire un coude jusqu'à Syra avant d'arriver en Egypte. Il n'y a pas de trajet direct.

Malte est une île superbe et charmante ; malheureusement il faut la quitter trop vite et nous n'avons eu qu'une soirée pour parcourir sa belle capitale, la cité La Valette, où les Anglais dominent. C'est aujourd'hui dimanche, de sorte que tout est fermé, mais il y avait beaucoup de monde dans la ville et sur les places, et les musiques militaires s'entendaient devant le palais et sur les navires du port.

J'ai été agréablement surpris, en entrant dans la ville, de voir les fossés remplis d'arbres orientaux magnifiques, de palmiers, de cactus et d'orangers chargés d'oranges, etc... Quand nous avons passé à Naples, avant-hier, c'était l'hiver encore et le Vésuve était chargé de neige ainsi qu'hier le Stromboli et ce matin l'Étna ; mais ici le printemps apparaît, comme la France ne l'aura que dans trois mois ; nous avons mangé du melon, des primeurs, et dîné du reste un peu à l'anglaise ; l'Angleterre gâte tout ici.

Tous nos compagnons de route nous rassurent touchant les dangers de l'Orient, surtout en cette saison, qui, sauf l'ennui et les mauvais temps que nous venons de traverser, est vraiment la meilleure pour un pareil voyage ; mais peu de gens ont le courage que nous avons eu de partir en plein hiver.

Dans trois jours, nous espérons être à Syra et, trois jours après, à Alexandrie. Nous n'avons encore dépensé que fort peu, relativement, et il faut compter beaucoup d'achats de livres, armes, etc., ainsi que des choses relatives au daguerréotype. Je commence à m'essayer de parler arabe avec des Egyptiens qui voyagent avec nous et qui faisaient partie de l'ambassade d'Artim-bey (94). Cela est bien plus facile que je ne pensais et il est certain que nos livres modernes simplifient beaucoup cette étude, en nous donnant l'exacte prononciation ainsi que j'ai pu le vérifier. J'ai des dictionnaires, une grammaire et des livres de conversation trouvés, la plupart, à Marseille. Nos Egyptiens parlent l'arabe pur; ainsi nous en saurons, en arrivant, assez pour nous faire entendre sur les choses les plus nécessaires. Adieu, mon cher papa, tu vois que tout va pour le mieux et qu'il n'y a nulle raison de t'alarmer. *Le Minos* part demain par le plus beau soleil possible et il n'y a nulle raison pour que le temps change en si peu de jours qui nous restent à faire par mer. Porte-toi bien, je ne t'écrirai plus que d'Alexandrie maintenant, à moins de circonstances particulières d'ici à Syra. Ainsi tu ne peux avoir de mes nouvelles avant trois semaines ou un mois, puisque les lettres mettent quinze jours d'Alexandrie à Marseille, plus les quatre jours de Marseille à Paris.

Adieu donc et à bientôt.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

G. LABRUNIE.

Alexandrie, ce 16 janvier 1843.

Mon cher papa,

Ma lettre n'a pu partir de Malte ; la poste était terminée et, de Syra, elle ne serait pas arrivée plus tôt. Tu seras plus content de la recevoir d'Alexandrie, puisque me voici arrivé et en bonne santé. Je vais seulement monter le Nil jusqu'au Caire où tu pourras m'écrire bureau restant : je ne sais encore où nous logerons. Nous venons de traverser l'Archipel, nous arrêtant seulement à Syra, puis nous sommes arrivés, après quatre jours encore de traversée, depuis Syra. C'est donc quinze jours en tout. La ville est très belle et nous sommes très bien logés. C'est un peu cher à cause de l'épizootie, mais d'ailleurs tout est très sain et il n'y a nul danger de peste. Je t'écrirai maintenant du Caire. Je te prie d'envoyer cette petite lettre à Belleville en la cachetant. Adieu, mon cher papa, et encore une fois bonheur et santé.

GÉRARD.

XL

AU DE LABRUNIE

Le Caire [avril 1843].

Dans deux jours, Ibrahim-Pacha (95) nous a promis de nous conduire lui-même à Gizeh et aux Pyramides. M. Perron (96) nous a fait recevoir à la Société égyptienne où nous avons tous les livres possibles concernant l'Égypte, ce qui me permet d'étudier à mesure que je vois les choses. Il s'était répandu quelques bruits de peste à Malte et à Syra qui nous avaient un peu effrayés pendant notre traversée, mais ici il se trouve qu'il ne se trouve absolument rien; jamais la santé n'a été si bonne et jamais aussi la mienne n'a été meilleure que depuis le commencement de ce voyage. Il est vrai que je suis un régime excellent en ne mangeant que des choses très simples et en ne faisant aucune sorte d'excès. La mortalité des bœufs a rendu la viande très chère, mais la volaille est à très bon marché et l'on mange aussi beaucoup de riz et de légumes. Nous avons des petits pois verts excellents. Quant aux fruits, ce n'en est pas la saison, et nous n'avons mangé que des dattes fraîches à Alexandrie et des bananes qui sont délicieuses; mais au Caire on n'en

peut plus trouver. Le temps est toujours magnifique et représente constamment un été d'Europe, ou, tout au moins, un printemps. La verdure et les fleurs sont éternelles dans ces heureux pays ; je traverse tous les jours, dans la ville même, des jardins délicieux. Toutefois nous n'allons pas tarder à nous mettre en route pour visiter encore quelques points du pays et nous diriger ensuite vers la Syrie, afin d'être à Jérusalem aux fêtes de Pâques. C'est le plus beau moment pour voir cette ville ; ensuite, nous nous dirigerons vers Damas et Beyrouth. Ce sont des pays maintenant tellement frayés qu'on y voyage comme en Europe. Ainsi toutes les craintes qu'on nous donnait sur l'Égypte se sont dissipées en approchant ; cela remonte à des époques de guerre et de désordre qui ne sont plus. Les gens au milieu desquels nous vivons sont d'une douceur admirable ; ce serait le meilleur peuple de la terre sans son avidité pour le bachiz (le pour-boire). La ville est très grande et les courses fort longues, mais il y a un service d'ânes fort commode dont tout le monde se sert. Ils sont beaucoup plus forts qu'en Europe et vont très vite, de sorte qu'on ne se fatigue ni ne s'échauffe à courir. Cela coûte environ cinq sous l'heure ; il est presque impossible d'aller à pied.

Après tout, il y a des heures bien ennuyeuses et bien tristes dans cet isolement : j'ai pensé à toi bien

souvent, et mon âge me fait plus sentir l'ennui d'être si loin. J'espère que nous pourrons être de retour pour le mois de juillet, ayant fait la tournée complète et amassé de bons sujets de travail. Je suis très content, dans cette circonstance, que tu aies pu décider M^{me} Delile à venir te tenir compagnie. Tu vois, du reste, qu'il n'y a plus d'inquiétudes à avoir, puisque nous n'avons plus maintenant qu'à revenir par terre, par Constantinople et le Danube. Quant au climat, l'épreuve est faite, et ma santé n'a pas été ébranlée un seul instant. Adieu, la poste part aujourd'hui, après un retard de quinze jours. Je pense que cette lettre t'arrivera dans vingt jours au plus et vingt jours après la précédente. Je t'écrirai encore avant de quitter l'Égypte.

Ton fils bien affectionné,

G. LABRUNIE.

XLI

AU D^r LABRUNIE

Le Caire, le 2 mai 1843.

Mon cher papa,

Je pars aujourd'hui du Caire pour la Syrie ; je ne sais si je trouverai quelque lettre de toi à Bey-

routh, mais il n'en est pas venu ici. Peut-être n'as-tu pas reçu toutes mes lettres, ou celle que tu as pu m'écrire s'est-elle perdue ; la poste est si mal organisée que cela est fréquent. Enfin écris-moi encore une fois à Beyrouth, l'eusses-tu fait déjà ; c'est là que je vais et compte m'arrêter deux mois. J'ai passé toute la saison en Egypte sans éprouver la moindre altération de santé ; j'espère que la Syrie ne me sera pas moins favorable. C'est ici, je puis te le dire à présent, qu'était le plus grand danger ; car il y a eu des cas de peste, peu nombreux, il est vrai, et l'ophtalmie ainsi que la dysenterie sont très fréquentes. Je suis resté à peu près tout le temps qu'il faut pour prendre une idée assez complète de ce beau et célèbre pays ; j'ai vu déjà Alexandrie, Lafté, le Caire, Fostat, Héliopolis, Giseh, Schoubra, les Pyramides ; je vais voir encore Mansourah et Damiette, et la plus belle partie du Delta en redescendant le Nil ; ce sera donc complet, quant à l'Égypte ; j'aurais bien voulu remonter jusqu'aux cataractes et voir Thèbes, mais la saison était déjà trop avancée pour accomplir ce voyage quand nous avons voulu le faire ; les barques eussent mis deux à trois mois, ce qui est trop long et trop fatigant pour voir de simples ruines, dont on se rend fort bien compte d'après les dessins. Les mœurs des villes vivantes sont plus curieuses à observer que les restes des cités mortes

et nous avons été servis à souhait par les circonstances. Nous avons pu voir, tour à tour, la Pâque des Cophtes et des Grecs, la fête turque de la naissance du Prophète et celle du retour des pèlerins de la Mecque. Cette dernière surtout présente des cérémonies extraordinaires et qu'on s'étonne de rencontrer encore dans un pays à demi civilisé. J'ai vu des fanatiques qui s'étaient mis dans un état d'exaltation analogue à celui des convulsionnaires, se coucher sur le ventre en grand nombre sous le pas du cheval de l'émir des pèlerins ; le cheval trotte sur un chemin de dos humains, sans leur faire de mal, à ce qu'ils disent. Il y a eu seulement un nègre que l'on a été obligé de relever ; mais ils prétendent qu'il n'était pas blessé, mais tombé en convulsions. Les fêtes étaient très brillantes d'ailleurs. Je t'ai dit que nous avons été parfaitement reçus par plusieurs Français haut placés dans le gouvernement, M. Lambert (97), directeur de l'Ecole polytechnique, M. Linant (98), inspecteur général des ponts et chaussées, et M. Perron, directeur de l'Ecole de Médecine. Nous avons dîné plusieurs fois chez ce dernier, et nous avons pu lui rendre sa politesse, ainsi qu'à M. Tardieu, administrateur de la ferme modèle du pacha. Je me suis aussi rencontré avec le fameux Clot-bey (99) et M. Lubert (100) aux dîners du consul général. Tu vois que ces diverses relations

ont dû nous distraire suffisamment pendant le temps que nous n'avons pas employé en excursions. Le Caire est du reste une ville qu'on ne connaîtrait pas en un an ; c'est le fouillis de maisons le plus inextricable qu'on puisse rêver. Malheureusement la population n'est plus en rapport avec l'ancienne magnificence des palais et des maisons.

.
Je me remets à t'écrire au milieu de nos préparatifs et pendant que l'on nous achète des matelas pour dormir dans le bateau. Nous avons reçu une recommandation du consulat pour Damiette, où nous arriverons dans six jours. Là, nous prendrons un vaisseau grec pour Jaffa, en Syrie, où il nous faudra faire une quarantaine de douze jours ; cela doit être fort ennuyeux, mais après, nous irons à Saint-Jean d'Acrc et de là à Beyrouth, si Dieu le permet. Il fait beaucoup de vent ce soir ; mais, pour descendre le Nil, peu importe, puisque nous avons le courant. J'ai fait mes dernières visites aujourd'hui. Ce que je craignais principalement en Egypte, c'était l'ophtalmie, extrêmement fréquente ; ma vue basse a dû me protéger.

J'espère que M^{me} Delile est près de toi, qu'il ne te manque rien que de me savoir bien portant et en bonne route, c'est pourquoi je te donne tous ces détails ; mon voyage avance et j'espère l'accomplir tout entier d'ici à l'hiver. Ensuite cela me taille

de la besogne et de la tranquillité pour longtemps. Il faut dire que l'Égypte est un peu monotone à la longue pour qui n'est pas spécialement un savant et un déchiffreur de hiéroglyphes. Le peuple est très pauvre, ce qui est assez triste à voir, et le tiers des gens a les yeux malades. Cette étroite lisière de végétation serrée entre deux déserts n'offre pas assez de contrastes, et l'on conçoit que les Égyptiens aient été portés de tout temps à la tristesse. La Syrie nous offrira un spectacle moins sublime, mais plus vivant....

Nous avons un théâtre italien assez distingué, des comédies, des opéras, des bals; c'est donc presque l'Europe, dans tout un quartier de la ville. Je possède assez d'italien, d'arabe et de grec déjà pour parler ce qu'on appelle la langue franque qui se compose arbitrairement de mots de ces trois langues. On finit par se faire comprendre à force d'accumuler des mots et d'essayer des intonations de la gorge; j'ai deux dictionnaires et une grammaire, mais j'apprends bien plus par la nécessité de demander les choses; seulement, je vérifie après avoir entendu les mots, ou je les prononce de plusieurs manières jusqu'à ce qu'on m'ait compris.

On voulait me marier au Caire avec une Syrienne de douze ans; mais je l'ai trouvée un peu trop jeune (101). Les mariages ici se font de trois manières: devant le prêtre copte, devant le *papa*

grec ou devant le prêtre catholique. La plupart ne sont valables que dans le pays, mais je crois que, devant la religion, cela engage toujours.

J'ai profité de la mode du pays, qui est de porter un tarbouch avec une coiffe, blanc, pour me faire raser les cheveux, ce qui me les conservera probablement. La chaleur n'est pas insupportable, parce qu'il fait beaucoup d'air.

Ecris-moi donc à Beyrouth (Syrie). Je crois qu'il est nécessaire d'affranchir jusqu'à Marseille, comme on le fait ici jusqu'à Alexandrie, mais je n'en suis pas sûr. On adresse à la poste franque, bureau restant. Voilà donc le plus dangereux du voyage passé. A bientôt, mon cher papa : tu ne peux croire combien je serai heureux de te revoir ; c'est dans de tels pays surtout qu'on se sent isolé.

Je t'embrasse de tout mon cœur et de toutes mes forces.

Adieu. Ton fils,

GÉRARD LABRUNIE.

XLII

AU D^r LABRUNIE

Constantinople, 25 juillet 1843.

Mon cher papa,

J'arrive à Constantinople et je suis obligé de

XLII. — Publ. par L. de Bare, *Nouv. Revue Internationale*, 15 mars 1897.

t'écrire vite par le paquebot qui repart dans quelques heures. Je ne sais si tu as reçu mes dernières lettres d'Égypte et de Syrie (102). Il faut au moins deux mois pour faire parvenir en France des nouvelles de ce dernier pays. Pas de poste régulière et un service de bateaux à voile tous les mois ! Me voici enfin en Europe ; je retrouve ici mes chers journaux de France, mais que d'ennuis, que de chaleur, que de quarantaines pour arriver dans cette région presque civilisée ! Je suis un peu fatigué des montagnes, de la poussière et des gens à demi sauvages du Carmel et du Liban. Cela est fort beau de loin, et très ennuyeux de près. Il faut dire, toutefois, que la circulation ne pouvant se faire qu'à cheval, dans les montagnes et les rochers, cela est très coûteux et assez pénible pour un si mauvais cavalier que je suis. A part cet inconvénient, je proclamerais la Syrie un pays superbe et délicieux.

Lorsque je suis arrivé, le consul était à Damas, d'où il n'est revenu que trois jours avant mon départ. Je croyais trouver, par son entremise, quelque lettre de toi adressée à Beyrouth, mais rien n'était venu et je ne serais pas étonné que tes lettres, car j'en attends plusieurs, fussent définitivement perdues. Il n'y a, pour cette maudite destination, ni bateaux à vapeur, ni poste française. Enfin, m'en voilà sorti. Je suis arrivé par Chypre, Rhodes, Smyrne et la Grèce, ou du moins les îles. La mer

m'a peu fatigué. Il ne m'est resté du séjour sous la tente qu'une légère névralgie. Au fond, ma santé est admirable dans tout ce voyage. Il est vrai que je ne fais aucune imprudence et que je vis partout conformément aux habitudes du pays.

A présent, je regrette de n'être pas resté plus longtemps en Syrie, mais vraiment il faudrait beaucoup de résolution et beaucoup d'argent. On ne peut voyager qu'avec un drogman, des chevaux, une tente, et, de cette manière encore, avec des peines infinies. J'ai vécu un mois au milieu des Maronites, faisant des excursions dans le Liban, mais je n'ai pu voir ni Damas où était la peste, ni Balbek dont la route était coupée par les Druses et les Métualis, toujours en révolte. Je ne te parle pas de ma traversée de Damiette aux côtes de Syrie, sur la *Santa Barbara*, bateau grec fort incommode, où j'ai été fort ballotté pendant sept jours. Tout cela est passé et, désormais, je n'ai plus en perspective que de bonnes et solides lignes de bateaux à vapeur.

Maintenant, reviendrai-je par la Grèce et Trieste, ou par Vienne et l'Allemagne? c'est une question de temps et d'argent. Or, depuis mon départ de Paris, j'ai un peu gaspillé de l'un et de l'autre, sur terre et sur mer. Après tout, la situation n'est pas mauvaise dans cette belle capitale, où l'on vit très facilement, comme dans toute capitale, tandis que,

dans le désert, il en coûte fort cher pour coucher en plein air et manger fort mal.

Adieu, mon cher papa, je ne te parle que de moi ; c'est une suite de ma position momentanée. Je regrette bien de n'avoir pas trouvé de tes nouvelles à Beyrouth, mais c'était presque impossible. Ici, si tu veux m'écrire au bureau restant, c'est aussi simple que d'écrire à Rouen. Rien qu'un mot, ce que tu voudras. Je serai à temps pour le recevoir d'ici à un mois ; je resterai ce temps-là au moins. Mes amis n'ont pas de nouvelles de moi depuis l'Égypte. Fais-moi le plaisir d'envoyer ce mot à Théophile. Ce que j'ai écrit de Syrie ne peut arriver que plus tard. J'écrirai dans dix jours par le bateau français. Adieu, mon cher papa, je n'ai pas le temps de te dire combien j'ai songé à toi et rêvé de toi. Nous nous reverrons avant l'hiver.

Je t'embrasse bien fort et de tout mon cœur.
Adieu encore.

GÉRARD.

XLIII

AU D^r LABRUNIE

Constantinople, ce 19 août [1843].

Mon cher papa,
Je vais pouvoir t'écrire plus régulièrement ; je

n'ai plus qu'à voir des villes d'Europe, des pays civilisés. Depuis mon arrivée à Constantinople, je me suis senti toujours dans une ville européenne où le Turc est devenu lui-même un étranger. J'habite Péra, ville complète qui a la physionomie de Lyon ou de Rouen, ainsi que Galata, sa voisine. Constantinople se déploie en face de nos fenêtres, et c'est un spectacle charmant, de loin surtout. Je t'ai dit que l'entrée dans le port était le plus beau coup d'œil de la terre; ce n'est que de près que la ville perd beaucoup de ses charmes. Ce n'est pas qu'elle soit sale et malsaine, comme on le dit dans les itinéraires; elle a beaucoup gagné sous ce rapport depuis quelques années, mais l'uniformité de ses maisons de bois peintes rend la plupart des rues assez monotones. Par exemple, les bazars, les mosquées et les places sont fort dignes d'attention et on ne peut se lasser de les voir.

Quant aux rives du Bosphore, c'est une grande rue bordée de palais, la plus belle du monde; enfin, sans valoir le Caire, Constantinople lui est très préférable pour l'agrément et pour la santé. J'ai rencontré un peintre, M. Rogier (103), qui m'a fait connaître plusieurs personnes du pays. Il vit dans une famille d'Arméniens, qui sont de hauts dignitaires du sultan, de sorte que les renseignements curieux ne me manquent pas. On lui a abandonné tout un palais au bord du Bosphore, que la famille

n'habite que l'hiver. Il y a là une bibliothèque dont je profite, ce qui est fort rare et fort précieux pour le pays. Je connais de plus le directeur du *Journal de Constantinople* (104), M. Deschamps, qui me communique tous les journaux. Les logements sont très chers, mais la vie matérielle est à bon marché, du moins en ne vivant pas à l'hôtel. On peut dîner pour six à sept piastres, chez un restaurateur viennois fort bon. J'ai pu déjà voir plusieurs fêtes grecques et turques, et la ville tout illuminée quatre à cinq fois; bientôt va recommencer le Ramazan, que je comparerai avec les fêtes de la naissance de Mahomet que j'ai vues au Caire. Il me reste aussi à visiter les îles des Princes, Brousse, Belgrade, le mont Olympe, etc. Hier, en passant près des bazars, j'ai vu par terre un homme à qui on avait tranché la tête. C'est un Grec qui avait promis, pour échapper à la bastounade, de se faire musulman, et comme il s'était échappé et qu'on l'avait saisi ensuite, on lui a tranché la tête sur son refus positif de changer de religion; les Grecs le regardent comme un martyr et les Turcs se sont fait beaucoup de tort par ce procédé, qui rappelle leur ancienne barbarie. Du reste, un Franc n'a rien à craindre d'eux et, dans les relations habituelles, ils sont très doux.

Je ne t'ai pas donné de grands détails sur la Syrie; tu les liras imprimés; et d'ailleurs, je n'ai

pas pénétré dans des contrées bien extraordinaires ; la montagne, je veux dire le Liban, est très fatigante à parcourir, d'abord parce qu'on ne peut le faire qu'à cheval, et à monter ou descendre toujours sur des rochers glissants. Pendant mon séjour, les Druses se battaient à peu de distance, et j'ai vu des villages de Maronites à moitié brûlés par eux. Au fond, j'ai couru très peu de dangers, et n'ai pas été malade un seul jour depuis mon départ ; ni la mer, ni la chaleur, ni le désert n'ont pu interrompre cette belle santé dont mes amis se défiaient tant avant mon départ. Ce voyage me servira toujours à démontrer aux gens que je n'ai été victime, il y a deux ans, que d'un accident bien isolé. Je me suis remis à travailler, et j'attends ici la réponse d'un libraire avec lequel j'avais des arrangements pour mon voyage. Mon compagnon a pu m'avancer quelque chose sur cette affaire, qui nous est commune ; mais il va repartir, appelé par un procès. Je reviendrai donc tout doucement, me faisant envoyer de ville en ville par le libraire et par les journaux. Après tout, c'est notre vie à Paris ou partout ailleurs ; il faut travailler pour *avancer*. Le meilleur, c'est que j'ai acquis de la besogne pour longtemps, et me suis créé, comme on dit, une spécialité. J'ai fait oublier ma maladie par un voyage ; je me suis instruit, je me suis même amusé ; j'ai donc bien fait au point de vue de mon

état. Ce qui m'a été triste et me l'est chaque jour davantage, c'est d'être si longtemps séparé de toi ; tu es mon seul parent et presque mon seul ami véritable, et la patrie ne m'offre guère de regrets que par là : mon humeur est errante et je la tiens peut-être un peu de toi, du moins de ta jeunesse ; mais je sens toujours le besoin de revenir au nid, dès que j'en suis loin, et le regret de n'y être point resté.

J'ai vu un médecin de bateau à vapeur qui s'en va se faire journaliste à Paris ; il se plaint de son état : tout le monde l'est donc ainsi sur toute la terre ! Il s'était fait nommer depuis médecin de la quarantaine de Damas, et il n'y a pu rester qu'un mois. Au reste, on ne voit ici que médecins, et les Turcs s'imaginent que tous les Francs le sont : Hakim-hakim-bachi, cela équivaut à monsieur. A propos, je sais presque l'arabe. Il est vrai que je n'ai pu encore réussir à l'écrire. Quant au turc, je n'y comprends rien ; pour le grec, je le lis couramment, mais je l'entends bien peu ; je ne fais de progrès que dans l'italien, que l'on parle bien plus que toute autre langue sur ces fortunés rivages ; après tout, on finit par se faire comprendre avec un peu des mots de tous les pays, comme les écrivains médiocres peignent leur cœur avec les expressions des grands maîtres de l'éloquence.

Ah ça ! maintenant, dans le cas où tu m'aurais

écrit, il faudrait avoir la patience de recommencer, car les lettres arrivent bien peu en Orient. Je ne sais ce que tu as reçu des miennes, mais je n'en ai vu aucune de toi, ni même de personne, hors une de Théophile dans les journaux, adressée à mon pseudonyme littéraire. Je suis persuadé qu'il y en a qui dorment dans les bureaux restants de plusieurs échelles du Levant ; mais la poste faisant le service par bateaux à voiles, cela arrive deux mois après qu'on est parti. Ici, au contraire, le service est régulier. Ecris-moi donc, ne fût-ce que quelques mots, à Constantinople, bureau restant, Galata. Celle-là parviendrait pour sûr.

Adieu, mon cher papa ; je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils bien affectionné,

GÉRARD LABRUNIE.

XLIV

AU D^r LABRUNIE (105)

Constantinople, 5 septembre 1843.

... Depuis le commencement du Ramazan je suis allé m'établir, non plus à Péra, ville des Euro-

péens, mais à Constantinople même, dans la partie située entre la Corne d'Or et la mer ; j'ai trouvé un logement très agréable, avec la plus belle vue, dans un Khan — Ghildiz-Khan —, c'est-à-dire hôtel de l'Etoile. Tout le bâtiment énorme est garni de Persans et d'Arméniens fort polis. Le logement n'avait que les murs, mais avec mon lit de voyage, une natte, un tapis et une table en treillis de palmier, cela est meublé autant qu'il faut. Quand je suis invité à Péra ou quand il y a théâtre ou concert, je retourne coucher chez les Grecs où j'étais précédemment. Il faut dire aussi que tout est fort cher à Péra et qu'à Constantinople, en se privant de vin, on vit très agréablement, selon la manière des gens du pays. Depuis que le Ramazan est ouvert, la ville dort une partie du jour ; mais, la nuit, elle est toute illuminée. On boit du café et l'on écoute la musique tant qu'on veut. On vivrait rien que de pâtisseries et de sucreries et le tout à très bon marché. Les gens ne sont nullement féroces et les chiens mêmes, dont on m'avait tant dit de me méfier, sont beaucoup plus doux qu'ailleurs, si l'on fait attention de ne pas marcher sur eux, car ils couvrent une grande partie du pavé. Le soir, les soldats leur distribuent la soupe, et ce n'est pas un des moindres amusements de cette singulière cité.

Il faut dire pourtant que Constantinople est

beaucoup moins originale que le Caire, à cause de l'invasion des mœurs européennes et de l'uniformité des maisons, toutes bâties de bois; aussi n'y resterai-je pas si long temps. En revanche, la mer sous ses différents aspects et dans ses trois branches est un spectacle inappréciable et dont on ne peut se lasser. Je ne connais encore ni la partie de Constantinople, comprise entre le vieux port et le château des sept tours, ni Scutari, située sur la côte d'Asie, car il faut bien du temps et de la fatigue pour tout voir.

Je n'ai pas encore la réponse du libraire touchant le travail que je lui ai proposé, mais les retours sont si lents qu'il faut attendre encore; si elle vient par le prochain bateau, j'aurai à peine le temps de faire les recherches nécessaires. Il en coûte si cher pour voir les monuments qu'il faut attendre des occasions pour pouvoir les visiter à la suite de quelque personnage. Toutefois j'aurai à peu près tout ce qu'il faut, pour tirer le parti convenable de mes études et de mon séjour. J'ai trouvé ici plusieurs personnes très aimables qui m'ouvrent toutes les relations nécessaires et dont la compagnie ne me laisse pas le temps de m'ennuyer, ce qui arriverait parfois dans une ville aussi dépourvue des amusements européens. Il y a pourtant maintenant des concerts fort beaux et le théâtre va s'ouvrir régulièrement. Je lis tous les

journaux et je serais aussi près de Paris que possible, si je recevais des nouvelles de toi. Mais je ne sais où sont passées les lettres que tu m'as adressées en Syrie. Ces pays sont si arriérés pour la correspondance qu'il ne faut pas seulement écrire, mais envoyer par tel ou tel vaisseau qu'il faut désigner, attendu qu'il n'y a pas de poste française, je te l'ai déjà dit; mais reçois-tu mieux mes lettres que je ne reçois les tiennes ?

Enfin nous n'avons plus longtemps à être séparés, et c'est presque le seul attrait qui me rappelle à Paris. D'ailleurs ma santé est très bonne et, le moral étant beaucoup meilleur, il est probable que tout ira bien, car, avec du courage et de la bonne humeur, ce ne sont pas les ressources qui manquent. Mais que faire quand on est malade, chagrin et aplati comme je l'étais l'an dernier ? Tu le sais, je ne suis pourtant pas facile à décourager et je ne manque pas de volonté, non certainement, et c'est par là que je sortirai de toutes les difficultés du moment.

L'homme de lettres, comme l'artiste, n'a que lui seul pour lui et il faut donc qu'il dispose complètement de toutes ses facultés. Une fois malade ou découragé, tout est perdu.

Adieu, mon cher papa, sois convaincu que je me trouve mieux que jamais maintenant. J'éprouve à te le dire une grande joie, car je sais que mon

sort n'est pas indifférent à ton bonheur et à ta tranquillité. Je t'embrasse de tout mon cœur et de toute mon âme et puis te dire enfin certainement : à bientôt, sous toute réserve providentielle, bien entendu.

Ton fils bien dévoué et bien affectueux,

GÉRARD LABRUNIE.

XLV

AU D^r LABRUNIE

[Constantinople, octobre 1843.]

... L'amabilité de Théophile, en me dédiant, pour ainsi dire, son ballet (106) et en entretenant le public de mon voyage, m'a été d'autant plus sensible que, depuis ma maladie trop connue, il importait que mon retour à la santé fût constaté bien publiquement, et rien ne devait mieux le prouver qu'un voyage pénible dans les pays chauds ; ce n'a pas été l'un des moindres motifs de me le faire entreprendre...

xlv. — Publ. par A. Barine, *Névrosés*, p. 333. La lettre porte cette mention de la main du D^r Labrunie : « Reçue le 25 octobre 1843. »

XLVI

AU D^r LABRUNIE

[Malte, novembre 1843.]

Mon cher papa,

J'arrivé à Malte avec le mal de tête le plus violent, dû au mauvais temps que nous avons eu depuis Syra jusqu'ici. J'avais un peu de fièvre hier, mais aujourd'hui je n'ai plus rien. Je suis installé à la quarantaine pour dix jours, après quoi je resterai quatre jours à Malte pour attendre l'autre bateau qui me conduira à Naples, où je resterai dix autres jours. Là le bateau actuel me reprendra pour Marseille. J'y suis très bien aux premières places, table et cabine, et le capitaine à qui je suis recommandé m'a fait toutes sortes d'honnêtetés.

J'ai quitté Constantinople le lendemain des fêtes du Baïram, n'ayant pas éprouvé la moindre indisposition pendant toute ma tournée d'Orient. Mon compagnon de voyage était parti depuis deux mois. Je suis donc resté un peu plus de temps que je ne pensais, mais ne fallait-il pas employer au moins toute la belle saison ?

Je serai à Paris dans six semaines, la quaran-

taine comptée. Ce voyage m'a fait énormément de bien physiquement et moralement. As-tu reçu toutes mes lettres ? Je n'ose l'espérer, si j'en juge par le sort qu'ont eu les tiennes. Adieu, la poste part et je n'ai plus la force de regarder le papier. C'est la seule indisposition que j'ai éprouvée, mais ce n'est rien qu'un malaise causé par le mauvais temps d'hier.

Adieu et à bientôt pour t'embrasser, puisque je suis aux deux tiers de la route.

Ton fils bien affectionné,

GÉRARD LABRUNIE.

XLVII

A JULES JANIN

En mer, près de Malte, 16 novembre 1843.

Mon cher Janin,

Quoi, vous avez pensé à moi de si loin et vous m'avez donné encore un aimable souvenir, tandis que je ne vous ai pas même écrit, ni du Caire, ni du Liban, ni de l'Archipel, ni de Constantinople ! Il faut pourtant que j'en revienne à mon pays que je quittais de si bon cœur, à mes amis que j'oubliais si bien ; tout le monde est fait comme notre

XLVII. — Communiquée par M. Clément Janin. — Le cachet de la poste est du 7 décembre.

famille, mais tout le monde n'est pas notre famille et, quoiqu'on rencontre partout d'honnêtes et d'aimables gens, ils ne valent jamais ceux que l'on connaît et que l'on aime depuis longtemps, et avec qui l'on a été jeune. En somme, l'Orient n'approche pas de ce rêve éveillé que j'en avais fait il y a deux ans, ou bien c'est que cet Orient-là est encore plus loin ou plus haut (107), j'en ai assez de courir après la poésie; je crois qu'elle est à votre porte, et peut-être dans votre lit. Moi je suis encore l'homme qui court, mais je vais tâcher de m'arrêter et d'attendre. Je suis content toutefois de revoir un peu l'Italie; la retrouverai-je aussi belle qu'il y a dix ans, quand je la parcourais en lisant un *Barnave* belge acheté à Livourne et en jetant aux montagnes les belles phrases enthousiastes du pauvre Castelnau (108)? J'aime ce livre, vous le savez, par-dessus tout. C'est ce que je connais de plus *vrai*, à mon point de vue, sur la révolution. Je vais relire mon *Barnave* et retrouver mon Italie; quant à mes dix ans d'intervalle, ils sont bien perdus; et pourtant, je me sens le même (je crois que j'ai plus de cheveux); qu'y a-t-il donc de changé? Rien, ma foi, rien du tout, rien je crois. Adieu donc, adieu et à bientôt. Bonjour à notre ami Houssaye si vous le voyez.

Votre bien affectionné,

GÉRARD (109).

Le 16 novembre.

Suscription : *A Monsieur, Monsieur Jules Janin*
Rue de Vaugirard n^o 20
à Paris.

XLVIII

A STADLER

REVUE PITTORESQUE

MUSÉE ILLUSTRÉ

Rue Neuve-Saint-Augustin, 37

[30 mai 1845.]

Mon cher Stadler,

Je suis allé vous voir sans vous trouver — je ne puis plus vous rencontrer, qu'y a-t-il de nouveau dans votre existence passionnée? Ecrivez-moi donc un mot si vous y pensez en m'indiquant le titre et le nom de l'ouvrage héraldique que j'ai vu chez vous et qui s'appelle je crois *Archives nobiliaires* ou autrement, en 8 volumes couverts en jaune avec des étiquettes — marquez-moi le nom de l'auteur. Ecrivez rue de la Victoire, 36, n'est-ce pas.

Votre affectionné,

GÉRARD.

Suscription : *A Monsieur Eugène de Stadler*
13 Quai Napoléon.

XLIX

A. A. BUSQUET (110)

[1845.]

Mon cher Busquet,

Je pars inopinément pour 8 jours pour Londres (111). Je suis allé plusieurs fois aux deux journaux pour vous trouver. Le tracas des préparatifs m'a empêché de faire le bout d'article, mais je vous en enverrai un beau de Londres. Pour le papier, j'ai une idée fort saine, c'est qu'on le rende en payant le déchet. J'ai peur que, dans les circonstances actuelles, un livre fait même avec cette économie ne rende pas ce qu'il coûterait. Si on peut attendre 8 jours, laissez les choses en l'état — mais bah! il vaut mieux ne plus s'en embarrasser.

Je donne à l'imprimerie ce qu'il faut, pour la semaine prochaine.

Adieu mon cher ami,
à bientôt.

Votre affectionné,

GÉRARD DE NERVAL.

Suscription : *A monsieur Busquet
à la Silhouette.*

L

A PAPION DU CHATEAU

[5 mai 1846.]

Mon cher Du Chateau,

Je viens seulement de recevoir deux lettres de vous à la fois, car je ne demeure plus rue de la Victoire et les lettres m'avaient été gardées par Rogier. J'habite Montmartre depuis quelque temps et je fais de petits voyages en attendant une grande tournée que je prépare vers le milieu du mois.

Mais que je me hâte donc de vous féliciter et de tout mon cœur. C'est d'ailleurs un acte de justice que vous méritez à double titre. Ainsi cela n'a pu surprendre personne.

Vous me reprochez de n'être pas allé vous voir ; je me plains seulement de n'avoir pu y retourner ces jours-ci, à cause d'un travail qui m'a absorbé et me tient encore, mais dont une partie a paru (112). Lorsque je suis allé chez vous, vous veniez d'emménager de l'autre côté de la rue et j'ai parlé à votre fils, qui m'a dit que vous reviendriez à cinq heures ; je n'ai pu retourner vous voir ce jour-là.

Mais je vais vous aller trouver ces deux ou trois

jours-ci et vous féliciter en vous serrant la main, ce qui vaut mieux.

A bientôt donc.

Votre bien affectionné,

GÉRARD.

Suscription : *A monsieur le Baron du Chateau,
Chevalier de la Légion d'honneur,
3 ou 4 Rue Neuve de l'Université.*

LI

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DU CHARIVARI

Jeudi, 3 décembre [1846].

Monsieur,

Dans l'article que vous publiez aujourd'hui sur le programme du *Faust* de M. Berlioz (113), vous voulez bien me compter au nombre des trois *librettistes*. L'affiche porte cependant que certains passages ont été seulement *empruntés* à ma traduction. M. Berlioz s'est entendu avec mon éditeur pour pouvoir se servir de quelques vers *littéralement traduits* de Goëthe et qui, jé le crois, ne ressemblent guère à des vers d'opéra comique; s'il se fût adressé à moi, je lui aurais proposé une imitation

plus lyrique. Il a mieux aimé résoudre le problème si connu de mettre en musique quelque chose comme *la Gazette de Hollande*. Je crois que son talent peut tout, et je n'ai besoin que de mettre à couvert ma responsabilité comme traducteur. Je dois dire aussi que beaucoup de ces vers qui faisaient partie de la première édition du *Faust* traduit, que j'ai publié à l'âge de dix-huit ans, ont été modifiés ou supprimés dans les suivantes. J'ajoute ceci non comme réclame personnelle, mais dans l'intérêt de l'éditeur de la 3^e édition, M. Gosselin.

Agréez, etc...

GÉRARD DE NEVAL.

LII

A STADLER

[6 mars 1847.]

O Eugène,

Je me suis informé pour le concert David (114). Guichardet peut avoir un billet payant ou non (s'il se peut), mais il faudrait vous trouver au divan demain samedi à 5 heures. Le Guichardet y sera ou laissera un mot. Si vous aviez tenu au concert, vous auriez pu entendre la répétition aujourd'hui,

LII. — Date de la poste.

mais je crois que c'est pour la représentation.
Demain donc à 5 heures.

A vous,

GÉRARD.

LIII

A STADLER

[21 août 1847.]

Mon cher Eugène,

Avez-vous demandé à Houssaye la lettre pour le Concert Spectacle? Je lui en ai parlé. Il m'a dit qu'il était tout prêt. J'ai été tous ces jours-ci chez Théophile et je ne l'ai pu revoir. Il faudra que j'aille vous voir. J'ai l'embêtement du musicien qui veut repartir pour Maline (115), sans quoi je serais sûr de vous aller trouver demain. Allez toujours à *l'Artiste*. J'ai rencontré tout à l'heure le ténor léger qui joue de votre basse à la porte Saint...

ADDIO.

LIV

A HIPPOLYTE LUCAS

1848.

Mon cher ami,

Je suis bien reconnaissant de votre article ; tout

LIII. — Date de la poste.

LIV. — Publ. par H. Lucas.

le monde m'en a parlé hier ; il était excellent et charmant. Je crois qu'il fera grand bien au livre (116), parce qu'il y a là votre nom et celui du journal, et de plus parce que vous avez su exciter la curiosité du public pour l'ouvrage qui risquait bien autrement de faire le peu d'effet d'une impression de voyage quelconque. Encore une fois, grand merci. Le Sartorius a poussé les hauts cris en entendant parler d'un livre quelconque à mettre au jour, dans l'état des affaires. Il dit qu'on ne vendrait pas 300 exemplaires. Cependant, ce serait déjà peut-être couvrir une partie des plus gros frais, et, en attendant un peu, on gagnerait l'hiver. Si vous vouliez faire comme moi de compte à demi avec lui, je crois la chose possible et de plus qu'il est le seul homme qui saurait en vendre à l'étranger plus que d'autres, à Paris autant que d'autres. De plus, c'est l'honnêteté même que cet éditeur. J'irai causer de cela avec vous un de ces matins. Car je voudrais en faire autant pour autre chose.

Adieu et à bientôt.

GÉRARD DE Nerval.

LV

AU DOCTEUR A... [AUSSANDOU] (117)

28 avril 1849.

Mon cher ami,

Ne t'inquiète pas si j'ai découché ; c'est la faute

à Théo. Il était passé minuit quand nous sommes sortis de chez un de ses amis, où il m'avait invité à dîner. De sorte que, ne voulant pas réveiller la portière, je suis allé coucher à l'hôtel. Aujourd'hui je dîne en ville, et je ne sais pas encore si je pourrai rentrer ; mais je le pense bien.

Ton affreux ami,

GÉRARD.

LVI

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU MESSAGER DES THÉÂTRES (118)

8 mai 1849.

Mon cher ami,

Tout littérateur, comme tout artiste, comme tout homme politique appartient à la publicité ; il est même difficile de tracer nettement, pour cette dernière, la ligne qui sépare la vie publique de la vie privée ; cependant elle existe, un peu vague, un peu flottante, il est vrai, et il n'est guère permis qu'aux amis de la franchir parfois sur quelques points. Mais n'y a-t-il pas des circonstances particulières où cette liberté peut nuire, soit à la considération morale d'un auteur, soit à l'espoir légitime pour lui d'un honnête établissement.

Telle est, je crois, la question que soulèvent certains passages de l'article, trop bienveillant, du reste, que notre ami Champfleury a bien voulu consacrer, jeudi, à un de mes livres dans votre journal.

Mon principal grief se rapporte à la ligne suivante :

Il se fait mahométan sans trop de remords...

Si je m'étais fait mahométan, je n'en concevrais ni trop, ni trop peu de remords, attendu que probablement j'y aurais longtemps réfléchi, et que je n'obéirais dès lors qu'à une conviction absolue. Mais la vérité est que je ne me suis point fait mahométan.

La preuve même que Champfleury ne le croit pas, c'est que, dans un autre passage de son article, il me suppose débarquant à Constantinople, trouvant la ville couverte de barricades, et écrivant sur mon carnet :

« J'ai vu tuer aujourd'hui beaucoup de monde. Accident. » (119).

Ceci serait l'observation d'un mahométan bien peu convaincu et bien peu sympathique pour ses frères.

Ce ne serait même au fond qu'une parodie de cette phrase célèbre : « J'admiraïs la sublime horreur de la canonnade. »

J'ai eu le malheur d'assister dans cette ville de

Constantinople à quelques tueries entre les Hellènes et les Grecs ioniens, et j'en ai été réellement très affecté.

J'ai manqué même de me faire tuer par des hamals (portefaix tures), pour avoir exprimé mon horreur touchant l'exécution de l'Arménien Ovaghim. C'était à un carrefour du marché aux poissons. Les hamals m'ont dit, c'est-à-dire, ils nous ont dit, car je me trouvais avec le peintre Rogier : « On peut bien aussi couper la tête à ceux qui portent des chapeaux. »

Il n'est pas moins inexact de prétendre que je n'ai remarqué à Cythère (Cerigo) qu'une potence ornée d'un pendu. Je n'ai fait cette observation que comme critique de la domination anglaise, qui a confisqué les libertés de la république des Sept Iles.

Je ne suis donc pas un sceptique ne m'occupant ni de politique ni de socialisme... Dans ce dernier cas, comment notre ami Champfleury aurait-il pu me classer parmi les membres de cette association, mal appréciée jusqu'ici, qu'on appela les Bousingots ?

Le drame de *Léo Burckart* même, que Champfleury affecte d'appeler « *son grand drame* », avec ce sentiment, peut-être, que lorsqu'on en a fait un si grand, on n'en peut plus faire d'autre..., n'est-il pas un drame politique ?

Je me souviens pourtant que la salle de la Porte-Saint-Martin a croulé d'applaudissements, quand, au deuxième acte, un des étudiants conspirateurs s'est écrié : « Les rois s'en vont !... je les pousse.... »

C'était il y a dix ans. Le drame avait été arrêté huit mois par la censure. Et vous savez bien, mon cher ami, vous qui m'avez soutenu dans cette œuvre, que j'ai, le premier, attaqué la censure, comme illégale, par le ministère de M^e Schayé, M. Lefèvre, l'agréé de notre société des auteurs dramatiques, m'ayant refusé son concours.

Grâce à ma résolution, aidé de votre concours, mon cher ami, le ministre me rendit la pièce qui est la seule peut-être qu'on ait pu jouer sous la monarchie sans que l'encre rouge y eût passé. Malheureusement l'infortuné Harel n'ayant pu faire les frais de décorations nécessaires, la moitié d'un acte immense, qui représentait l'intérieur des sociétés secrètes, dut être supprimé aux répétitions, et je doute que la censure eût fait mieux que ce hasard spirituel.

Je ne réponds ici qu'à la partie des allégations de mon ami Champfleury qui concerne le théâtre. A ce point de vue, il eût dû ne pas me mettre en lutte, comme orientaliste, avec M. Empis (120), qu'il traite, je ne sais pourquoi, d'académicien. M. Empis est peut-être de l'Institut, mais je ne

crois pas qu'il ait jamais publié de travaux sur l'Égypte.

Votre ami et collaborateur,

GÉRARD DE NERVAL.

LVII

A H. DE SAINT-GEORGES

19 mai [1849].

Voici deux actes, mon cher ami, où vous reconnaîtrez, j'espère, de bons éléments. Ce qui est mal rendu dans le dialogue prendra de l'intérêt sous votre plume (121). C'est le troisième acte surtout qui appellera votre imagination. Il faudra éviter de changer les principaux morceaux de chant, ce qui causerait un retard énorme et interromprait l'étude commencée de la musique. La teinte des scènes musicales est un peu sombre ou solennelle. Le genre du musicien l'a voulu et le talent de madame Ugalde (122), la cantatrice engagée pour nous, s'en accommode parfaitement. Il faut concevoir ici non un opéra *comique*, mais un drame lyrique comme *Haydée*, comme *Zampa*.

Comprenez maintenant ma position. Je fais près de vous une démarche *personnelle* qui ne deviendra

sérieuse que si vous ne croyez pas de trop grands changements indispensables. Autrement nous sommes résolus à tout faire nous-mêmes et à ne rien abandonner de notre droit d'être joués d'une façon telle quelle.

On ignore et le directeur doit ignorer que je vous ai communiqué le manuscrit. Ceci est entre nous deux.

Vous comprenez que M. Alboize (123) paraît préférer Scribe : cela ne tient nullement à une question personnelle. Il ne vous connaît pas et connaît Scribe, voilà tout. De plus il consentirait plus volontiers à se subordonner à l'auteur *le plus ancien* ; enfin tout cela n'est rien au fond et le musicien et moi, nous en viendrons à bout facilement.

Adieu, je viendrai vous voir demain vers dix heures du matin. Si cela vous gêne, laissez-moi un mot pour ce soir, car je travaille toute la journée.

Votre bien affectionné,

GÉRARD DE NERVAL.

Ce 19 mai.

LVIII

A STADLER

[1849] (124).

Mon cher ami,

Je vous écris du chemin de fer où j'ai pris ce

livre. Voilà les pages qui vous concernent. Je vous conseille de prendre par Calais, le passage étant plus court. Observez que ce n'est guère qu'au départ de 1 h. que l'on peut prendre les 3^{es} places. Les départs des paquebots sont fixés par la marée. Vous dépenserez moins à Calais qu'ailleurs en allant au temple de l'Union, grande place près de l'omnibus. Allez manger des huîtres sur le port. Vous verrez de belles filles qui ont de longues boucles d'oreilles.

Vous pouvez prendre si vous voulez le paquebot direct de Londres qui part 2 fois par semaine, mais de Londres seulement. s'il fait beau, car on met plus de temps en remontant la Tamise.

La 3^e classe pour Calais est 17 fr. la 2^e 23. Il y a en outre un omnibus à Saint-Pierre-lès-Calais. C'est 50 cent. ou 1 fr. selon les heures. Le bateau est 5, 6 à 7 fr. les *first* places. Rail wail de Dover à London 7 à 8 fr. cela représente en tout :

17
-6
7,50

30,50 plus les omnibus. En arrivant à Douvres, demandez immédiatement le Railway.

Suscription : *A Monsieur E. de Stadler*
10 Quai Napoléon
à Paris.

LIX

AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR (125)

17 juillet 1849.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous demander votre souscription pour un volume sur l'Égypte, intitulé *les Femmes du Caire*, scènes de la vie orientale. C'est la réunion, corrigée et complétée, de divers articles publiés dans la *Revue des deux mondes*. Sous une forme toute littéraire ce livre est cependant le résultat de longues études sur les mœurs des habitants du Caire. Il serait lu avec intérêt dans toutes les bibliothèques qui contiennent déjà des ouvrages sur l'Égypte. J'espère, monsieur le Ministre, que vous daignerez encourager par cette souscription les efforts de l'auteur et de l'éditeur, M. Sartorius, qui, dans une époque si difficile pour la librairie, ne publie cependant que des ouvrages d'art et de littérature sérieuse.

7 fr. 50

le volume

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Ministre,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

GÉRARD DE Nerval.

Ce 17 Juillet 1849.

Monsieur le ministre de l'Intérieur.

LX

A...

[Septembre 1850.]

Mon cher Monsieur,

Me voici de retour d'Allemagne en parfaite santé (126). J'ai beaucoup retravaillé mon travail, j'ai moralement fini. Il n'y a plus qu'à rajuster des morceaux. Mais j'ai absolument besoin d'épreuves. Si vous voulez, vous pouvez commencer pour le prochain numéro. Dans tous les cas, je vous serai bien obligé de donner cette copie où je me reconnaitrai mieux. Je ne m'occupe que du reste qui formera encore un tiers — ne doutez pas de l'achèvement, c'est comme fini (127).

Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

LXI

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DU CORSAIRE (128)

[Octobre 1850.]

Monsieur,

La note de M. Legros, que vous avez insérée

dans votre numéro de ce matin, est inexacte, à cause sans doute d'une erreur de nom.

Je ne suis pas le même que M. Gérard, qui était l'un des employés du bureau de l'Intérieur que vous appelez bureau de l'*Esprit public*.

Je n'ai jamais fait de politique, et ceux de mes ouvrages, pièces ou voyages où peuvent se rencontrer des paysages qui *prennent couleur* ont toujours été écrits dans le sens libéral, comme on disait autrefois et comme on peut le dire encore aujourd'hui.

Je n'ai jamais eu de rapports avec la monarchie de Juillet, ni avec la précédente, tout en admettant qu'on ait pu honorablement les servir.

J'ai parlé de certains vaudevilles avec le sentiment que j'ai éprouvé en les écoutant, et qui peut-être était aigri par l'impression de leur peu de valeur littéraire.

Tout le monde n'est pas Aristophane. A celui-là je pardonne son esprit de réaction.

Je n'ai jamais eu de mission ni pour l'Allemagne, ni pour l'Orient (129). J'ai seulement touché une indemnité *due* pour la suppression d'une pièce.

J'espère que vous voudrez bien rectifier des assertions qui ne me laissent aucun ressentiment puisqu'ils (sic) sont le résultat d'erreurs matérielles.

Je suis, avec considération, votre dévoué serviteur,

GÉRARD DE Nerval,
ancien rédacteur du *Corsaire*.

LXII

A ARSÈNE HOUSSAYE (130)

[Novembre 1850.]

Mon cher Houssaye,

Je retourne dans le Valois pour continuer *l'Abbé de Buquoy* et revoir Soissons et Laon, d'où nous sommes originaires tous deux, moi du côté de ma mère, — compatriotisme et affinité ! — Je crois fermement que cela explique les sympathies. Je suis surtout celui qui vous doit de l'amitié et qui voudrait vous en rendre.

Je vous embrasse.

GÉRARD.

LXIII

A CHARPENTIER (131)

15 avril 1851.

Mon cher Charpentier,

Je viens de chez Bida (132). Je lui ai exposé la

LXII. — Publ. par A. Houssaye, *le Livre*, 1883.

LXIII. — Date de la poste.

chose et lui ai dit qu'il fallait vous traiter en ami. Il parlait de 500 et s'est arrêté à 400. Je pense que ce n'est pas cher, attendu que c'est un dessin de premier ordre et que de pareils se vendent jusqu'à 1500. Consultez d'ailleurs là dessus. Il a travaillé 3 mois et dépensé 120 fr. de modèles et son principal désir est de voir le dessin bien placé. Il ne le cédera certainement pas au-dessous, c'est pourquoi je ne vous dis pas le mot 500. Bida gagnera encore au Salon prochain par les belles choses qu'il a en portefeuille. Le temps lui a manqué pour les exposer cette fois. Si vous voulez, nous irons le voir ensemble ; il déménage et cela ne pourra être que dans trois ou quatre jours. Vous verrez ses magnifiques dessins d'Égypte et vous entendrez ses regrets de ce que j'aie traité avec vous. N'importe, je pense que, s'il y avait lieu plus tard à une édition illustrée, vous concéderiez bien quelques extraits avec une addition de texte particulière à la publication. Nous causerons de cela.

J'ai rendu la 4^e feuille et je vais à l'imprimerie pour la 5^e.

Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

Ce 15 avril.

Suscription : *Monsieur Charpentier, Editeur*
26, rue de Lille.

LXIV

A CHARPENTIER

[Avril 1851.]

Mon cher Charpentier,

Je ne reçois vos lettres qu'aujourd'hui parce que, quoiqu'ayant mes meubles dans mon logement nouveau, je n'y coucherai qu'à dater du 8. Comme j'allais tous les jours à l'imprimerie je ne m'attendais pas à une lettre de vous. Enfin voici le titre : Je pense qu'il est inutile de mettre *pendant les années*, ce qui ferait vieillir vite le livre. Mon grand travail a été au contraire de supprimer les choses du moment et d'avoir un ouvrage *général* comme les lettres de Lady Montague (133) ou les *aventures d'un jeune grec* ; on pourrait seulement mettre

Egypte Liban Turquie,

ce qui exprime tout.

Je n'ai jamais été en arrière pour la copie ; j'avais donné une centaine de pages dès les deux tiers du 1^{er} volume et j'ai donné autant « quand on m'en a redemandé » à première réquisition. Aujourd'hui, j'attends depuis samedi les 3 premières feuilles qu'on m'a promises, mais je vais donner encore cent pages demain et je ne crois pas qu'on ait eu à les attendre.

Du reste, le premier volume a été assez lestement fait et réellement je ne me suis guère occupé d'autre chose depuis deux mois. Vous devez tenir plutôt encore à avoir un ouvrage très soigné et digne de rester, qu'à arriver quelques jours plus tôt que le possible. Je crois du reste que nous aurons peu de difficultés maintenant. Mais j'ai fait tout en conscience et l'imprimerie m'a vu tous les jours, sauf ceux où rien n'était à faire. Vous savez en outre qu'on remet toujours un peu la faute sur les auteurs... Enfin nous avons déjà un beau volume.

Le Musée des familles a fait hier un article.

Votre dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

LXV

A CHARPENTIER

[23 avril 1851.]

Mon cher Charpentier,

Je viens de porter presque toute la copie restante à l'imprimerie. Si je ne l'avais pas donnée plus tôt, c'est qu'ayant changé de place une série de chapitres, je craignais les remaniements.

Je vous avais prévenu qu'il y avait plus à faire dans le 2^e que dans le 1^{er} volume. J'ai ajouté de

la copie pour les liaisons. J'ai dû soumettre aussi une feuille à des gens de Constantinople pour éviter les inexactitudes. Je viens de rendre cette feuille, en en donnant la mise en page.

Il n'y a donc qu'une seule feuille que j'aie demandé à voir en placard, et c'est l'usage, particulier à l'imprimerie de M. Gratiot, de ne pas donner de placards, qui m'a exposé à quelques coupures précédemment. Cependant ces dernières ne portent que sur deux ou trois feuilles, et il y a au moins les trois quarts des feuilles qui sont revenues avec des corrections purement de détail ou typographiques, sans remanèments.

Vous comprenez que je tiens surtout à faire une édition classique et pure de fautes autant que possible. Je me suis donné beaucoup de peine pour cela, n'ayant pas manqué de venir à l'imprimerie tous les jours, sauf quand il fallait attendre. Je le fais dans l'intérêt non seulement de cette édition, mais des autres que j'espère.

Ce que je donne à présent forme un bloc où il n'y aura que peu à revoir, ainsi que dans le 1^{er} volume, qui n'a été retardé que sur 3 feuilles, lesquelles, ajoutées à l'ouvrage, lui donnent, je crois, beaucoup de valeur.

Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

Ce mercredi.

LXVI

A CHARPENTIER

[1851.]

Mon cher Charpentier,

Vous avez bien voulu me permettre de reproduire un morceau de mon voyage dans un journal. J'ai donné au *Pays* le conte arabe du second volume qui a pour titre : Histoire de Soliman, prince des génies (134). Ecrivez-moi si vous avez quelque objection quant à ce choix. Ce morceau est enterré là et cela n'en vaudra que mieux pour le livre, pour lequel on fera une annonce. Je vous parlerai d'autre chose à votre retour ; cela paraîtrait dans le demi-feuilleton consacré aux reproductions dans la 3^e page du journal, par conséquent sans grand éclat. Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

J'ai besoin de votre réponse tout de suite, si vous pouvez.

LXVII

A ARSÈNE HOUSSAYE

9 novembre 1851.

Ne vous inquiétez pas de *Misanthropie* (135). Il

LXVII. — Publ. par M^{lle} Julia Cartier.

y a trois actes faits qui sont à la copie. Vous les aurez successivement d'ici à jeudi. Nous serons donc en mesure pour le retour de Rachel. C'est très difficile et plus que je ne croyais, non à comprendre mais à *rendre* ; ce vieux style allemand à la française résiste tant qu'il peut. Vous vous rendrez compte des difficultés en lisant. Heureusement le cinquième acte est fini. Je compte que tout sera traduit le 20 sans faute. Mais nous aurons à faire ensemble pour les coupures et pour certains rabibochages.}

LXVIII

A PERROT (136)

[20 novembre 1851.]

Mon cher Perrot,

J'ai écrit avant-hier à M. Cavé. Je lui ai dit qu'une somme de 300 francs pourrait me suffire pour traverser l'hiver ; s'il était possible d'obtenir 125 francs par mois, de décembre à mars, cela suffirait absolument à ma dépense et me permettrait de faire tranquillement quelque ouvrage dont je trouverais ensuite les produits. Voyez, faites pour le mieux, selon que vous le trouverez disposé à mon égard.

LXVIII. — Publ. dans *le Livre moderne*, tome IV, juillet-décembre 1891.

M. Blanche m'a dit qu'il fallait toujours un certain temps pour que la chose fût terminée, et je n'ai plus d'argent pour longtemps, vous le savez.

Dites bien d'ailleurs à M. Cavé que je suis certain d'être en état ensuite de me passer de l'aide du Ministère. Je n'y avais jamais recouru, et je fus longtemps à me convaincre que mes amis avaient bien fait de la solliciter pour moi. Enfin, c'est une grande consolation que j'ai d'avoir trouvé tant de sympathies, et cela surtout m'encourage à rentrer avec ardeur dans la vie et dans le travail.

Votre bien affectionné,

GÉRARD,

10, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel.

LXIX

A STADLER

[6 janvier 1852.]

Mon cher ami,

Prenez les dix francs de M. Varin et allez chez Marc Fournier, 200, rue du Temple, au coin du boulevard (137). Ensuite vous retirerez là le billet de bal et vous le donnerez à Mirault où vous irez.

Je suis un peu malade et à l'hôtel de Normandie rue du Chantre.

Demander M. Gérard, au n° 6; c'est demain 7 qu'a lieu le bal.

Adieu.

Suscription : *A Monsieur de Stadler
aux Archives nationales*

LXX

A STADLER

[22 mars 1852.]

Mon cher ami,

Verteuil vous a inscrit pour jeudi (sauf changement) avec une autre pièce en 1 acte (138); je lui ai dit que vous n'aviez qu'un acte, ce qui l'a décidé. Tâchez au surplus d'y aller demain. Je suis arrivé à temps parce que Beauvallet était venu demander lecture pour un *Roméo et Juliette*.

Si vous voyez M. Varin, dites-lui donc qu'il peut faire toucher le matin, chez Porcher, 6, rue de l'Ancry.

Votre ami,

GÉRARD.

LXXI

A STADLER

Anvers, 12 [mai 1852.]

Mon cher ami

Je vous écris du port d'Anvers (139), du fond d'un

LXX. — Date de la poste.

estam — d'où je regarde se coucher le soleil à travers les mâts des vaisseaux. J'attends l'ouverture des riddecks, endroits charmants où l'on voit danser le sexe facile. Je me bornerai, j'espère, à ce plaisir que le jeune V. H. m'envie en ce moment, forcé qu'il est de faire gravement la société de son père à Brux. J'ai quitté aussi et laissé assez mornes le A.D. et le Parf. son intime actuel (140). Ces hommes travaillent effroyablement ; je n'ai pas eu encore tant de courage. Il s'agit demain matin d'attraper le vapeur néerlandais et de se réveiller à temps. Vous vous étonnez sans doute de ne me voir qu'ici. Mais je me suis arrêté partout sur ma route, et à Bruxelles notamment, où l'on m'a trop nourri. Je me mets d'aujourd'hui au régime du hareng saur, car, en quittant Bruxelles, j'ai été affligé ce matin d'un beefsteack de 92 centimes. Ils sont meilleurs à 75 chez Véry ; c'est du reste la seule dépense culinaire que m'ait coûté mon séjour, mais le reste ! Le D. est très bien logé, avec le Parf. et sa fille. Il magnétise une boulangère hystérique et lui fait faire des contorsions surprenantes dont elle n'a plus le souvenir au réveil. Je la plains s'il ne la finit pas, mais on a lieu de croire qu'il la finit dans le particulier. L'émigration est assez réservée et peu apparente, quoiqu'elle se compose de plus de mille personnes. Je me suis un peu amusé à la kermesse d'Ixelles dimanche passé.

Arrivons au sérieux.

Remettez la lettre ci-incluse à Gorges (141); elle contient ceci de grave que je suis fâché qu'il ne soit plus temps, ce 12, de vous prier d'aller donner congé de ma turne. S'il était encore temps, faites-le. Mais ne vous en préoccupez pas autrement.

Adieu.

GÉR.

LXXII

A MÉRY (142)

[Gand, mai 1852.]

Mon cher Méry,

Je suis à Gand, de retour de mon voyage en Hollande; il y fait si mauvais temps, et si cher, que je n'ai pas eu la patience d'y rester davantage. Maintenant, je ne sais où j'irai, peut-être à Paris; le but que je voulais atteindre était surtout de me dégourdir l'esprit et les jambes, après une convalescence plus longue qu'il ne semblait. Je n'avais pas d'appétit, je me levais à onze heures; aujourd'hui je me lève à sept heures, et je déjeune en me levant; ma figure ressemble à une pomme, je ne sens plus d'engourdissement dans les pieds, je suis

redevenu un homme. Ce qui m'a le plus charmé en Hollande, c'est la kermesse de la Haye et un petit voyage par mer à Saardam, ville chinoise, avec des carrés de tulipes qui flottent dans les canaux, et une foule de kiosques peinturlurés. Je ne vous parle pas de la maison de pierre conservée et contenue dans une autre maison plus neuve, c'est le pont aux Anglais. J'ai laissé un exemplaire de *l'Imagier* à la bibliothèque de la Haye, avec notre double signature. Je n'ai pas tenu à voir le roi, attendu qu'il a été un peu écœuré par le non-succès de l'opéra qu'il avait demandé à S... et à ..., dans le but de favoriser la poésie française. Ce désagrément rejaillit sur nous tous. J'ai dit seulement au directeur : « Mais pourquoi avoir demandé cet ouvrage à S...? » Il m'a dit : « Mon Dieu, on ne sait à qui s'adresser entre tant de poètes français; on choisit alors celui qui tient la corde. — Et celui qui tient la corde vous a étranglé, lui ai-je répondu. »

L'infortuné directeur a poussé un couic désespéré; il quittait la direction le surlendemain, y ayant mangé ses capitaux.

A propos de *l'Imagier*, vous savez que je vous redois toujours ma part de dépenses (143)? nous arrangerons cela. Vous comprenez que j'ai dépensé, sans rien faire, l'argent que je devais à Porcher. Il me restait 125 francs quand je suis parti, et j'ai

emprunté 200 francs pour 16 francs d'escompte et pour deux mois. — Sufficit. — Je vous reverrai probablement d'ici à huit jours, mais ne le dites pas, je vous prie, car il est possible que je m'établisse dans les environs de Paris, pour rédiger en paix mon voyage dont je n'ai pas écrit le premier mot. Je me sens, du reste, bien disposé et j'espère que nous pourrons causer de quelque chose à mon retour.

Votre ami,

GÉRARD DE NERVAL.

LXXIII

A JULES DE PRÉMARAY (144)

LIBRAIRIE

DE

VICTOR LECOQ,

10, rue du Bouloi.

[1^{er} juin 1852.]

Monsieur,

Je ne vous ai pas encore remercié de votre charmant et si excellent article sur *l'Imagier*. J'étais alors dangereusement malade et je me suis tout à fait remis depuis, en faisant un voyage dans le nord. Voici un livre qui a paru pendant mon absence. Ne vous préoccupez d'en dire quelques mots que si cela

vient dans votre cadre et sous votre plume. J'en ai un autre encore qui paraîtra dans quelques jours.

Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

Ce 1^{er} juin.

Suscription : *A Monsieur Jules de Prémарay
A la Patrie.*

LXXIV

A JULES JANIN

3 juin 1852.

Mon cher Janin,

Je ne vous ai pas remercié des choses si aimables que vous avez dites de moi à propos de *l'Imagier*. J'ai été malade tout l'hiver, en comptant la convalescence. Je ne me trouve bien remis que depuis un voyage que je viens de faire dans le nord. J'ai vu à Amsterdam les fêtes pour la statue de Rembrandt et la Kermesse de la Haye. J'irai vous porter dans quelques jours un livre sur l'Allemagne intitulé *Lorely*, dont l'introduction vous est adressée. Mais avant, je vous montrerai les épreuves. Vous devez avoir reçu celui de Lecou. On s'occu-

pait beaucoup, à Amsterdam, de vos feuillets sur l'Opéra. Certainement vous aviez pour vous le bien dire et le bien faire.

Votre ami dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

Ce 3 juin.

Suscription : A *Monsieur, Monsieur Jules Janin,*
20, rue de Vaugirard
à Paris

LXXV

A BULOZ

[Août 1852.]

Mon cher monsieur,

Vous allez voir que cela me coûtera plus que cela ne me rapportera, comme le voyage de Hollande. Quand vous m'avez écrit, j'étais dans le Valois faisant le paysage de mon action (145). J'y repars au premier rayon de soleil. J'ai trouvé de bonnes choses, et cela prend du développement. Pour moi, c'est fini, c'est-à-dire écrit au crayon sur une foule de morceaux de papier, que je n'ai qu'à récrire : un bon coup de collier de trois ou quatre jours ; mais il faut que je reparte pour décrire une

chasse à la loutre (146) et pour des détails de mœurs. Maintenant nous serons forcés de faire un écrit, à cause de l'éditeur, pour marquer les époques. Je doute bien d'être prêt pour la fin du mois; mais, n'est-ce pas, il vaut *mieux* que ce soit *mieux*. Toutefois, c'est encore possible. Mais je vous préviens. Il serait impossible pourtant que cela n'arrivât pas au 15 suivant. Cela m'est nécessaire en tous cas. L'affaire d'arrangement avec des Anglais qui m'achètent *les Illuminés* m'a un peu fait perdre de temps, mais il s'agit de plus de cinquante centimes !

A ces jours ci.

Votre dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

Suscription: A Monsieur Buloz
ou à M. de Mars
19 rue St-Benoît
Marly-le-Roy (Seine-et-Oise).

LXXVI

A STADLER (147)

[1852.]

Un souvenir, mon ami. Nous ne vivons qu'en

avant ou en arrière. Vous êtes à Saint-Germain, j'y crois être encore.

Dans les intervalles de mes études, j'allais parfois m'asseoir à la porte hospitalière d'une famille du pays. Les beaux yeux de la douce Sidonie m'y retenaient parfois jusque fort avant dans la nuit. Souvent, je me levais dès l'aube et je l'accompagnais, soit à Mareil (*sic*), me chargeant avec joie des légers fardeaux qu'on lui remettait. Un jour, c'était en carnaval, nous étions chez sa vieille tante, à Carrière ; elle eut la fantaisie de me faire vêtir les habits de noce de mon oncle et s'habilla elle-même avec la robe à falbalas de ma tante. Nous regagnâmes Saint-Germain ainsi accoutrés. La terrasse était couverte de neige, mais nous ne songions guère au froid et nous chantions des airs du pays. A tout instant, nous voulions nous embrasser ; seulement, au pied du pavillon Henri IV, nous rencontrâmes trois visages sévères. C'était ma tante et deux de ses amies. Je voulus m'esquiver, mais il était trop tard et je ne pus échapper à une verte réprimande ; le chien lui-même ne me reconnaissait plus et s'unissait en aboyant à cette mercuriale trop méritée. Le soir, nous parûmes au bal du théâtre avec grand éclat. O tendres souvenirs des aïeux ! brillants costumes, profanés dans une nuit de folie, que vous m'avez coûté de larmes ! L'ingrate Sophie elle-même trahit son jeune cava-

lier pour un garde-du-corps de la compagnie de Grammont.

LXXVII

A ARSÈNE HOUSSAYE

4 octobre 1852.

Mon cher Houssaye,

Je vous prie de payer, au besoin, à M. Porcher la somme de cent cinquante francs que je lui dois, soit sur ce qui doit me revenir de la traduction de *Misanthropie et Repentir*, soit sur ma rédaction de *l'Artiste* (148).

Votre affectionné,

GÉRARD DE NERVAL.

Suscription : *A Monsieur Arsène Houssaye
directeur de la Comédie Française.*

LXXVIII

A STADLER

[30 novembre 1852.]

Mon cher ami,

Je ne sais si Nefftzer a mis la note (149); dans le doute, je lui ai envoyé une autre note hier que

LXXVIII. — Date de la poste.

j'ai découpée dans un *Constitutionnel*. J'ai vu Weill hier. Il fera ce qu'il pourra, mais il doute qu'à la *Gazette* on mette la note telle qu'elle est. J'ai envie de la modifier aussi pour *l'Union*, où je ne connais personne. Mais Monselet vient de me donner le nom de M. Emile Fontaine, que j'irai voir (150). Si Nefftzer ne la met pas ce soir, il faudra donner une autre forme.

Adieu.

GÉRARD.

Suscription : *Monsieur Eugène de Stadler*
24, Rue Bréda Paris.

LXXIX

A STADLER

[1852.]

Mon cher ami,

J'étais très nerveux hier, à cause d'une bêtise que j'ai faite ces jours-ci, et qui dure encore ! Je ne sais pourquoi, j'ai assimilé dans ma tête à ce que j'avais fait ce que je croyais devoir vous empêcher de faire. Ce matin cela m'apparaît autrement. Il est clair qu'il faut donner à la note la forme officielle et non la forme de réclame. Il la faut la plus simple possible. Laissez-moi donc la note au divan. Sinon j'irai chez vous la chercher.

G.

LXXX

A HIPPOLYTE LUCAS

[Fin 1852.]

Mon cher ami,

Voici un petit livre (151). Vous a-t-on envoyé *Lorely*? Je l'avais dit aux Giraud et Dagneau. S'ils ne l'avaient pas fait, écrivez-leur donc un mot.

Votre affectionné,

GÉRARD DE NERVAL.

LXXXI

A (152)

[Fin 1852.]

Mon cher ami,

N'oubliez pas ce que je vous ai dit ; c'est un coup d'épaule qui sauvera mon hiver, et dont je serai profondément reconnaissant. Je ne songerais pas à cette démarche, moi qui viens de travailler douze ans sans demander aucune aide ; mais ayant été si dangereusement malade l'hiver dernier, je vois avec crainte reyenir, avec la mauvaise sai-

son, un certain état de santé qui me commande un peu de repos et de soins.

Vous savez que c'est l'excès de travail qui m'avait mis en danger et j'ai encore beaucoup écrit depuis. J'ai publié deux volumes : *les Illuminés* et *Lorely*, et des articles dans les Revues.

Si ce que je demande pouvait s'appliquer aux fonds d'encouragement pour l'art dramatique, mes titres sont deux opéras comiques : *Piquillo* et *les Monténégrins*, et trois grands drames : *Léo-Burckart*, *le Chariot d'Enfant* et *l'Imagier*, qui a rouvert la Porte-Saint-Martin.

Si c'est sur les fonds des lettres, vous savez que je dois exécuter pour Furne un voyage descriptif de la Méditerranée pour lequel j'ai été choisi, comme auteur du *Voyage en Orient* publié par Charpentier. Il faut que je commence en mars et que je me prépare jusque-là. Agissez pour le mieux en faisant comprendre ces motifs et connaître mon peu d'habitude des sollicitations. Je ne crois demander que ce qu'on pourrait placer moins bien, considérant le soin de santé nécessaire et la certitude que j'ai de m'employer ensuite à des travaux utiles.

Je vous confie le soin de parler pour moi, à vous qui m'avez si bien soutenu quand j'étais souffrant cette année.

Votre ami,

GÉRARD DE NEVAL.

LXXXII

A LOUIS DE CORMENIN

[1853.]

Mon cher Cormenin,

Voici Monselet que vous connaissez, qui a fait un article sur *les Illuminés*, qui n'est pas tout en ma faveur, à ce qu'il dit, mais j'aime mieux cela, et au contraire s'il se trompait, il faudrait en rajouter. — Voyez donc s'il est possible qu'il pût trouver place dans cette institution nouvellement littéraire (153).

Votre affectionné,

GÉRARD DE NERVAL.

Suscription : *A monsieur Louis de Cormenin
au Ministère d'Etat.*

LXXXIII

A DIDIER

[1853.]

Mon cher Didier,

Je vous envoie mon bon ami Guichardet, qui veut vous parler d'un petit livre d'Henri Blaze.

Causez-en avec lui, je crois que vous ne serez pas fâchés de vous connaître. Blaze figurerait très bien dans votre collection de stylistes (154).

GÉRARD DE NERVAL.

Suscription : *A Monsieur Didier Editeur*
10, Rue des Beaux-Arts

LXXXIV

A MADAME DE SOLMS (155)

2 janvier 1853.

Ne me donnez pas, chère fée bienfaisante, le beau livre que vous m'avez promis pour mes étrennes; je les convoitais depuis bien longtemps, ces beaux volumes dorés sur tranche, cette édition unique. Mais ils coûteront très cher et j'ai quelque chose de mieux à vous proposer : une bonne action. Je vous sens tressaillir de joie, vous dont le cœur est si chercheur ! Eh bien ! voici, ma belle amie, de quoi l'occuper pendant toute une semaine ! Rue Saint-Jacques, n° 7, au cinquième étage, croupissent dans une affreuse misère — une misère sans nom — le père, la mère, sept enfants, sans travail, sans feu, sans pain, sans lumière.

Deux des enfants sont à moitié morts de faim.

Un de ces hasards qui me conduisent souvent m'a porté là hier. Je leur ai donné tout ce que je possédais : mon manteau et quarante centimes. O misère ! Puis, je leur ai dit qu'une grande dame, une fée, une reine de dix-sept ans, viendrait dans leur taudis avec tout plein de pièces d'or, de couvertures, de pain pour les enfants. Ils m'ont regardé comme un fou. Je crois vraiment que je leur ai promis des rubis et des diamants, et, ces pauvres gens, ils n'ont pas bien compris, mais ils se sont mis à sourire et à pleurer.

Ah ! si vous aviez vu ! Vite donc, accourez, avec vos grands yeux si doux, qui leur feront croire à l'apparition d'un ange, réaliser ce que votre pauvre poète a promis en votre nom. Donnez à cette bonne œuvre le prix de mes étrennes, car je veux absolument y concourir, ou plutôt remettez à D... les quatre-vingts francs que devait coûter le chef-d'œuvre auquel je ne veux plus penser, et je cours au Temple et chez le père Verdureau acheter tout un aménagement de prince russe en vacances.

Ce sera beau, vous verrez ! Vous serez éblouie ! Je cours quêter chez Béranger. Au revoir, petite reine, à bientôt, au grenier de *nos* pauvres. Nos pauvres ! Je suis fier en écrivant ces mots. Il y a donc quelqu'un de plus pauvre que moi — de par le monde ! N'oubliez pas le numéro. Au cinquième, second couloir, la porte à gauche.

Adieu, Mignon, chère Mignon, douce Mignon, providence des affligés, mignonne Mignon, si douce et si fine, si peu fière et si gentille ! Mettez votre robe à grande queue et vos souliers à talons ! Je leur ai promis, gros comme le bras, une grande princesse, plus puissante que tous les puissants de la terre. Ils n'y croiront plus quand ils verront vos dix-sept ans et votre frais sourire. Mais je bavarde, je bavarde ; adieu, mignonne, encore adieu. — Pardon, madame.

LXXXV

A LISZT

[Printemps 1853.]

Mon cher Listz,

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit ; cette lettre vous vient d'un pays où je vais lorsque je suis bien portant, ce qui ne m'est pas arrivé souvent depuis deux années (1856). J'ai souffert d'une maladie nerveuse dont la convalescence a été longue et qui a commencé à la suite d'un excès de travail occasionné par une pièce de théâtre jouée dans l'hiver de 1851 à la Porte-Saint-Martin. Je vous ai parlé de ce sujet à Weimar (1857). C'est une sorte de *Second Faust*, que j'ai arrangé avec Méry,

parce que Dumas, avec qui je devais le faire d'abord, n'était plus en France. Vous comprenez, quoique de si loin, combien les affaires de ces dernières années ont dérangé les relations. Je me faisais une joie de vous proposer cela accessoirement, comme sujet d'opéra pouvant être traité dans le goût allemand (158). Puis la maladie arrive; plus rien! Je voudrais cependant vous envoyer cette pièce et des livres dont je vous ai parlé dans une lettre précédente. Je vous écrivis de Chantilly; par une erreur de suscription, la lettre est allée à la *Revue des Deux Mondes*.

Votre ami,

GÉRARD DE NEVAL.

LXXXVI

A STADLER

[26 mai 1853.]

Mon cher ami,

Je vous écris très au hasard et ce qui m'a fait hésiter, c'est que j'ai rencontré le grand brun avec qui nous avons déjeuné un jour chez Cousinet, et qui m'a dit que vous deviez aller beaucoup plus loin que Lyon, vu des circonstances qui vous y entraîneraient. Enfin, si vous êtes là, je vous apprendrai du moins le grand succès qu'a votre image (159). Nous en avons causé une heure hier avec Georges

(160), ainsi que de vos qualités plus précieuses encore à vos amis. Le portrait est splendide et d'un grand mérite; il fait l'admiration de tous et de toutes. Je vous dirai du reste qu'il n'y a rien de bien nouveau. Je me sens beaucoup mieux et je reprends, ce qui a été difficile et est dû, avant tout, à vous. J'ai beaucoup erré, mais je retrouve peu à peu le goût du travail. Ecrivez-moi donc si vous êtes encore là. Je n'ai rien reçu de là-bas; peut-être n'ont-ils pas mon adresse; mais j'ai fait un petit travail qui me soutient en attendant. Le grand Gorges a eu des succès dans son affaire de la marée, mais il vous en a sans doute parlé. Vous amusez-vous un peu dans cette localité, tout au travers du travail? Chez nous, le temps change à tous moments et il est rarement beau. J'espère pour vous que vous aurez fait la grande tournée dont on m'a parlé et que ma lettre ne vous trouvera qu'au retour; sinon, revenez-nous vite.

Votre affectionné,

Ce jeudi 26.

GÉRARD.

LXXXVII

A STADLER

[10 juin 1853.]

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir. Je suis

LXXXVII. — Date de la poste.

allé chez Théo pour le portrait ; il m'a parlé avec grande estime du peintre (161). Je vais à *l'Artiste* mettre une note pour celui qui fait le salon, c'est sans doute Clément de Ris. Je vais tâcher de voir au *Pays* si c'est Saint-Victor — et d'autres. — J'en ai entendu parler de tous côtés très favorablement et comme d'une belle chose.

Il paraît qu'il fait chaud là-bas, ici cela commence. Quand reviendrez-vous ? On m'avait dit que vous iriez peut-être jusqu'en Italie. C'est cela qui serait beau et j'en serais bien content pour vous malgré l'éloignement. Ici on ne parle que de guerre, ce qui a surtout l'inconvénient de rendre les transactions difficiles. Du reste, il n'y a rien de nouveau comme toujours. Quand vous reviendrez, vous retrouverez les mêmes bons hommes faisant les mêmes mouvements de tête, de bras et de jambes, comme les petites figures qu'on fait travailler en versant du sable. Le plus actif, c'est toujours Gorges, qui a reçu ce mois-ci un second versement confirmant son affaire. Moi, j'ai presque terminé le prospectus. Je me trouve enfin tout à fait bien portant, car jusque-là j'avais encore des papillons noirs. Je suis un grand chien de ne pouvoir vous dire combien je vous dois et à quel point vous m'avez sauvé cette année comme l'autre, d'autant plus que j'ai reçu la lettre et tout. Il est impossible qu'une créature ait plus de reconnaissance pour

une autre, mais tout cela vous sera compté ailleurs ;
vous le dire est tout ce que je puis.

Votre ami,

G.

Suscription : *A Monsieur Eugène de Stadler*
à Valence-sur-Rhône
Poste restante.

LXXXVIII

A CHARPENTIER

[Juillet 1853.]

Mon cher Charpentier,

Je vous ai parlé d'exemplaires qui serviraient à avoir des articles pour notre livre dans ce moment où l'on s'occupe de la question d'Orient. J'ai vu hier Limayrac à *la Presse*. Il veut me faire un article, pour moi seul, samedi en huit. Je lui envoie toutes mes œuvres. Envoyez donc la principale à *la Presse* sous son nom ; autrement il demeure rue des Batailles, 9, à Chaillot, c'est trop loin — mais à *la Presse*, on est fidèle (162).

Je vous écrirai encore pour *le Siècle* et *le Pays* et *le Moniteur*. Mais vous savez que je vous ai acheté des exemplaires en d'autres occasions ; ici, c'est l'histoire d'écouler notre édition à la faveur de l'af-

faire d'Orient ; par conséquent, prenez note de ce que je vous demanderai, et comptez le moi sur la *suivante*, s'il y en a. Mon motif principal c'est que je termine un article pour la Revue et que, comme il y a longtemps qu'on n'a rien vu de moi, je ne suis pas fâché des propositions tendantes à me ressusciter un peu.

Votre bien dévoué,

GÉRARD.

J'irai vous parler pour les *fragments*, bons aussi, je crois, dans l'intérêt du livre.

LXXXIX

A HIPPOLYTE LUCAS

1853.

Mon cher ami,

Combien je vous remercie de votre trop bonne appréciation et de votre souvenir, moi qui vous ai un peu oublié. J'ai été un peu découragé, il faut le dire, par Leroy, qui m'a soulevé des difficultés. Il faudrait cependant voir Deligny (163) et moi j'ai été plein d'ennuis ces derniers temps-ci et d'ouvrage pressé à faire, dont j'ai peu fait n'étant, pas encore en très bonne santé. Je vais vous aller voir un de ces matins et causer de tout cela.

Votre affectionné,

GÉRARD DE NERVAL.

XC

A H. LUCAS

1853.

Mon cher ami,

C'est bien l'idée que j'avais eue d'abord. La flûte enchantée va comme de cire pour les deux sujets. Notre donnée de *Francesco* fait disparaître tout le commun d'Aurore où il y a deux ou trois scènes et un dénouement remarquables. Je crois que le caractère de la rivale est très bien et la supposition d'une femme chargée de remplacer la *morte* par sa ressemblance rentre bien dans le sujet tel que je l'avais conçu ; l'intervention de l'Inquisition et Francesco indigné qui veut briser tout le prestige forment une scène essentiellement dramatique, et le dénouement d'Aurore est parfait. La scène où le comique fait des prodiges est très bonne, comme vous disiez. Il y aura de plus la *soubrette* qui le lutine comme dans la flûte enchantée. J'irai d'ici à deux ou trois jours élucider le sujet avec vous. J'en cherche la combinaison. Voyez un peu l'histoire d'Italie au temps des Médicis. Il faut, je crois, que Francesco soit fils d'un Médicis ou d'un souverain quelconque assassiné, ou fils

inconnu, perdu, ou souverain lui-même, ou petit-fils du grand Duc, car il ne faut rien négliger pour donner de l'importance à l'épreuve qui ne doit pas porter seulement sur l'amour, en ce que trop de gens y sont intéressés. Enfin, nous verrons cela (164).

Votre ami,
GÉRARD DE NERVAL.

Ne dites pas, pour cause, que nous travaillons à cela.

XCI

A DE MARS

[29 juillet 1853.]

Mon cher de Mars,

Je vais vous en porter demain. Je reviens de Chantilly, où j'étais allé pour prendre un paysage. Je suis sûr de l'histoire, mais non de ne pas l'écourter. Après tout, nous ferions un autre morceau sous un autre titre. Autrement, cela n'en finira pas.

A demain.

GÉRARD.

Cependant s'il y avait un moyen. — La seule hâte me fait travailler, comme toujours. Sinon, je *perle trop* (165).

Suscription : *Monsieur de Mars, à
la Revue des 2 mondes
19, rue Saint-Benoit.*

III

AOUT 1853 — JANVIER 1855

A la maison Blanche, 27 août 1853-27 mai 1854. — *Les Filles du Feu*, 1854. — Voyage en Allemagne, mai-juillet 1854. — Retour à la maison Blanche, 8 août-19 octobre 1854. — Mort de Gérard, 25 janvier 1855.

XCH

AU D^r LABRUNIE

1^{er} septembre 1853.

Mon cher papa,

Tu sais, la dernière fois que je t'ai vu, combien j'étais heureux d'une affaire qui venait de se terminer favorablement pour moi. La joie m'a donné un peu d'excitation, et je suis à Passy, chez des amis, dans une maison superbe et dans de beaux jardins (166). Ne te tourmente pas au sujet de cette campagne, où il faut que je passe quelques jours. C'est un simple complément de santé qu'il faut que j'y trouve. On a dû, au reste, te prévenir déjà. Si Gabrielle voulait venir, je t'écrirais de nouveau, car c'est bien loin pour elle. Si tu avais à m'écrire, c'est rue de Seine, n^o 2, maison de santé, à Passy. Donc, je suis certain de pouvoir t'embrasser d'ici à quelques jours.

Ton fils,

GÉRARD.

Chez M. Blanche, à Passy.

Suscription : *A M. le Docteur Labrunie, ancien médecin en chef des hôpitaux militaires.*

XCIII

A STADLER (167)

[Septembre 1853.]

Mon cher ami,

Vous savez qu'il m'est survenu encore un petit accident — toujours la tête — mais j'apprends peu à peu à dominer le mal. Je suis chez Blanche à Passy et je me sens tout à fait remis. Venez donc me voir, si vous pouvez, sinon j'irai vous trouver, dans très peu de temps, j'espère.

Votre ami,

GÉRARD.

Et la source ?

Suscription : *A Monsieur Eugène de Stadler, Archiviste, 21, Rue de Bréda, Paris.*

XCIV

A STADLER (168)

[Septembre 1853.]

Il y a cinq à six jours, j'ai été pris d'un trans-

xciii. — Publ. dans *l'Intermédiaire des Chercheurs...*, 30 juillet 1905.

xciv. — Publ. par Arvède Barine (collection Spœlberch de Lovénjoul).

port au cerveau en vous quittant; j'ai fait des folies. Avec un esprit plus sain, je vous écris de venir me voir, si vous pouvez, chez M. Blanche, à Passy. N'ai-je pas laissé chez vous mon gilet? Je ne sais ce qu'est devenu mon argent, du moins ce qui m'en restait. Mais tout se retrouve — comme tout se paie, — suivant le mot que Balzac attribuait au grand homme. Venez vite.

Post-scriptum. — Vous n'avez pas perdu la tête de Christ (189)? Bien des choses à Méry; dites-lui ce qui m'est arrivé. — Et l'oiseau rare?

XCV

A THÉOPHILE GAUTIER

[Septembre 1853.]

Mon cher Théophile, on te dit revenu des courses de taureaux de Bayonne (170). Viens donc me voir chez Blanche, où je me trouve fort à propos pour guérir un peu ma tête; je crois qu'enfin cela va mieux, *ma chi lo sa?*

XCVI

A STADLER

[21 septembre 1853.]

Mon cher Eugène,
Venez donc dîner chez Blanche jeudi (après

xcv. — Publ. par Arvède Barine, *Névroisés*.

xcvi. — Date de la poste.

demain). Il y aura Méry, Houssaye et Chatillon (171). Tâchez d'apporter votre musique pour Antony (172).

Votre ami,

GÉRARD.

Ce mardi.

XCVII

A MERY

[23 septembre 1853.]

Mon cher Méry,

Envoyez vite à Théo ce qui est imprimé de la pièce. Il fera de grandes citations, surtout *le Serpent* (173).

Votre ami,

GÉRARD.

Suscription : *Monsieur, Monsieur Méry*
5 bis Rue Lamartine,
Paris.

XCVIII

A STADLER (174)

le 7 octobre [1853].

Mon cher ami,

On m'a ramené à la maison Blanche, assez gra-

xcvii. — Date de la poste.

vement malade par suite d'excitations que je vous expliquerai. Ayez donc la bonté, si vous êtes à Paris, de vous occuper de mon affaire de déménagement, car le logement avait été mis primitivement sous votre nom, mais les quittances sont au mien. Cela peut faire complication. Si je ne suis pas assez bien portant pour qu'on me laisse sortir, occupez-vous de cela et, comme je ne puis toucher l'argent qu'il me faudrait, demandez-en provisoirement à Houssaye, ou à quelque autre de nos amis. Je ne voudrais pas charger de ces frais le bon M. Blanche, qui a déjà tant fait pour moi.

Enfin, voyez cela et faites pour le mieux.

Votre ami,

GÉRARD.

XCIX

AU D^r LABRUNIE (175)

Ce 21 octobre 1853.

Mon cher papa,

Tu n'as pas répondu à ma dernière lettre datée de Passy, mais on m'a dit que tu avais envoyé Evariste et que l'on te tenait au courant de l'état de ma santé. Tu sais alors que je vais très bien depuis quatre ou cinq jours, après une rechute assez grave à ce qu'on dit, et dont M. Emile Blanche m'a tiré. Je n'ai point souffert du reste et je ne puis

dire que ma raison ait été sérieusement attaquée. Il y avait seulement une forte agitation due en partie à la contrariété d'être soumis à un régime sévère, en partie aussi à l'effet nerveux que produisait en moi le voisinage des autres malades. Je crains que ceux de mes amis qui ont été admis à me voir (deux seulement, Eugène de Stadler et Georges Bell, que tu as vu avec moi,) ne se soient trop inquiétés d'une irritation qui ne tenait qu'à la crainte de ne pouvoir faire mes affaires et répondre à mes engagements. On m'a pleinement rassuré là-dessus, et M. Blanche a eu la bonté de faire faire mon déménagement. On a meublé avec une partie de mes meubles et tableaux une jolie chambre donnant sur un jardin, dominé par les maisons de Passy. Nous avons la jouissance d'un jardin et du parc deux fois par jour (176); enfin je suis d'une santé ridicule, si bien que je suis forcé de sauter toute la journée et de faire des exercices gymnastiques pour me calmer un peu. Je suis comme un enfant, je chante et je ris à tout propos, ce qui étonne un peu les gens qui ne savent pas que cela est dans mes habitudes, du moins lorsque je n'ai pas d'inquiétudes graves. C'est toi, avant tout, que je voudrais voir, car bien souvent je ne chante et ne ris que pour m'étourdir, et ne pas penser aux absents chéris, ni aux présents, qui sont de pauvres diables plus malades que moi, convalescent (177). J'avoue-

rai, à la honte de l'art d'Hippocrate, que l'on ne comprend pas assez que le voisinage des malades rend malade, surtout dans les affections mentales ou nerveuses. Les nerfs s'agitent de l'agitation voisine comme les cordes à boyau dont on nous parlait en physique. Je ne puis persuader à personne ici que je suis un peu médecin, ayant suivi deux ans les cours de l'Ecole et la clinique de l'Hôtel-Dieu (178). On ne veut pas croire que j'ai soigné des malades pendant le choléra et que j'ai fait alors une centaine de visites avec ou sans toi. On n'en douterait pas si je m'étais cru assez utile alors pour demander la médaille. Mais je ne voudrais constater qu'une chose, c'est que, joignant à d'imparfaites études médicales l'observation philosophique et l'expérience, ayant traversé des villes pestiférées comme Damiette et Mansourah, sans la moindre crainte, ayant lutté à coups de chaise contre un terre-neuve, devenu enragé depuis, et qui avait cruellement déchiré un de mes amis (Ed. Féret) (179), j'ai quelque droit à donner mon opinion et à me dire *hakim*. Comme je ne mens jamais, ou, du moins, comme je ne mens plus, je deviens un peu comme Cassandre, ce qui me rappelle deux vers de ce bon Lingay, l'ancien secrétaire de M. Guizot (180) :

Près de chaque ministre où j'ai daigné descendre,
J'étais une Cassandre, à côté d'un Cassandre.

Enfin, espérons qu'Esculape nous sauvera d'Hippocrate ou, sans quoi, je me range du parti de Molière et de Jean-Jacques, fût-ce contre toi-même qui serais bien fâché de m'en vouloir, et qui te traites sans drogues, ni prescriptions magistrales, de façon à vivre, Dieu merci ! les *six vingt ans* accordés par l'Écriture à la race adamique.

Enfin, écris-moi, envoie mon cousin, viens si tu peux, que je voie un visage de parent, ne comptant plus guère sur mes amis ni sur mes amies qui se laissent, je trouve, bien facilement décourager ou consoler de ne me voir plus !

J'ai appris que cette pauvre Gabrielle était dans un état désespéré, morte peut-être ; c'est un de mes grands regrets de n'avoir pu continuer à l'aller voir et assister. Enfin l'on m'a dit que tu l'avais remplacée. Mais je ne la regrette pas seulement à cause des services qu'elle te rendait. Elle était aussi très bonne pour moi. J'aurais encore bien des choses à te dire, mais l'heure approche où M. Blanche doit venir et j'ai encore à écrire.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils,

GÉRARD LABRUNIE DE N.

Suscription : *A Monsieur le Docteur Labrunie, ancien médecin en chef militaire, 52, Rue Culture Sainte-Catherine à Paris.*

C

AU D^r LABRUNIE (181)

Ce 22 octobre 1853.

Mon cher papa,

Voilà une troisième lettre que je t'écris depuis que je suis ici. On m'a conseillé de ne pas envoyer la seconde, qui était encore un peu bizarre, du moins aux yeux des docteurs. Tu as dû en recevoir une, et tu as envoyé Evariste, qui n'a pu me voir. Aujourd'hui, je vais très bien, et ce qui le prouve, c'est que je dois dîner aujourd'hui au château avec M. Blanche et Chatillon, un de mes bons amis. Dis donc à Evariste qu'il revienne. Ma rechute a duré une huitaine de jours, mais je n'ai pas souffert. M. Blanche a fait faire mon déménagement et je suis ici dans mes meubles, avec mes livres et mes tableaux. Tâche donc de venir un jour par l'omnibus, que l'on prend sur la place du Palais-Royal, pour Passy. Du reste, j'irai te voir demain ou après, si.... La prolongation de mon séjour est due surtout à certaines bizarreries qu'on avait cru remarquer dans ma conduite. Fils de *maçon* et simple *louveteau*, je m'amusais à couvrir les murs

de figures cabalistiques et à prononcer ou à chanter des choses interdites aux profanes; mais on ignore ici que je suis compagnon-égyptien (refik). Enfin, j'en suis sorti et je ne souhaite à personne de passer par les mêmes épreuves. Si la vie est un voyage, je demande à voyager quelques jours pour ma santé. J'ai écrit à M^{me} Alexandre Labrunie pour les arrangements relatifs à notre terre. C'est là que je voudrais aller faire une promenade pour savoir quelle est la valeur du quartier de terre qu'elle veut me céder à Nerval. L'affaire ne serait pas mauvaise au prix ancien, car il y a un tracé de chemin de fer local qui doit passer par là, à ce que m'a dit dernièrement un ingénieur des Ponts-et-chaussées. Je la paierais en annuités ou autrement, quand je saurai le prix actuel de la terre dans le pays. Nos fermiers ont deux autres lots revendus par mes autres cousins, et en s'entendant avec eux, on referait en partie l'ancienne propriété de mon grand-oncle Olivier Béga. Cela me serait un moyen d'économie et d'avenir (182).

Je m'étends sur ce sujet, parce qu'on m'a dit que tu étais informé de ma santé, et l'on me dit également, chaque fois que je m'en informe, que tu te portes très bien. J'ai appris avec douleur la mort de la pauvre Gabrielle. Mais cela était prévu. Enfin, j'espère que cela ne t'a causé aucun nouvel embarras.

Je t'embrasse de tout mon cœur.
Ton fils,

GÉRARD LABRUNIE DE N.

Maison de santé Blanche (Passy).

CI

AU D^r BLANCHE

[27 novembre 1853.]

Mon cher Emile,

Aujourd'hui, dimanche 27 novembre, *trois* mois après mon entrée chez vous, mes épreuves sont terminées, et, pour parler comme les Initiés : « J'ai déposé la clef d'Osiris sur l'autel de la Sagesse. » Je me sens délivré d'une grande responsabilité, et n'étant pas Cinna, c'est-à-dire un traître, je ne me sens nullement embarrassé du rôle d'Ovide. Si mes sentiments m'exilent chez les Sarmates, je n'y vois pas d'inconvénient. En attendant, je me plais ici et j'y aime tout le monde, surtout les dames, et surtout vous, qui savez être le médecin de l'âme non moins que celui du corps.

Prenez-moi pour votre acolyte, comme vous me l'avez promis, et je marcherai sans peur contre tous les fléaux. J'ai prouvé déjà que je ne craignais

ni le choléra, ni la peste, ni la rage. J'ai aidé mon père contre le premier, j'ai bravé la seconde au Caire et à Damiette, et j'ai combattu la dernière en sauvant un homme. Je voulais trop faire en bravant la mort ! C'est dans une autre vie qu'elle me rendra celle que j'aime (183). Ici je n'écoute pas la voix d'un songe, mais la promesse sacrée de Dieu.

Votre ami,

GÉRARD.

Ce dimanche.

CII

A DUBLANC

[27 novembre 1853.]

Tu sais combien les goûts de solitude de mon père ont influé sur moi. Les souvenirs de mon oncle et de ma tante se sont ravivés dans mon cœur pendant une période de cette singulière maladie, qui est pour moi l'âge critique, et dans laquelle on n'avu sans doute que les apparences de l'égarement. Aujourd'hui, jour anniversaire de celui où ma pauvre mère est morte en Silésie, suivant le drapeau de la France, mais laissant son fils orphelin, je me suis promis de vivre enfin sérieusement (184).

CII. — Publ. par Champfleury, *Grandes Figures*.

CIII

A ABEL

[30 novembre 1853.]

Mon cher Abel,

Il y a eu une légère erreur dans mon envoi d'hier. Il faudrait me garder le Comte de Saint-Germain, s'il n'est pas encore composé. Sinon, faites-le moi dire. J'ai aussi quelques modifications à faire à la copie d'hier. Mais je les ferai sur l'épreuve en placards. C'est peu de chose d'ailleurs; l'*introduction* donnera la clé et la liaison de ces souvenirs. Soyez assez bon pour transmettre la lettre ci-jointe à M. Giraud (185).

Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

Ce mercredi.

Suscription : *A Monsieur, Monsieur Abel, prote
chez M. Gratiot, imprimeur,
Rue de Seine St-Germain, Paris*

Note de la poste : *Les 2 rues, Inconnu
V. R. Mazarine.*

CIV

A GIRAUD

[30 novembre 1853.]

Mon cher Monsieur,

Je reçois très peu d'épreuves. Veillez donc à ce que nous n'éprouvions pas de retards. Il y a une portion de copie que, par erreur, j'ai envoyée à l'imprimerie. Elle est destinée à la *Revue de Paris*; je vous prie de la lui faire porter, au bureau du Boulevard. C'est *le Comte de Saint-Germain*. En revanche, on vous enverra, du journal *Paris*, la *Pandora* (186) qui prendra place dans notre volume. Elle doit être composée, prenez l'épreuve dans ce cas. Dites à M. Venet que j'ai un petit changement à faire pour éclaircir le dénouement. Que du reste il l'illustre avec les vignettes de la Poupée de Nuremberg et ce qu'il voudra des autres. — Je voudrais bien vous voir, pour causer de tout cela. Venez donc à Passy, à la maison de santé de M. Blanche. Les voitures sont sur la place du Palais-Royal.

Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

Ce mercredi.

Suscription : A Monsieur, Monsieur Giraud,
 éditeur, Rue Vivienne
 au Coq d'Or.

CV

A GIRAUD

[Décembre 1853.]

Mon cher ami, j'ai absolument besoin d'une nouvelle pour terminer, car cela mange plus que je ne croyais; faites-la donc copier bien vite. Il faut quelqu'un qui aille au cabinet de lecture, 156, galerie de Valois, et qui demande *le Messenger de 1839*. Il feuillettera et trouvera une nouvelle en *Variétés* intitulée : *le Fort de Bitche*. Il faudra mettre, au lieu de ce titre, le nom de l'héroïne (187). Tâchez que l'on ne perde pas de temps. J'ai donné la *Pandora* au *Mousquetaire* (188). On va donc l'avoir.

Votre dévoué,

GÉRARD.

Vous avez oublié de laisser le billet; laissez-le donc et faites-le tout de suite. Je viendrai lundi.

CVI

A GIRAUD

[Décembre 1853.]

Mon cher Giraud,
Avez vous trouvé la nouvelle? J'y tiens beaucoup

cv. — Collection Edouard Champion.

cvi. — Collection Edouard Champion.

car elle est très intéressante et finira bien le volume. Je m'apercevais que sans cela il n'y aurait pas eu de pièce de résistance, mais des morceaux trop découpés vers la fin. Envoyez vite la lettre ci-jointe à Maurice Sand et n'oubliez pas ce que je vous ai dit. Je n'ai pas encore reçu la feuille, qui n'était pas prête samedi.

Votre dévoué,
GÉRARD DE NERVAL.

Ce lundi.

Voulez-vous mettre la lettre ci jointe sous enveloppe et l'adresser à Maurice Sand.

CVII

A GEORGES BELL (189)

[Hiver 1853.]

Vous avez été un de mes médecins, et je me souviens avec reconnaissance de ces tournées lointaines que nous faisons l'été dernier et où vous me gouverniez avec tant de patience et d'amitié solide. Et maintenant ne m'abandonnez pas, si longue que soit par ce temps-ci la course de Passy. J'ai à vous parler beaucoup. Ce que j'écris en ce moment tourne trop dans un cercle restreint. Je me nourris de ma propre substance et ne me renouvelle pas (190).

De plus, j'ai de l'inquiétude quant au placement de la copie. Venez donc bien vite...

CVIII

A GEORGES BELL

[Hiver 1853.]

Mon ami, pourquoi n'êtes-vous pas revenu ? J'aurais été bien plus vite rendu à la santé. Venez donc très vite, le matin ou le soir, car je sors dans la journée, — ou écrivez-moi. J'ai bien des choses à vous lire...

CIX

A STADLER

[Mars 1854.]

Mon cher ami,

M. Blanche vous prie, ainsi que Wey (191), de venir demain un peu de bonne heure, c'est-à-dire pas plus tard que six heures demain, si vous pouvez, pour vous parler avant le dîner, parce qu'il sortira après huit heures. Enfin faites pour le mieux.

Votre affectionné,

GÉRARD.

Ce jeudi.

CX

A STADLER

[Mars 1854.]

Mon cher ami,

Merci de votre lettre... Voilà qu'il se trouve que M. Blanche n'y sera pas aujourd'hui mercredi. Je viens de voir Wey et nous avons pris vendredi, mais pourrez-vous ? pour que je profite de la bonne volonté de M. Blanche et que je sorte de mon indivision à l'égard de son établissement. Cela est nécessaire pour conclure quelque chose et, pardonnez-moi de vous occuper tant de moi, après que vous m'avez tiré (du fossé), il faut me boire.

Votre affectionné,

GÉRARD.

CXI

A STADLER

[11 mars 1854.]

Mon cher Eugène,

Wey m'écrit que la chose est faite et M. Blanche m'a dit qu'il y a aussi de quoi de votre côté. Merci, merci, je me ravive !

Ne parlez pas de la chose, n'est-ce pas ?

Votre ami,

GÉRARD.

CXII

A STADLER

[20 mars 1854.]

Mon cher ami,

Passez chez Cousinet, j'y ai laissé deux exemplaires (192) pour M. D. M. et pour M^{me} la C... J'ai touché le bon.

Votre

GÉRARD.

Je crois décidément après réflexion qu'il vaudrait mieux donner (à une dame nouvellement mariée) l'édition in-octavo à cause des amours de Vienne et de détails trop décolletés dans Constantinople. Gardez-moi donc l'exemplaire in-18 ou plutôt prenez-le pour Cayrol en coupant le faux-titre. Je leur donnerai *Lorely*.

Cela va bien. J'ai vu Millaud, qui me fera une avance pour correspondance.

CXIII

A STADLER

[Mars 1854.]

Mon cher ami,

Voici un exemplaire pour M. de Martre — (s'il

ya une S ajoutez-la sur l'exemplaire et sur la lettre. L'exemplaire sans inscription est pour M^{me} la Comtesse de... Voyez si l'ouvrage n'est pas un peu léger pour elle. En ce cas je donnerais l'autre édition. S'il vaut mieux que vous ayez l'air de lui offrir, gardez l'exemplaire, je vous en donnerai un autre.

Tout va bien, j'ai encore des espoirs...

GÉRARD.

Ce lundi.

CXIV

A BAMPS (193)

Mars 1854.

Monsieur,

Si M. Ernest Constant vous a dit qu'il était très lié avec moi, il y a sans doute erreur. Toutefois, il se peut qu'il me connaisse beaucoup sans que je puisse au juste me rappeler son nom. Vous savez la manière de vivre des écrivains français ; journalistes ou auteurs dramatiques, nous sommes, pour ainsi dire, hommes publics, et notre position nous met souvent en rapport avec des personnes que nous voyons tous les jours sans savoir autre chose qu'un prénom ou un nom qui ressemble à d'autres et qui s'oublie. M. Ernest Constant est-il

auteur, acteur, imprimeur ou employé de quelque journal où j'aie travaillé, j'ai pu le connaître dans ces conditions-là. D'un autre côté, je ne voudrais pas qu'une personne qui se recommande de moi dans un besoin risquât d'être repoussée par suite de mon oubli. Je ne suis pas de ces notabilités si claires dont on peut songer à se recommander dans l'intention de tromper. Je voudrais donc, pour ménager une susceptibilité peut-être juste, que, sans faire part de ma réponse à M. Constant, vous l'engagiez à m'écrire. Il ne manquerait pas sans doute de me rappeler quelque circonstance que j'ai peut-être oubliée, car, depuis vingt ans que je suis dans la presse parisienne, j'ai eu des rapports avec des milliers de personnes et même ce nom de Constant s'appliquerait à plusieurs. Ayez donc la bonté de me donner ou me faire donner des indications plus précises ; j'ai habité Bruxelles et j'y connais des gens qui seraient utiles à M. Constant si son individualité me devenait plus claire ; ce ne serait point, dans tous les cas, au point de vue politique, auquel je suis complètement étranger.

Votre bien dévoué serviteur,

GÉRARD DE NERVAL.

50 rue des Minimes.

CXV

A DE MARS

[11 avril 1854.]

Mon cher De Mars,

J'ai voulu encore aujourd'hui vous aller voir, ainsi que M. Buloz. Une affaire qui dure depuis plusieurs jours m'en a encore empêché. J'irai vous voir ces jours-ci et causer de mes projets, car je n'ai pu encore me remettre à travailler sérieusement (194).

Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

Ce lundi.

Suscription : *A Monsieur, Monsieur de Mars
à la Revue des Deux-Mondes
19, rue St-Benoît.*

CXVI

A BUSQUET

Strasbourg, 30 mai 1854 (195)

Mon cher Busquet,

Pardon de ne vous être pas allé dire adieu, et je souffre même de ne vous avoir pas assez témoigné

cxv. — Date de la poste.

cxvi. — Publ. par Busquet, *le Temps*, 10 août 1881.

ma reconnaissance pour votre amitié si chaude, si dévouée, si effective. Dieu merci, je me sens bien et je ne suis plus l'être aplati que vous avez vu dernièrement. Le voyage et l'air de la montagne m'ont transformé. Je travaille, je fais de jolies choses, nous ferons honneur à nos engagements. J'ai tout un plan de voyage et de travaux parfait (196). Voyez donc Millaud (197) (mais je lui écrirai), et Cohen (198). Dites que je réponds de leur être agréable et de leur faire quelque chose de bien. Peut-être y arrivera-t-on à me renvoyer quelque chose de la somme rendue qui prouve du moins ma loyauté. Car vous savez que ce qui y manque a servi à payer des dettes passées, comme : 100 francs dus à Méry, un billet de libraire remboursé, 40 francs, plus les trente francs que je vous ai laissés pour Villedeuil (199). Aussi je ne suis pas un pierrot... A propos de ces trente francs, s'il est vrai qu'on ne puisse les rendre tout de suite et que vous les ayez encore, savez-vous ce qu'il y a à faire ? Passez chez un changeur, prenez la somme en papier d'Autriche et envoyez-moi cela à Strasbourg, *Hôtel de la Fleur*, tout de suite. Cela m'arrangera, et travaillant bien comme je fais depuis trois jours, je les rendrai bien vite : du reste, si vous avez l'adresse de Villedeuil, M. Blanche pourrait les donner sur ce qu'il a encore à moi. Mais avec cela je m'achèterai un manteau, chose très nécessaire (200).

Adieu, mon bon ami, vous m'avez vu très embarrassé, très penaud. Croyez que me voilà remonté pour longtemps, disposé à bien faire et à vous aimer plus que je n'ai fait encore. Car je vous connais à présent.

Votre ami,

GÉRARD DE NERVAL.

P.-S. — Dites à Du Camp que son affaire va crânement bien (201). J'enverrai les premiers articles au *Pays* d'ici à peu de jours (202).

CXVII

AU D^r BLANCHE

Bade [31 mai 1854].

Au moment de m'enfoncer dans la verte Allemagne, je sens qu'il me manque un habit sérieux pour me présenter dans les cours, si l'on m'invite ou si je me laisse inviter. Nous verrons ce qu'il conviendra de faire dans l'occasion. Je m'abstiendrai des grandeurs autant que possible, et je me félicite déjà de n'avoir pas pris de lettres de recommandation. Ce n'est pas la peine de se faire un nom, si l'on ne sait pas se recommander par soi-même...

Ceci me conduit à vous prier d'adresser à table ou au salon un speech en ma faveur à toutes nos dames si bonnes pour moi et si indulgentes toujours. Expliquez-leur que l'être pensif qu'elles ont vu se traîner, inquiet et morose, dans le salon, dans le jardin, ou le long de votre table hospitalière, n'était pas moi-même assurément. De l'autre bord du Rhin, je renie le sycophante qui m'avait pris mon nom et peut-être mon visage. Elles me reverront, j'espère, meilleur, plus spirituel et plus galant— plus affectueux, je veux dire. Elles me liront peut-être et me connaîtront mieux que par une conversation trop bruyante ou trop timide. Je m'épouvante encore de mes crimes d'inattention, de lèse-politesse... (203).

CXVIII

A GEORGES BELL

[Strasbourg 1^{er} juin 1854].

Mon cher Bell,

Je vous écris de Strasbourg et non de Malte, entendez-vous bien. Tout chemin, il est vrai, mène à Rome, mais il n'est pas permis aux omnibus de se rendre à Corinthe, non que ce soit impossible abso-

CXVIII. — Publ. par M. Maurice Tourneux, *Intermédiaire des chercheurs*, 25 mars 1889.

lument, mais la guerre actuelle rendrait ce trajet bien dangereux (204). Du reste, on n'y allait que pour se ruiner avec des courtisanes, ce qui n'est sain ni pour la bourse, ni pour la santé.

Un prodige ! En touchant les bords du Rhin, j'ai retrouvé ma voix et mes *moyens* ! Hier soir, j'ai écrit un sonnet dans le trajet de Bade à Strasbourg : car je reviens de Bade.

De l'hôtel du Soleil à l'hôtel... de la Fleur.

Je ne loge plus au Corbeau, — c'est sinistre, mais je me sens déjà flamboyer comme un astre, et, quelque temps éteint, je me suis rallumé à ce vieux *soleil* de mes plus beaux jours (205).

Est-ce que j'avais laissé tout à fait mourir le feu sacré ?... C'est bon pour la vestale du boulevard de l'Hôpital ! je n'attends pas le secours tardif de la déesse, je remonte avec le rameau. — J'ai trop chanté dans les ténèbres :

Laissez-vous toucher par mes pleurs,
Ombres, larves, spectres terribles !

.

Certes, je ne suis pas un héros de la force de Thésée et de Pirithoüs, — ni de celle de Paganini, mais j'aspire à devenir fort comme un Turc. Avec un peu d'aide, j'y réussirai.

A propos, tâchez donc de savoir à qui j'ai donné ce rude soufflet, vous savez bien, une nuit, à la

halle.. (206). Faites mes excuses à ce malheureux quidam. Je lui offrirais bien une réparation, mais j'ai pour principe qu'il ne faut pas se battre quand on a tort, surtout avec un inconnu nocturne.

Autrement, vous croirez que je fais le Gascon sur la lisière de l'Allemagne; — mais franchement j'étais plus malade que je ne croyais, le jour, ou plutôt la nuit de cet exploit ridicule.

Quelques jours après, vous vous en souvenez, un de *mes amis* m'a légèrement... comment dire ? blagué dans un journal : je me suis contenté de l'appeler *petit drôle*. Il a tout de suite avoué qu'il ne s'était cru que comique, et cela par suite d'un verre de trop.

Un verre de bordeaux peut-être (mais « était-ce vieux ou nouveau ? »)

Quoiqu'il en soit, je vais reprendre quelques leçons de rapière à l'académie d'Heidelberg.

J'y arriverai ce soir.

Si je ne suis pas encore le quatrième mousquetaire, c'est que Dumas père n'en avait annoncé que trois.

— Dites-lui donc que je pense par moments à continuer les aventures de *Brisacier*, d'autant qu'il a promis de les terminer (207). Qu'il ne soit pas inquiet des 3 louis avancés sur les premiers chapitres; s'il en était autrement, je le jugerais indigne d'avoir des créanciers. Il serait digne d'en être un.

(N'allez pas montrer aux gens cette phrase d'un français douteux.) Mais je connais Dumas, et je lui en dois bien d'autres.

... L'amitié n'est pas un compte en partie double. Il serait pourtant dangereux de trop appuyer sur cette maxime.

Ce que je regrette encore, ce n'est pas de ne l'avoir pas dérangé en partant, pour lui faire des adieux moroses, c'est d'avoir perdu l'occasion d'embrasser sa fille. Remettez-lui (à elle) ce brin de myosotis cueilli peut-être au pied des roches glissantes où apparaît le Lorely... je n'en envoie qu'un autre.

Dites à ceux de nos amis auxquels je n'ai pu faire visite le simple nom de cette fleur, que je ne sais pas écrire en allemand.

Encore un mot : les deux louis que je vous ai laissés, je les ai regagnés à Bade.

Décidément la chance a tourné : « les cœurs vont me revenir en foule. — Je les connais », a dit Figaro.

Mais quelle méfiance absurde ! Est-ce que j'en avais perdu ? Oui, parmi la plus belle moitié de ce qui m'est cher. La maladie m'avait rendu si laid, — la mélancolie si négligent. Dites donc, je tremble ici de rencontrer aux étalages un certain portrait pour lequel on m'a fait poser lorsque j'étais malade, sous prétexte de biographie nécrologique (208).

L'artiste est un homme de talent, plus sérieux que Nadar, qui n'a que de l'esprit au bout de son crayon ; mais, comme notre ami aux cheveux rouges, *il fait trop vrai!* (209).

Dites partout que c'est mon portrait ressemblant, mais *posthume*, — ou bien encore que Mercure avait pris les traits de Sosie et posé à ma place.

Je veux me débarbouiller avec de l'ambroisie, si les dieux m'en accordent un demi-verre seulement.

Infâme daguerréotype! tu pervertis le goût des artistes. — M. Gervais est pourtant un si habile graveur!

Et cette biographie elle-même, comment est-elle? Suis-je éreinté? suis-je flatté? — Danger des deux parts. — J'ai fait un jour le portrait à la plume de mon meilleur ami. Je croyais l'avoir *adonisé*. On m'a dit : « Que vous a-t-il fait? — Rien que du bien. — Vous dites quelque part qu'il a voyagé en Grèce. — Hé bien? — En ajoutant qu'il a toujours passé pour gras. »

Amère facétie! crapaud de brigadier!... Remarquez que j'avais comparé mon ami à l'Antinoüs et au Bacchus indien, — ajoutant pour les dames qu'il était fort beau sous le linge.

Il ne m'a jamais remercié.

Karr m'en a voulu longtemps, pour un portrait de lui, à la plume, que j'avais rédigé, étant à Vienne

dans un journal humoristique, celui de mon ami Saphir, peut-être (210).

Il a dit ce mot féroce : « Tout le monde veut avoir des amis, et personne ne veut être un ami. » Je me le suis aussitôt appliqué. Cela ne l'a pas empêché depuis de m'envoyer à Bruxelles un louis d'or dont je ferai l'histoire quelque jour, pour *le Mousquetaire*, et que je ne lui ai pas encore rendu.

Oh! *les louis d'or!*

Souvenez-vous, Georges, qu'il y a trois jours nous suivions le boulevard des Italiens dans une voiture découverte, — avec une malle sur le tablier.

On ne *pavait* nulle part. Cependant je n'ai pas voulu passer rue Lepelletier en allant faire mes adieux à Théophile. Pourquoi donc cela? Je vous l'écrirai un de ces jours, en vous chargeant d'une politesse à faire.

Je n'ai donc pour créanciers que des amis...

J'ai trop d'amis!

Attendons encore pour m'en vanter. Dans une heure, je traverse une seconde fois le pont du Rhin.

Divinités du Styx, soyez-moi favorables!

Pâles divinités!

Ma foi, je laisse ma malle à Strasbourg. J'avais oublié de l'abandonner à Meaux, mais j'ai déjà abusé une fois de cette facétie. Il n'y en a peut-être pas (de mal).

J'irai peut-être jusqu'en Bohême... c'est toujours l'Orient, mais ce n'est pas la route de Malte, dites-le bien à notre ami Philibert (211) et ne l'égarerez plus par de fausses nouvelles. Rien n'est plus dangereux par ce temps de hausse et de baisse.

Adieu, encore une fois, mon ami.

GÉRARD DE NERVAL.

Strasbourg, 1^{er} juin.

Je rouvre ma lettre ce matin parce qu'en allant la mettre à la poste j'ai trouvé la biographie sur l'étalage d'un libraire. Mirecourt m'a bien chargé. Il m'a peint en beau... et en buste. Je relèverai les erreurs quelque autre jour, mais il a trop parlé de ma misère. *J'ai encore le sac*. Pourquoi me fait-il si généreux et si grand avec mes amis?... S'il savait la vérité!... Démolir les autres avec ma boule, c'est bien machiavélique (212). Je vais toujours prendre des leçons de rapière à Heidelberg.

J'ai fraternisé hier avec les étudiants au bal ou plutôt au *poêle* de la rue des Savetiers. On voulait me faire danser. Je me suis contenté de donner des fleurs aux *étudiantes*.

CXIX

A UN AMI

Strasbourg [juin 1854].

Ayant fraternisé avec les étudiants au bal des

Savetiers, j'ai bu plus de bière que de raison, en voulant faire le crâne, ce qui, joint avec les invitations des deux jours suivants, m'a rendu assez fantasque dans cette ville. J'ai fait tant de bruit à l'hôtel de la Fleur que je crois qu'il y a des gens qui en sont partis à cause de cela, des femmes peut-être, malheureusement, que l'on n'a qu'entrevues. Hé bien, les garçons sont si polis dans cet établissement, qu'on ne m'a fait que des observations détournées sur ce que je ne me rendais peut-être pas bien compte des heures. — J'ai dit : « Mais je n'ai pas de montre, et le jour paraît de bonne heure ; est-ce que j'ai dérangé quelqu'un ? il fallait me le dire. » — Le garçon m'a dit : « Monsieur sait bien ce qu'il fait. » — J'ai répondu : « Pas toujours. »

CXX

AU D^r LABRUNIE

Strasbourg, ce 4 juin 1854.

Mon cher papa,

Je t'écris de Strasbourg, où je suis revenu depuis mon excursion à Bade (213). Ma foi, on avait raison de me prescrire des ménagements. Le mal, c'est-à-dire l'exaltation, est revenu parfois, c'est-à-

dire dans de certaines heures. Je dois passer ici pour un prophète (un faux prophète), avec mon langage parfois mystique et mes fréquentes distractions. J'ai, comme toi, la vue basse : je salue, on ne répond pas ; je ne réponds pas quand on salue, l'un est la cause de l'autre, et quelquefois je me figure qu'on m'en veut sérieusement. Je finis par m'habituer à ne plus être poli que par quintes et à ne plus m'en repentir : Du reste, tel père, tel fils ; tu t'es fait aussi bien des ennemis par ta vue basse et non par l'inattention. Ensuite, la ville est pleine d'étrangers se rendant aux eaux ou dans divers endroits, vu les longues lignes de chemin de fer ; alors, on ne sait jamais avec qui l'on est ; c'est un tohu-bohu de visages connus ou inconnus. Il y a déjà deux ou trois Gérard à Strasbourg, car on me dit parfois : On vous a vu passer là ou là — où je n'étais pas. — Je vous ai parlé, vous ne m'avez pas répondu. — Je pensais... — Ah !... Et l'on salue... Ma foi, à bas la modestie du poète ! on a tant parlé de moi ces temps-ci, grâce, il est vrai, à *mes malheurs*, qu'il faut bien que je sois connu. A présent, je ne me charge plus de reconnaître que mes amis intimes. Je te parle de moi d'abord, ce qui est encore un de mes défauts, mais, en ce cas-ci, c'est la première chose qui doit te faire plaisir. Je voudrais bien avoir de tes nouvelles, car, avec tant d'amis, je n'en ai pas que tu reçoives, sinon par hasard. Si

j'en donne commission, cela gêne et te gêne; je ne te demande pas de m'écrire, car c'est corvée pour toi, et je ne sais où m'arrêter. Cependant, je suis décidé pour la route de Stuttgart et Ratisbonne. On peut toujours m'écrire bureau restant dans cette dernière ville, car si j'allais ailleurs je ferais réclamer la lettre. Pour le plus sûr, je chargerai quelqu'un de l'aller voir. Il y a ici bien des *voix* qui me rappellent mon enfance, quand tu voyais des Polonais et des Allemands que tu avais connus et qui venaient en France plus tard. Des voix de femme d'un timbre délicieux, des hommes à l'allure guerrière; tout cela me rappelle les impressions que tu m'as transmises de la vie de soldat. Je t'en écrirai plus une autre fois; tu sais qu'il faut saisir les heures de la poste, et que ma tête fatigue encore facilement. Pourtant je vais dix fois mieux, quoi qu'on puisse te dire ou t'écrire. Crois-le bien. La preuve, du reste, c'est que je vis à ma tête, et que je t'écris, comme tu vois, avec assez de logique et de facilité. Porte-toi bien, j'écrirai à mon cousin de t'aller voir et te porter une lettre plus longue, car, il faut l'avouer, je suis encore hésitant, et tu le comprendras en faveur de ma sagesse, et songeant que le temps a été très mauvais ces jours-ci.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils,

GÉRARD DE NERVAL.

P. S. — Je pars aujourd'hui par un beau soleil et avec une bonne disposition.

CXXI

AU D^r BLANCHE

[Munich, juin 1854.]

Mon cher Emile,

Je me suis arrêté à Munich où je trouve beaucoup à voir et quelque chose à faire (214); je ne travaille pas encore tant que je l'aurais espéré, cependant mon esprit se rassemble de plus en plus et je crois que c'est là le meilleur résultat. Je vous envoie cette lettre par Du Camp à qui j'écris touchant le travail que je continue pour lui. Cela ne m'a pas empêché de recueillir beaucoup pour plus tard. J'ai trouvé dans les librairies beaucoup d'ouvrages fort curieux dont je prends les titres, pour faire venir ceux qui pourraient m'être utiles. J'irai demain aux grands Musées dont l'un est entièrement nouveau. La ville est très animée en ce moment à cause d'une exposition d'industrie qui doit avoir lieu, comme partout, dans un magnifique palais de crystal, mais je ne resterai pas jusque-là. Dites, je vous prie, à Antony que je n'ai pas eu encore occasion d'entendre un opéra de Wagner (215). On joue demain *le*

Prophète ; il y a évidemment plus à apprendre dans les petits théâtres. Je suis arrivé à régulariser mes dépenses et vous ne regretterez pas de m'avoir rendu à moi-même ; c'est ainsi que j'arriverai à reprendre ma situation. Enfin rien n'est perdu et j'ai beaucoup réfléchi depuis que je vous ai quitté.

Paris se recompose pour moi dans le lointain, avec des regrets et des espérances. Je compte encore sur vous pour dire combien je pense aux personnes qui vous sont chères et qui me le sont devenues. Je ne doute plus de pouvoir me montrer digne de tant de sympathie et de soins qu'on a eus pour moi. J'en suis maintenant à me dire : comment va-t-on ? qu'est-il arrivé ? Il faut cependant que je m'assure des points où je m'arrêterai maintenant. Si je n'allais pas à Ratisbonne, au cas où le mauvais temps continuerait, je serais toujours à Nuremberg dans deux jours ; on pourrait m'écrire là, ne fût-ce que quelques lignes.

Adieu, mon cher Emile, pensez à moi et à bientôt — mais pas trop tôt, n'est-ce pas.

Votre affectionné,

GÉRARD.

Suscription : A Monsieur, Monsieur Emile
Blanche, 1, Rue de Seine
Passy-lès-Paris.

CXXII

AU D^r LABRUNIE

[Donauwerth] Ce 20 juin 1854.

Mon cher papa,

Je t'écris de Donauwerth où je me suis arrêté venant de Munich et d'Augsbourg. Je ne sais trop si j'irai à Ratisbonne, parce qu'il y a neuf heures de bateau à vapeur, sur le Danube, et le fleuve est encore si peu de chose ici que cela ne doit pas être très pittoresque. J'ai pourtant une bonne lettre de recommandation pour Ratisbonne, l'hospitalité si je veux, mais je la trouverai aussi par l'autre chemin, celui de Leipsick, et, après tout, je ne profiterai peut-être ni de l'une ni de l'autre.

Le principal, c'est que le voyage m'a fait grand bien et que je me sens remis tout à fait. Tu m'as vu malade, mais non pas mort. Tu n'es ni l'un ni l'autre, Dieu merci ! Comptons donc que nous aurons encore de bonnes années à vivre ensemble. Je ne tends qu'à un but et à une consolation, c'est que tu me voies un jour heureux, comme je crois mériter de l'être et que tu me connaisses bon, comme je sens que je le suis. Ne crois pas, quand

CXXII. — Publ. par L. de Bare, *Nouvelle Revue internationale*, 1^{er} mai 1894.

je suis loin, que je ne sois pas près de toi, cependant. J'y serais près encore, fût-ce dans le tombeau. Si je mourais avant toi, j'aurais, au dernier moment, la pensée que, peut-être, tu ne m'as jamais bien connu.

Pardon de ces idées noires ; je viens de visiter l'église assez lugubre de cette ville. mais j'en ai emporté aussi de douces pensées ; c'est que, me croyant guéri, je me sens meilleur. Voilà ce qui me fait t'écrire tout de suite.

Le temps se brouille un peu. Je crois bien que je vais finir par reprendre le chemin de fer pour Nuremberg, où je m'arrêterai deux ou trois jours, parce qu'il y a bien des curiosités à voir. J'ai encore beaucoup d'argent et l'on m'en enverra si j'en manque. Il faut aussi noter que si je voulais aller à Weimar, je passerais là des mois sans avoir à m'occuper de rien — que de toi et de Paris, ce qui m'empêche de songer trop à cette oasis.

Je suis sûr qu'à Paris on me croit en Orient. J'ai eu, un instant, l'idée d'y aller, en franchissant le Rhin (216). Je le pouvais et on ne m'aurait pas laissé dans l'embarras, quoique je n'eusse pas emporté tout l'argent nécessaire. Mes amis avaient abusé de leur crédit pour moi et je pouvais me pavaner sur les bateaux de l'Etat. Mais je n'aime pas ces promenades trop faciles dont on médite ensuite, et quoique je croie mériter comme bien d'autres

ce que l'on voulait faire pour moi, je me sens plus libre en agissant à ma guise.

N'as-tu pas été aussi comme cela ? Plus j'avance en âge, plus je sens de toi en moi. C'est ta jeunesse qui revient et dont l'exemple soutient la mienne qui passe.

J'oublie toujours une chose, en te parlant de ma situation plus heureuse et de mes ressources pour l'avenir, c'est que toi-même tu te gênes peut-être dans une idée qui me serait relative... Songe surtout que je ne voudrais pas que tu te privasses pour moi et même que tu pusses refuser à des parents, qui le mériteraient, le peu dont tu pourrais disposer. Mon devoir serait d'y songer, moi. Mais je pense que cela viendra.

Je t'embrasse. A bientôt, j'espère.

Ton fils,

GÉRARD.

CXXIII

AU D^F BLANCHE

[Bamberg, 26 juin 1854.]

Sauf une petite rechute de régime, j'ai manifesté ma tempérance dans tous les pays à bière que je viens de traverser ; je suis frais comme une rose,

et j'ai la figure *culottée*, comme disent les artistes, par le bon air, l'exercice et le soleil. Ce n'est pas qu'il ne pleuve assez souvent; mais alors je travaille, comme je viens de faire ici avant déjeuner. Je suis content de ce que je fais, ce qui est le principal, car autrement comment me tirer de peine, et je suis d'autant plus heureux d'avoir suivi vos conseils en ne publiant rien depuis quelques mois. Je n'ai pas besoin de vous dire ici que je vois sûrement les choses — et que la réflexion et la santé m'ont fait comprendre, mieux qu'avant, tout ce que je dois à vos soins et à votre parfaite rectitude d'esprit. Vous avez été surtout le médecin moral, et c'est ce qu'il fallait.

CXXIV

A GEORGES BELL

Neuenmarket, 27 juin 1854.

Mon cher Georges, je viens de passer un mois à visiter l'Allemagne du midi. Je me suis clarifié l'esprit et j'ai repris la forte santé des jeunes années. Munich et Nuremberg m'ont plu particulièrement, ainsi que Bamberg, où j'étais hier. A présent, je me dirige vers Leipsick et Dresde. A

Strasbourg, les réceptions et les invitations m'avaient encore un peu agité. Pour éviter les occasions, j'ai vu fort peu de monde depuis, et j'ai pris de la force dans la réflexion et la solitude. J'ai beaucoup travaillé, et j'ai même de la copie que je ne veux pas envoyer légèrement ; le principal, c'est que je suis fort content et plein de ressources pour l'avenir. Du résultat de ce mois seul, il ya de quoi travailler un an. Je me suis découvert des dispositions nouvelles. Et vous savez que l'inquiétude sur mes facultés créatrices était mon plus grand sujet d'abattement... (217). J'ai recueilli beaucoup de choses à faire sur Nuremberg ; c'est décidément la plus jolie ville de l'Allemagne... J'ai fait route hier soir, dans un wagon, avec sept ou huit paysannes bohémiennes qui avaient des costumes d'opéra et qui dormaient sur les bancs et sur le plancher du wagon dans le désordre le plus pittoresque. Cet intérieur ressemblait à un foyer de *marcheuses*, — endormies comme les bacchantes de Boucher. Tout cela est court-vêtu, avec les jambes nues, des corsets pailletés, et des tresses blondes s'échappant de leurs mouchoirs rouges à festons, qui les coiffent comme des sphinx. Que la vie est amusante dans ce pays-ci !...

CXXV

AU D^r BLANCHE (218)

[Leipzig, 30 juin 1854.]

Je vais à la poste espérant que vous avez pu m'envoyer la chose que je vous ai demandée de Bamberg. Si la lettre n'était pas parvenue, — ce serait la valeur de cent florins — adressez-moi cela à Weimar chez Listz, si quelquefois cela n'était parti; j'ai fini par me décider à y aller, me sentant assez bien portant depuis un mois de solitude pour pouvoir voir un peu de monde. J'ai à peu près ce qu'il me faut, m'étant un peu remonté à Strasbourg, sur quelques détails oubliés. Du reste, c'est fort simple : ce sont des fêtes musicales qui ont lieu à la Wartburg en souvenir des maîtres chanteurs. Dites à Antony que cela m'intéressera surtout à cause de lui et je tâcherai de définir Wagner de façon à ce qu'il n'ait rien à dire. Jusqu'ici, je n'ai vu que des opéras connus : *Fidelio*, *Don Juan* et *le Prophète*; ici *la Dame Blanche* est bien chantée en allemand. Mais je me sens fort disposé en faveur de la musique, et mes théories, que je n'expose pas souvent, se rapportent assez à celles de Richard Wagner.

Parlez donc de moi au docteur Boulé, que je n'ai pas vu en partant. Ah! je suis un monstre, et M^{me} Lise, dont je n'ai pas parlé et que je crains bien de ne pas avoir embrassée, car je ne voyais même pas! J'espère que votre lettre va m'arriver aujourd'hui et me donnera toutes les nouvelles. J'en ai reçu une hier de Sartorius, qui me recommande à son correspondant. Il me dit que tout le monde va bien.

Je n'ai que le temps de porter cette lettre à la poste. Je vous prie de faire tenir l'autre à mon père. Pardon de toutes ces peines, mais je sais que vous serez content de me savoir en bonne santé et bonne disposition. Peut-être irai-je à Berlin, où Janin m'a dit d'aller voir le roi, tout simplement de sa part. Du reste, c'est tout près d'ici.

Votre ami,
GÉRARD.

CXXVI

AU D^r BLANCHE (219)

[Weimar, juillet 1854.]

Mon cher Blanche,

J'ai bien des reproches à me faire sans doute, mais vous m'excuserez en pensant que mon voyage actuel a pour but la distraction et quelque peu

l'étude, ce qui fait que, jusqu'ici, je l'ai accompli un peu au hasard, comptant surtout réunir assez de matériaux pour travailler longtemps. Votre dernière lettre a été pour moi un reproche bien sensible et m'a troublé au moment où j'espérais beaucoup de plaisir de mon voyage à Weimar, d'autant que je l'ai ouverte en présence de Listz qui m'avait accompagné à la poste. De plus, le temps s'est mis de la partie et la fête d'Eisenach n'a pu avoir lieu, ce qui nous a tous attristés. Cependant j'ai pu profiter de l'hospitalité offerte, mais seulement deux jours, car Listz a dû partir pour le Nord. Je ne sais si je le reverrai cette fois. Je me rapproche, car je suis bien inquiet de n'avoir pas de nouvelles de mon père et....

CXXVII

AU D^r BLANCHE

[Cassel, juillet 1854.]

... Je m'interromps, en pensant à votre mariage, pour vous dire qu'à Leipsick, sur la place, en face de la statue de Hahnemann, j'ai vu un joli petit enfant dont j'ai demandé le nom. On m'a répondu Emile. Que ce soit donc un présage. Pardon,

je dois convenir qu'il m'est toujours resté, pendant mon voyage, un fond d'idées superstitieuses. Ma santé est-elle aussi bonne que je le crois ? C'est ce qui doit se prouver par mon travail.

.
 Je pleure en vous écrivant ceci, et ce n'est pas en signe de regret. Comment saurai-je si j'ai eu tort ou raison, si je suis bon ou méchant ? Ecrivez-moi, mon cœur se détend en songeant à vous, en songeant à lui ; écrivez-moi ce qu'il faut faire, car je souffre bien, et c'est du cœur. S'il y a toujours un moment pour se repentir, eh bien ! je me repens ; mais je marche encore dans les ténèbres, et c'est votre réponse et votre conseil que j'attends.

CXXVIII

AU D^r LABRUNIE

[Francfort, 15 juillet 1854.]

Mon cher papa,

... Je ne sais pourquoi, à Cassel, il m'a pris une inquiétude sur ta santé. J'ai écrit à Blanche dont je viens de recevoir une lettre qui m'a en partie rassuré. Il se marie et m'invite à revenir pour le 20. Je vais tâcher de le faire. Il t'ira voir sans doute

CXXVIII. — Publ. par L. de Bare, *Nouvelle Revue internationale*, 1^{er} mai 1894.

dans l'intervalle. Je n'ai pas toujours assez compris toutes les obligations que je lui ai, mais il a la bonté de me mettre à mon aise et j'espère bien abuser moins, à l'avenir, de ses bonnes dispositions. Ce voyage me sera peut-être bon surtout en ce qu'il m'a fait beaucoup réfléchir sur les autres et sur moi-même, et les jours de solitude que j'ai rencontrés ont été remplis souvent de bonnes pensées et de bonnes résolutions. La lettre que Blanche m'écrit est pleine de cœur et de sympathie. S'il n'est pas trop mécontent de moi, j'arriverai à me rassurer tout à fait et à réformer plus complètement les défauts que je me reproche encore... J'ai fait de bonnes études, surtout à Munich et à Nuremberg, et je rapporte de curieux détails sur Leipsick; ailleurs, le temps a beaucoup contrarié mes explorations, surtout à Weimar, où il a plu continuellement. A Francfort, il fait très beau. Je vais partir aujourd'hui pour Mayence. A cette semaine donc. Je t'embrasse (220).

Ton fils,

GÉRARD.

CXXIX

A GODEFROY

Passy, 23 septembre 1854.

Mon cher Monsieur,
A mon retour d'Allemagne, j'ai cru devoir

vous aller rendre compte des démarches que j'avais faites, dans l'intérêt de mes confrères, principalement à Leipsick et à Weimar, pour obtenir la réalisation et l'exécution des traités internationaux relatifs au *droit de traduction*. J'avais à cœur surtout de me rendre digne de répondre à la confiance de M. le Ministre de l'Instruction publique qui m'avait honoré d'une mission et m'avait donné en outre quelques instructions verbales. Vous avez paru prendre intérêt aux détails que je vous ai donnés, à la lecture de la note de M. *Ackermann* de Leipsick, que j'avais rapportée, aux réponses aussi qui m'avaient été faites par le Docteur *Kobb*, d'Augsbourg, par MM. *Listz*, *Hoffmann* de *Fallersleben* et par M. *Ferrière Levayer*, notre ministre à Weimar. De plus, vous avez eu la complaisance de vous charger d'écrire en Angleterre et en Espagne pour m'y assurer la propriété du nouveau livre intitulé *Aurélia*, etc., dont je vous ai montré les premiers cahiers. Je regrette de vous avoir un peu pressé à cet égard, mais les deux premières feuilles étaient sous presse et je ne croyais pas avoir à m'occuper encore de ma santé. Deux jours après notre entrevue, j'avais fait partir à Leipsick le premier article composé pour la *Revue de Paris* et j'allais vous adresser quatre épreuves pareilles, lorsque M. *Blanche*, mon médecin, a jugé que la fatigue du voyage, jointe aux dé-

marches multipliées que j'avais faites à mon retour, m'avait fatigué, ce qui était en effet, et m'a conseillé quelques jours de repos. Depuis deux mois j'ai été soumis à une hygiène sévère et ce n'est que d'aujourd'hui qu'il m'est permis de communiquer par écrit avec des amis ou parents. Toutefois, n'ayez aucune inquiétude sur l'exécution du travail, qui est à peu près terminé et dont les corrections peuvent s'effectuer sur épreuves. Une partie est imprimée dans *l'Artiste* et les deux fragments sont destinés à se rejoindre. J'ai à Passy la presque totalité de la copie manuscrite. Il est d'autant plus important que je sache maintenant à quoi m'en tenir que c'est là le seul tourment d'esprit qui me reste, la saison favorable pour nos affaires étant déjà avancée. J'étais au moment de conclure un arrangement avec M. Dutacq (221), du *Pays*, pour une somme importante. Il m'achetait les droits d'auteur de plusieurs volumes et je crains que l'incertitude présumée de ma santé ne fasse obstacle à ses bonnes résolutions dont il m'a assuré à deux reprises. Vous voyez qu'il n'y a pas de temps à perdre, vous qui savez mieux que tout autre que de telles affaires tiennent surtout à ce qu'on sait en saisir l'occasion. Je serais replongé dans une bien triste incertitude si, par trop de préoccupation de ma santé, on me mettait hors d'état de faire face à mes nombreux engagements et de payer même les frais de

ma maladie, ne voulant pas avoir recours à la caisse de la Société. Je vous prie donc, mon cher monsieur, de vouloir bien envoyer à Passy un de nos commissaires pour assurer M. le Docteur Blanche de l'importance des détails sur lesquels je viens d'appuyer, afin que, selon la promesse qu'il m'en a faite hier, je puisse sans trop de travail reprendre la direction d'affaires importantes pour mon avenir et qui ne peuvent être traitées que par moi-même (222). J'ai, d'autre part, écrit à mes parents dont les plus proches sont venus me visiter et je pense que si vous m'envoyez un de nos confrères, on ne refusera pas de me laisser communiquer avec lui. On peut venir de votre part depuis le matin jusqu'à cinq heures ou le soir après six ou sept heures.

Votre bien dévoué,

L. GÉRARD DE NERVAL.

à Passy-les Paris,
Maison de santé du Docteur Blanche
1, Rue de Seine.

Suscription : *M. Godefroy Agent de la Société
des auteurs.*

CXXX

AU D^F BLANCHE

[17 octobre 1854.]

Mon cher Emile, laissez-moi vous appeler encore

CXXX. — Publ. par Champfleury, *Grandes figures.*

de ce nom, quoique mon père, qui est très méfiant, avec justes raisons de l'être, m'ait dit que vous m'en vouliez peut-être de vous traiter en jeune homme, en camarade. Vous êtes jeune ! en effet et j'oublie l'âge qui nous sépare, parce que j'agis encore en jeune homme, ce qui m'empêche de m'apercevoir que j'ai bien des années de plus que vous. Je vous ai vu si jeune chez votre père que j'abusais même de quelques avantages et de mon état présumé de folie pour aspirer à l'amitié d'une jeune dame dont le chat, qu'elle portait toujours dans un panier, m'attirait invinciblement. — Un jour que je l'avais embrassée par surprise, elle m'a dit, comme le général Barthélemy, en pareille occasion : *Aspetta !* traduction française : Nous n'en sommes pas encore là ! Voulez-vous que je pense et laisse penser que, dès cette époque, une sourde jalousie vous a rendu injuste à mon égard... Peut-être même ce sentiment cruel se sera-t-il de nouveau manifesté ici... Je tremble d'aller trop loin et j'ai besoin, pour vous rassurer, de faire appel à toute ma vie. N'ayant jamais aspiré aux femmes ni aux maîtresses de mes amis, je veux toujours vous ranger parmi eux, et cette lettre amicale que M. Bertrand, votre oncle, m'a conseillé de vous écrire, ne sera pas la dernière.

.

J'ai peut-être plus de protections à faire mou-

voir que vous n'en rencontrerez contre moi. Je ne sais si vous avez *trois ans* ou *cing ans*, mais j'en ai *plus de sept* et j'ai des *métaux* cachés dans Paris. Si vous avez pour vous-même le Gr. . O. . je vous dirai que je m'appelle le *frère terrible*. Je serais même la *sœur terrible* au besoin. Appartenant en secret à l'*Ordre des Nopses*, qui est d'Allemagne, mon rang me permet de jouer carte sur table... Dites-le à vos chefs, car je ne suppose pas qu'on ait confié les grands secrets à un simple (?) qui devrait me trouver *très Respectable* (X). Mais je suis assuré que vous êtes plus que cela. Si vous avez le droit de prononcer le mot de... (cela veut dire *Mac-Benac* et je l'écris à l'orientale), si vous dites *Jachin*, je dis *Boaz*, si vous dites *Boaz*, je dis *Jehova*, ou même *Machenac*... Mais je vois bien que nous ne faisons que rire (223).

CXXXI

A JULES JANIN

[Fin 1854.]

Mon cher Janin,

Merci (224). Je suis sorti avec les honneurs de la guerre, mais non avec *armes et bagages*, comme on disait à Sainte-Pélagie. On m'a gardé provisoi-

rement mes meubles ; mais il paraît *qu'il le fallait*. Je vais donner une représentation à mon petit bénéf à la Porte-Saint-Martin (225).

Comme vous m'avez tiré de peine, je *me* fais le plaisir de vous donner ceci à lire. Je vous apporterai la première partie qui paraît le 15 et *les Filles du feu*, que diverses circonstances m'ont empêché de vous donner.

Votre ami,

GÉRARD.

CXXXII

A ALFRED DELVAU

[Janvier 1855.]

Monsieur,

Que de choses charmantes vous avez écrites sur mes livres (226). Je n'ose me sentir digne de tant d'éloges. Mais cela vient m'encourager dans un moment où j'ai besoin de m'appuyer sur ce que j'ai fait pour tâcher de mieux faire, si ma santé le permet encore. Je suis heureux de me voir soutenu par un écrivain qui parle de style en maître et qui entend si hautement la critique littéraire. J'attends le numéro prochain pour me rendre compte de l'ensemble de votre appréciation et vous en remer-

cier pleinement, avec l'espoir de profiter de quelques sévérités qu'il me reste à vous demander du moins.

Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

CXXXIII

A SA TANTE (227)

24 janvier 1855.

Ma bonne et chère tante, dis à ton fils qu'il ne sait pas que tu es la meilleure des mères et des tantes. Quand j'aurai triomphé de tout, tu auras ta place dans mon Olympe, comme j'ai ma place dans ta maison. Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche.

GÉRARD LABRUNIE.

LETTRES SANS DATE

CXXXIV

A MADAME.... (228)

Madame et souveraine,
Que mon cœur a de peine...
Ainsi disait un enfant chérubin.
Madame et souveraine,
Que mon cœur a de peine.

.....
Cette nuit, je ne sais trop pourquoi, ce refrain
A trotté dans ma tête et m'a laissé tout triste...
J'ai des torts envers vous, mais de ces torts d'artiste
Que l'on peut pardonner de la main à la main.
Je suis un fainéant, bohème journaliste
Qui dîne d'un bon mot étalé sur son pain.
Vieux avant l'âge et plein de rancunes amères,
Méfiant comme un rat, trompé par trop de gens,
Ne croyant nullement aux amitiés sincères,
J'ai mis exprès à bout les nobles sentiments
Qui vous poussaient, Madame, à calmer les tourments
D'une âme abandonnée au pays des misères.
Daignez me pardonner cet essai maladroit...
Vos lettres m'ont prouvé que, dans cette bagarre,
Vous possédez l'esprit qui marche ferme et droit,

Vous voulez votre *dù*, mot grotesque et barbare,
 Que l'on n'accepterait jamais au *Tintamarre*...
 Mais il paraît qu'il faut payer ce que l'on doit.
 Vous aurez donc, Madame, et manuscrits et lettres,
 Doucement ficelés dans un calicot vert,
 Car ma plume est gelée aux jours noirs de l'hiver.
 Sans feu dans mon taudis, sans carreaux aux fenêtres,
 Je vais trouver le *joint* du ciel ou de l'enfer,
 Et j'ai pour l'autre monde enfin bouclé mes guêtres.
 J'ai fait mon épitaphe et prends la liberté
 De vous la dédier dans un sonnet stupide
 Qui s'élançe à l'instant du fond d'un cerveau vide...
 Mouvement de coucou par le froid arrêté :
 La misère a rendu ma pensée invalide ?

SONNET

Il a vécu tantôt gai comme un sansonnet,
 Tour à tour amoureux, insoucieux et tendre,
 Tantôt sombre et rêveur comme un triste Clitandre.
 Un jour, il entendit qu'à sa porte on sonnait.

C'était la mort ! Alors il la pria d'attendre
 Qu'il eût posé le point à son dernier sonnet ;
 Et puis, sans s'émouvoir, il s'en alla s'étendre
 Au fond du coffre froid où son corps frissonnait.

Il était paresseux, à ce que dit l'histoire,
 Et laissait trop sécher l'encre dans l'écrivoire.
 Il voulut tout savoir, mais il n'a rien connu.

Et quand vint le moment où, las de cette vie,
 Un soir d'hiver enfin, l'âme lui fut ravie,
 Il s'en alla disant : pourquoi suis-je venu ?

Adieu, Madame, puisse ma lettre vous trouver
 joyeuse et contente.

Vous êtes jeune, tout est bien pour vous. J'ai la

tête bourrelée d'ennuis, vous me pardonnerez donc cette lettre qui, pour vous, n'a sans doute pas sa raison d'être ! Prenez-la comme une énigme et si vous en trouvez le mot, répondez-moi que vous daigniez agréer les vœux sincères que je fais pour votre bonheur.

Votre dévoué serviteur,

G. DE NERVAL.

CXXXV

A FORGUES (229)

Mon cher Forgues,

Voici un exemplaire de mon volume ; pourrez-vous en parler dans une revue bibliographique. Est-il nécessaire d'envoyer un autre volume au journal ? Dans ce cas, dites-moi à qui. Ecrivez-moi cela rue de Navarin, n° 14.

Votre bien dévoué,

GÉRARD.

Suscription : *A Monsieur, Monsieur Forgues
Rédacteur du Journal du Commerce.*

CXXXVI

A...

Monsieur,

Votre lettre est tellement obligeante que c'est à

moi de m'excuser maintenant et de reconnaître ma propre erreur. J'avais cru que M. de Girardin avait, l'année dernière, demandé purement et simplement mes entrées (que j'avais eu longtemps comme rédacteur partiel du feuilleton). Théophile ayant les siennes comme auteur, cela ne changeait rien à la position du journal. Vous voyez comment j'ai été conduit à me présenter dernièrement sans droit réel, ce que je n'ai fait au reste que pour les nécessités de mon travail. Ce qui m'a contrarié, c'est seulement un procédé un peu dur, qu'il serait aisé d'éviter en pareil cas. Ordinairement les contrôleurs comprennent que toute personne qui a pu déjà obtenir ses entrées a droit à quelques égards. Ils lui disent, ou lui écrivent : « Monsieur, *Nous ne savons pas* si votre nom est porté encore sur le livre des entrées; veuillez faire une réclamation et justifier de vos droits, — ou bien, on s'en informera et on vous en donnera avis. » De plus on offre au spectateur qui s'est fait illusion sur sa position la faculté de voir finir le spectacle. Il peut se trouver avec des personnes qu'il lui est désagréable de laisser seules. — Que ceci soit entre nous, Monsieur, vous avez été journaliste et vous comprenez que ce n'est là de ma part qu'une humble observation dans l'intérêt de tous. J'accepte avec reconnaissance l'offre que vous me faites de me continuer mes entrées et j'espère pouvoir recon-

naître tôt ou tard votre excellente manière d'agir.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,
 Votre bien dévoué serviteur,
 GÉRARD DE NERVAL.

Ce 19 octobre.

CXXXVII

A HIPPOLYTE LUCAS

Mon cher Lucas,

Voici les deux matériaux. Je vous les laisse lire pour que nous puissions en causer. Je viendrai dans trois ou quatre jours. Les noms ne sont pas les mêmes, ce sont deux versions de la même histoire (230). Enfin, nous verrons ce qu'on pourrait asseoir dessus. Il faudra peut-être aussi demander *l'Hypnérotomachie ou le Songe de Polyphile* à la bibliothèque (231).

Votre ami,
 GÉRARD DE NERVAL.

CXXXVIII

A ARSÈNE HOUSSAYE

De Morfontaine (232).

Vous vous rappelez, mon cher ami, le voyage à

CXXXVII. — Communiquée par M. Léo Lucas.

CXXXVIII. — Publ. par A. Houssaye, *la Presse*, 22 septembre 1862.

Cythère que j'écrivais pour notre vieil *Artiste*. Je racontais que je m'étais arrêté, en approchant d'Aplimori, dans un petit bois de mûriers et d'oliviers où quelques pins plus rares étendaient çà et là leurs sombres parasols; l'aloès et le cactus se hérissaient parmi les broussailles, et, sur la gauche, s'élevait de nouveau le grand œil bleu de la mer que nous avons quelque temps perdue de vue. Sur un marbre, débris d'une ancienne arcade qui surmontait une porte carrée, je pus distinguer ces mots : ΚΑΡΔΙΩΝ ΘΕΡΑΠΙΑ, *guérison des cœurs*. Jusqu'ici rien n'a pu guérir mon cœur qui souffre toujours du mal du pays.

CXXXIX

A MÉRY

Mon cher Méry,

Cette lettre vous sera remise par M. Frédéric de Fauconnet, le fils du général, qui se rend en Algérie, et qui aurait besoin de quelques recommandations près des autorités maritimes. Si vous connaissez quelqu'une des personnes qu'il vous indiquera, faites, je vous en prie, pour lui comme pour moi. Quand pourrai-je vous voir et vous remercier de

cette intervention en faveur d'un excellent homme, qui mérite toute votre sympathie? Il est très modeste, mais très intelligent et très capable, tâchez de le rassurer un peu et de lui donner aussi quelques recommandations pour Alger.

Votre bien affectionné,

GÉRARD DE NERVAL.

Ce 26 octobre.

Suscription : *A Monsieur, Monsieur Méry
au Musée, à Marseille.*

CXL

A FRÉDÉRIC LEMAÎTRE

Mon cher Monsieur,

Je ne vous ai pas revu depuis une certaine pièce qui n'a pas pu s'arranger, parce que le rôle était difficile à mettre à votre taille. J'irai causer avec vous un de ces jours, si cela ne vous ennuie pas. Il est assez difficile de songer à des rôles pour vous, ici, du moins selon la nature de mon esprit. *L'Imagier de Harlem* eût été l'affaire, si vous eussiez été libre. Nous avons songé —

Voici un canevas d'un ami qui habite la province, que je suis chargé de vous remettre. Voyez —

il y a peut-être quelque chose, en refaisant tout et en changeant le titre. Le principal, c'est que je serais charmé de causer avec vous sur l'art et d'agiter des questions.

Votre grand admirateur
et ami j'espère,

GÉRARD DE NERVAL.

9, rue du Mail.

Suscription : *A Monsieur, Monsieur Frédéric
Lemaître.*

CXLI

A ALEXANDRE DUMAS (233)

Mon cher Dumas,

Je vous prie de me rendre un service, c'est de ne pas insérer dans votre journal et de détruire même les plaisanteries que j'ai dictées ou écrites à votre bureau. Je ne suis ni un bouffon ni un Brutus, et surtout j'ai à garder pure la gloire de mon nom. Vous savez à quel point j'avais pris cela en plaisanteries, puisque je vous réclamaï une somme que vous m'avez si largement rendue, ce dont j'ai du reste instruit tout le monde : laissons tout cela dans l'ombre. Si maintenant vous voulez des arti-

cles sérieux, demandez-les moi. Si vous préférez rentrer dans les 160 francs que vous m'avez avancés, M. Blanche voudra bien, sans doute, vous les offrir. Je ne vous rendrai jamais vos bons conseils et votre exemple, qui m'ont fait ce que je suis, c'est-à-dire ce que je veux être, un prosateur énergique et un conteur facile.

Votre ami,

GÉRARD DE NEVAL.

CXLII

A ALEXANDRE DUMAS

Voici le drame dont je vous ai parlé, ou plutôt la fin du drame (234).

Rousseau, assis devant une petite cabane, cause avec un jeune enfant. L'enfant va, vient, apporte des plantes. « — Quelle est celle-ci? — C'est de la ciguë. Apporte-moi toutes celles que tu rencontreras. » Thérèse vient déposer le café de Rousseau près de lui et aperçoit dans ses mains un pistolet : « Qu'allez-vous faire? — Mettre fin à une existence dont vous avez fait un long martyr. » Il sait tout et dit tout. « Ce père de vos enfants, que l'on m'accuse d'avoir abandonnés, est ici palefrenier dans cette maison, etc. » Thérèse s'age-

nouille. « Il est trop tard !... Souvenez-vous seulement qu'aux yeux du monde je vous ai permis de porter un nom qui sera désormais glorieux. » L'enfant revient ; Rousseau dit à Thérèse de sortir. Celle-ci, sans bouger, lui montre le pistolet. Rousseau le lui donne ; elle sort. Puis, en causant avec l'enfant, il exprime le jus des ciguës dans son café qu'il boit tranquillement en caressant l'enfant. « Viendrez-vous ce soir à la fête du château ? — Non. — Pourquoi donc ? Il y aura M. Diderot, M. Saint-Lambert, M^{me} d'Houdetot, etc. » Ses tortures effrayent l'enfant, qui fuit. Rousseau s'achève avec un autre pistolet qu'il tire de sa poche. Le bruit fait accourir tous les invités, M^{me} d'Houdetot se précipite la première pour le relever, Rousseau est mort !..

Qu'en dites-vous ?

GÉRARD DE NERVAL.

CXLIII

A ARSÈNE HOUSSAYE

Mon pauvre cher Houssaye,
Je n'étais pas là quand vous êtes venu.

Vous aurez été bien content toutefois de me voir sorti. Aujourd'hui je vais plus loin, demain sans

CXLIII. — Fac-similé publ. par Arsène Houssaye, *Confessions*, t. I.

doute, j'irai voir Janin. Dites-lui ce qu'il faut. Il n'y a pas besoin de le remercier. — Je suis fol. — Je lui porterai bonheur et je lui apprendrai à faire de l'or. Voilà tout. — Mais c'est si ennuyeux qu'il n'en aura pas la patience, il aimera mieux le recevoir tout fait du bon Dieu. — A propos il y en a un quelque part — dans un coucou; — il y en a même peut-être plusieurs. — J'en ai eu peur. Mais vous allez croire, mon pauvre et bon ami, que je suis encore malade, comme disaient les Grecs ! Janin a bien compris — pas tout — mais il sait ou saura tout.

Venez me voir ce soir si vous pouvez, ou demain matin.

Celui qui fut GÉRARD et qui l'est encore; γέρας, gloire, honneur, récompense (pour vous tous ! et toutes).

LETTRES D'AMOUR

I

Ah ! je suis bien puni de mes exigences ! Vous m'en avez cruellement puni ! Pourquoi vous ai-je dit une seule fois ce que j'avais fait pour vous ? Pourquoi me suis-je vanté d'un passé qui n'est plus et auquel vous ne devez rien ? Une femme aime à donner plus qu'elle ne reçoit, et ce n'est pas à elle qu'appartient la reconnaissance. Qu'ai-je fait pour vous, mon Dieu?... Un sourire, un serrement de main, une douce parole valaient cent fois mes peines et j'ai eu tout cela de vous. Soyez tranquille, je suis assez humilié ! et je ne songe plus à me faire des titres que dans le présent et dans l'avenir.

Qu'elle est bonne et douce votre lettre, quand je songe à mes torts ! mais qu'elle est polie et mesurée ! Vous étiez bien calme en l'écrivant ! Ah ! pauvre chère lettre ! C'est mon seul trésor d'amour

Publ. par V. Sardou, *la Nouvelle Revue*, 15 octobre 1903. J'ai collationné le texte sur le manuscrit original et corrigé quelques erreurs. Entre crochets, les morceaux déjà parus à la suite d'*Aurelia*.

pourtant ! et je suis bien forcé de me faire une bien grande illusion pour trouver en elle un espoir.

Madame, ne craignez pas de me voir ! Vous le savez, je suis timide en face de vous, vous avez tout pouvoir sur moi et ma passion elle-même n'ose, en votre présence, s'exprimer que faiblement. Je vous ai raconté mes angoisses avec le sourire sur les lèvres, de peur de vous effrayer ; je vous ai dit avec calme des choses dont vous n'avez pas frémi et qui me tenaient tellement au cœur qu'il me semblait que j'en arrachais des fibres en vous parlant. Il semblait que je fisse pour ainsi dire l'analyse et la critique de mes émotions les plus chères, il semblait que je parlais d'un autre et que je disais : « Voyez ce malheureux, voyez ce rêveur, qui vous aime si follement ! »

[Je vous jure que vous ne risquez rien de plus à m'écouter : votre regard est ce qu'il y a pour moi de plus doux et de plus terrible. Ce n'est que loin de vous que je suis violent et que je me livre aux idées les plus extrêmes. Madame, vous m'avez dit qu'il fallait trouver le chemin de votre cœur... Eh bien, je suis trop ému pour chercher, pour trouver... Ayez pitié de moi, guidez-moi ! Je ne sais ; il y a des obstacles que je touche sans les voir, des ennemis que j'aurais besoin de connaître. Il y a quelque chose, ces jours-ci, qui vous a changée à mon égard...] Eclaircz-moi dans ces détours, où je

me heurte à chaque pas. M'avez-vous cru injuste, intolérant, capable de troubler votre repos par des folies? Hélas! vous le voyez, je raisonne trop juste, je juge trop froidement les choses et vous avez eu bien des preuves de mon empire sur moi-même. Suis-je un enfant? quoique je vous aime avec toute l'imprudencé d'un enfant! Non, je suis un homme calme et qui raisonne la passion. Je suis un homme honorable et digne en tout de votre préférence; je suis capable de vous faire respecter aux yeux de tous: je suis digne de votre confiance et, désormais, tout mon sang est à vous, toute mon intelligence s'emploiera pour vous servir. Jamais une femme n'a rencontré tant d'abnégation jointe à quelque importance réelle et toutes en seraient flattées. Maintenant, je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Admettez une épreuve. Il faut un homme bien épris pour qu'il ne recule pas devant une question de vie ou de mort. Si vous voulez savoir jusqu'à quel point vous êtes aimée ou estimée, le résultat d'une démarche que je puis faire vous apprendra sur quel bras il faut compter. Si je me suis trompé dans toutes mes suppositions, rassurez-moi, je vous en prie! épargnez-moi quelque ridicule et, avant tout, celui de me commettre] avec quelqu'un dont l'humiliation même n'aurait rien de satisfaisant pour ma vanité.

Vous allez me juger bien mal; vous allez me

croire jaloux et violent. Non, je vous l'ai dit : un mot de vous peut calmer mon esprit, une bonne raison me trouvera sans réponse, une confiance me trouvera résigné. Je vous aime autrement que les autres, moi. C'est votre âme que j'aime avant tout. J'ai eu des raisons pour espérer d'y avoir fait un peu d'impression et peut-être, en vous consultant bien, la reconnaîtrez-vous plus profonde qu'il ne vous semble. Si cela n'était pas, il faudrait désespérer de la puissance de l'âme humaine et de la bonté de Dieu !

II

[J'ai lu votre lettre, cruelle que vous êtes ! Elle est si douce et si indulgente que je ne puis que plaindre mon sort ; mais si je vous croyais comme autrefois coquette et perfide, je vous dirais comme Figaro, Madame : « Votre esprit se rit du mien ! » Cette pensée que l'on peut trouver un ridicule dans les sentiments les plus nobles, dans les émotions les plus sincères, me glace le sang et me rend injuste malgré moi. Oh non ! vous n'êtes pas comme tant d'autres femmes ! Vous avez du cœur et vous savez bien qu'il ne faut pas se jouer d'une véritable passion ! Vous croyez en Dieu, n'est-ce pas ? et vous devez songer, à de certaines heures,

qu'il y a dans le monde une âme qui aurait le droit, un jour, de vous accuser devant lui (1).

Ah! méfiez-vous! non pas de votre cœur, qui est bon, mais de votre humeur, qui est légère et changeante! Songez que vous m'avez mis dans une position telle, vis-à-vis de vous, que l'abandon me serait beaucoup plus affreux que ne le serait une infidélité quand je vous aurais obtenue. En effet, dans ce dernier cas, qu'aurais-je à dire? le ressentiment serait ridicule à mes propres yeux; j'aurais cessé de plaire, voilà tout, et ce serait à moi de chercher des moyens de rentrer dans vos bonnes grâces. Je vous devrais toujours de la reconnaissance et je ne pourrais, dans tous les cas, douter de votre loyauté. Mais songez au désespoir où me livrerait votre changement dans nos relations actuelles! Oh! mon Dieu! vous vous créez des craintes là où elles ne peuvent exister! Pour ce qui est de la jalousie, c'est un côté bien mort chez moi... Quand j'ai pris une résolution, elle est ferme; quand je me suis résigné, c'est pour tout de bon: je pense à autre chose et j'arrange mes idées d'après les circonstances. Mon esprit sait toujours plier devant un fait irrévocable. Ainsi, ma belle

(1) Que j'ai pleuré en relisant quelques passages de cette lettre; c'est ma condamnation que j'écrivais d'avance.

Peut-on outrager ce qu'on aime?

Peut-on chercher à le fâcher?

C'est bien en vouloir à soi-même

(Note de Gérard de Nerval.)

amie, vous me connaissez bien, maintenant ; je livre tout ceci à vos réflexions ; je ne veux rien tenir que de leur effet. Ne craignez donc pas de me voir ; votre présence me calme, votre entretien m'est nécessaire et m'empêche de me livrer] au désespoir qui me tuerait !

III

[... Ce n'était pas alors la femme que j'aimais en vous ; c'était la Divinité à qui je rendais hommage. Peut-être aurais-je dû me contenter toujours de cet humble rôle et ne pas chercher à faire descendre de son piédestal cette belle idole, que, jusque-là, j'avais adorée de si loin.

Vous dirai-je pourtant que j'ai perdu quelque illusion en vous voyant de plus près ? Non !... mais en se prenant à la réalité, mon amour a changé de caractère ; ma volonté, jusque-là si nette et si précise, a éprouvé un moment de vertige : je ne sentais pas tout mon bonheur d'être arrivé si près de vous, ni tout le danger que je courais en risquant de ne pas vous plaire ; mes projets se sont contrariés ; j'ai voulu me montrer à la fois un homme sérieux et timide, un homme utile et exigeant, et je n'ai pas compris que les deux sentiments que je voulais exciter ensemble se froisseraient dans votre cœur.

Plus jeune, je vous eusse touchée par une passion plus naïve et plus chaleureuse ; plus vieux, j'aurais su mieux calmer ma marche, étudier votre caractère et trouver à la longue les secrets que vous me cachez. Si je vous fais un aveu si complet, c'est que je vous crois digne de comprendre un esprit] trop singulier pour être saisi tout d'abord, trop fier pour se livrer lui-même, sans garantie et sans espoir...

IV

[Mon Dieu ! mon Dieu ! je suis allé vous voir un instant... Quoi ! vous n'êtes pas si irritée que je le craignais ! Quoi ! vous avez encore un sourire pour ma présence, un doux rayon de soleil pour mes yeux ! et j'emporte avec moi cet espoir imprévu, de peur d'être détrompé par un mot ! Insensé que je suis toujours, moi qui me croyais déjà plus sage !... un regard m'abat, un souffle me relève et je ne me sens fort que loin de vos yeux !

Oui, j'ai mérité d'être humilié par vous ! oui, je dois payer encore de beaucoup de souffrances l'instant d'orgueil auquel j'ai cédé !... Ah ! c'était une risible ambition que celle de me croire quelque chose près d'une femme de votre mérite et de votre beauté !]

Prétendre vous prêter l'appui de je ne sais quelle puissance que j'ai sur d'autres et vous par-

ler comme un roi couronné, au nom de cette misérable autorité ! Eussiez-vous réduit trop bas l'insignifiance de mes prétentions à vous servir, [j'accepte vos dédains pour ma justice. Ne craignez rien, j'attends ! ne craignez rien !]

V

Je ne puis me remettre encore de l'étrange soirée que nous avons passée hier : que de bonheur et d'amertume ensemble dans ce souvenir ! Je voudrais pouvoir m'écrier comme Saint-Preux : « Mon Dieu ! vous m'avez donné une âme pour la souffrance ; donnez-m'en une pour la joie ! » Mais je suis aussi mécontent de moi-même que reconnaissant envers vous. Que vous écrirai-je, à présent ? Mon âme est bouleversée... Il y a comme un cercle de fer autour de mon front ; je vous demande un jour pour me reconnaître ; il me faut un jour, au moins, pour me reposer de mes émotions. Que vous dirais-je d'ailleurs de ma journée ? Elle ressemble à la plupart des autres ; j'ai marché longtemps pour apaiser mon ardeur que je ne puis dompter que par la fatigue, mon inquiétude dont je ne puis sortir que par l'abrutissement. J'ai marché longtemps. Faut-il vous affliger encore de mon tourment ou vous effrayer de mes agitations ? Non ! j'ai tant de choses à vous dire encore, que je ne veux

pas les perdre dans une froide lettre... Quoi de plus triste qu'une lettre ? quoi de plus facile pour une pensée indifférente et de plus malaisé pour un cœur épris ? La pensée se glace en se traduisant en phrases, et les plus douces émotions de l'amour ressemblent alors à ces plantes desséchées, que l'on presse entre des feuillets, afin de les conserver... Mais songer que tout cela peut être lu dans un instant de contrariété, d'ennui, d'humeur légère ! ou songer que ce peut être par là qu'on vous juge et que l'on peut jouer sur un morceau de papier son avenir et son bonheur, sa vie et sa mort ! Non ! non ! je ne vous écris pas sérieusement aujourd'hui, et je garde les belles fleurs de mon amour, qui ne veulent plus s'épanouir que près de vous et sous vos yeux !

VI

Mon Dieu ! Mon Dieu ! que je vous remercie ! Votre œil rencontrant le mien, votre main serrant la mienne, vous savez bien que c'était assez, n'est-ce pas ! Et qu'importe que je n'aie pu vous dire un mot ? J'y aurais peut-être perdu ce bonheur de tout un jour d'illusion, cet adoucissement passager, qui me donne la force de souffrir encore !

VII

Pauvre amie, je vous ai encore bien tourmentée et bien inquiétée ! Mais c'est pour la dernière fois. Quand je vous verrai ainsi, froide et contrainte, je comprendrai bien qu'il existe une de ces raisons dont nous avons parlé et que votre cœur se resserre à l'approche du mien, comme une fleur craintive. Mon Dieu ! ne craignez rien ; je me fais à cette idée, si pénible qu'elle puisse être... Oh ! nous sommes fiancés dans la vie et dans la mort ! Qu'importent les hommes et les indignes obligations de l'existence ? Une heure de liberté entre nous, d'effusions célestes, et tout le reste est oublié !... Mais prenez un peu pitié de mes peines mortelles et de cette terrible exaltation, dont je ne puis répondre toujours ! Songez qu'elle vient moins de la jalousie que de la crainte d'être abusé... Aujourd'hui, cette crainte est moins forte : je crois en vos paroles. La permission que vous m'avez donnée de me regarder du moins comme ayant tout obtenu de vous, en attendant l'instant de votre bon vouloir, me rassure et me fait du bien : car vous ne pouvez plus revenir là-dessus ; car vous savez bien qu'il y a votre parole dans un des plateaux de la balance, et dans l'autre toute ma vie, tout l'effort d'une âme énergique qui, du point où vous lui avez per-

mis d'atteindre, ne peut tomber qu'en se brisant et entraîner peut-être quelque destinée avec la sienne. Eh bien ! maintenant, rassurez-vous donc ! J'ai promis !...

VIII

[Deux jours sans vous voir ! sans te voir, cruelle ! Oh ! si tu m'aimes, nous sommes encore bien malheureux !... Hier je ne sais à quoi j'ai passé ma journée, je suis allé et venu ; j'ai vu une foule de figures... Ma tête était près de toi... et, comme tout le monde me disait du mal de ***, je n'ai pas osé le juger si mal sans l'avoir vu. Ce n'est pas la faute de ce pauvre jeune homme, si je suis amoureux.

Il ne faut pas rire de cela...]

IX

Je vous réponds bien vite pour que vous ne me croyiez pas mécontent ou découragé. Oh ! comme vous connaissez bien votre pouvoir sur moi ! Comme vous en usez et abusez sans pitié ! Moi, je ris à travers mes larmes, je ris par un suprême effort de courage, comme l'Indien qu'on brûle, comme le martyr qu'on tenaille ; je suis content de

moi, je me trouve sublime et j'excite ma propre admiration.

Jamais je n'ai été si convaincu de cette vérité, que mon amour pour vous est ma religion. Les solitaires de la Thébaïde avaient comme moi des nuits affreuses ; ils se tordaient comme moi sous des désirs impitoyables et ils offraient leurs souffrances en holocaustes à l'Eternel ; mais c'étaient des gens qui vivaient d'eau et de racines ; c'étaient peut-être aussi des tempéraments paisibles et non de ces natures nerveuses, où la passion n'a pas moins de prise que la douleur. Oh ! vous êtes bien calme et bien tranquille, vous ! Vous me parlez de fidélité sans récompense comme à un chevalier du moyen-âge, chevauchant à quelque entreprise dans sa froide armure de fer. J'ai bien un peu de ce sang-là dans les veines, moi, pauvre et obscur descendant d'un châtelain du Périgord ; mais les temps sont bien changés et les femmes aussi ! Gardez-nous la fidélité des anciens temps et nous nous résignerons peut-être à faire de même. Mais, en vérité, ce serait là bien du temps et du bonheur perdus !

Voyez-vous, je vous parle en riant ; mais je tremble que votre lettre ne soit pas tout à fait sérieuse. Il y a toujours quelque niaiserie à trop respecter les femmes et elles prennent souvent avantage d'une trop grande délicatesse pour exiger des

sacrifices dont elles se raillent en secret. Oh ! je suis bien loin de vous croire coquette ou perfide ! mais cette pensée... sacrifié !...

X

[Ah ! ma pauvre amie, je ne sais quels rêves vous avez faits ; mais moi, je sors d'une nuit terrible. Je suis malheureux par ma faute, peut-être et non par la vôtre ; mais je le suis. Oh ! peut-être vous avez eu déjà quelques bonnes intentions pour moi ; mais je les ai laissé perdre et je me suis exposé à votre colère. Grand Dieu ! excusez mon désordre, pardonnez-moi les combats de mon âme. Oui, c'est vrai, j'ai voulu vous le cacher en vain, je vous désire autant que je vous aime ; mais je mourrais plutôt que d'exciter encore une fois votre mécontentement.

Oh ! pardonnez ! je ne suis pas volage, moi ; depuis trois ans, je vous suis fidèle, je le jure devant Dieu ! Si vous tenez un peu à moi, voulez-vous m'abandonner encore à ces vaines ardeurs qui me tuent ? Je vous avoue tout cela pour que vous y songiez plus tard ; car je vous l'ai dit, quelque espoir que vous ayez bien voulu me donner, ce n'est pas à un jour fixe que je voudrais vous obtenir : mais arrangez les choses pour le mieux. Ah ! je le sais, les femmes aiment qu'on les force un peu ; elles ne veulent pas paraître céder sans con-

trainte. Mais songez-y, vous n'êtes pas pour moi comme les autres femmes ; je suis plus peut-être pour vous que les autres hommes ; sortons donc des usages de la galanterie ordinaire. Que m'importe que vous ayez été à d'autres, que vous soyez à d'autres peut-être !

Vous êtes la première femme que j'aime et je suis peut-être le premier homme qui vous aime à ce point. Si ce n'est pas là une sorte d'hymen que le ciel bénisse, le mot amour n'est qu'un vain mot ! Que ce soit donc un hymen véritable où l'épouse s'abandonne en disant : C'est l'heure !... Il y a de certaines formes de forcer une femme qui me répugnent. Vous le savez, mes idées sont singulières ; ma passion s'entoure de beaucoup de poésie et d'originalité ; j'arrange volontiers ma vie comme un roman, les moindres désaccords me choquent et les modernes manières que prennent les hommes avec les femmes qu'ils ont possédées ne seront jamais les miennes. Laissez-vous aimer ainsi ; cela aura peut-être quelques douceurs charmantes que vous ignorez. Ah ! ne redoutez rien, d'ailleurs, de la vivacité de mes transports ! Vos craintes seront toujours les miennes et de même que je sacrifierais toute ma jeunesse et ma force au bonheur de vous posséder, de même aussi mon désir s'arrêterait devant votre réserve, comme il s'est arrêté si longtemps devant votre rigueur.

Ah ! ma chère et véritable amie, j'ai peut-être tort de vous écrire ces choses, qui ne se disent d'ordinaire qu'aux heures d'enivrement. Mais je vous sais si bonne et si sensible que vous ne vous offenserez pas d'aveux qui ne tendent qu'à vous faire lire plus complètement dans mon cœur. Je vous ai fait bien des concessions ; faites-m'en quelques-unes aussi. La seule chose qui m'effraie serait de n'obtenir de vous qu'une complaisance froide, qui ne partirait pas de l'attachement, mais peut-être de la pitié. Vous avez reproché à mon amour d'être matériel ; il ne l'est pas, du moins dans ce sens ! Que je ne vous possède jamais si je dois n'avoir dans mes bras qu'une femme résignée plutôt que vaincue. Je renonce à la jalousie ; je sacrifie mon amour-propre ; mais je ne puis faire abstraction des droits secrets de mon cœur sur un autre. Vous m'aimez, oui, beaucoup moins que je ne vous aime sans doute ; mais vous m'aimez, et, sans cela, je n'aurais pas pénétré aussi avant dans votre intimité. Eh bien ! vous comprendrez tout ce que je cherche à vous exprimer : autant cela serait choquant pour une tête froide, autant cela doit toucher un cœur indulgent et tendre.

Un mouvement de vous m'a fait plaisir, c'est que vous avez paru craindre un instant, depuis quelques jours, que ma constance ne se fût démentie. Ah ! rassurez-vous ! j'ai peu de mérite à la

conserver : il n'existe pour moi qu'une seule femme au monde !]

XI

[Vous vous trompez, Madame, si vous pensez que je vous oublie ou que je me résigne à être oublié de vous. Je le voudrais, et ce serait un bonheur pour vous et pour moi sans doute ; mais ma volonté n'y peut rien. La mort d'un parent, des intérêts de famille ont exigé mon temps et mes soins, et j'ai essayé de me livrer à cette diversion inattendue, espérant retrouver quelque calme et pouvoir juger, enfin, plus froidement ma position à votre égard. Elle est inexplicable, elle est triste et fatale de tout point ; elle est ridicule peut-être ; mais je me rassure en pensant que vous êtes la seule personne au monde qui n'avez pas le droit de la trouver telle. Vous auriez bien peu d'orgueil si vous vous étonniez d'être aimée à ce point et si follement.]

Madame, je vous avais obéi ; j'avais attendu pour vous voir le jour où tout le monde en a le droit. J'ai changé d'idée.

[Oh ! si j'ai réussi à mêler quelque chose de mon existence dans la vôtre, si toute une année je me suis occupé de vous préparer un triomphe,] s'il y a à moi, toutes à moi, quelques journées de

votre vie, et malgré vous, quelques-unes de vos pensées... (Suit un illisible brouillon.)

XII

[Vous êtes bien la plus étrange personne du monde et je serais indigne de vous admirer si je me lassais de vos inégalités et de vos caprices.

Oui, je vous aime ainsi, bien plus, je vous admire et je serais fâché que vous fussiez autrement. A un amour tel que le mien, il fallait une lutte pénible et compliquée ; à cette passion infatigable il fallait une résistance inouïe ; à ces ruses, à ces travaux, à cette sourde et constante activité, qui ne néglige aucun moyen, qui ne repousse aucune concession, ardente comme une passion espagnole, souple comme un lien italien, il fallait toutes les ressources, toutes les finesses de la femme, tout ce qu'une tête intelligente peut rassembler de forces contre un cœur bien résolu. Il fallait tout cela, sans doute, et je vous aurais peu estimée d'avoir cru la résistance plus facile et l'épreuve moins dangereuse...

Toutefois, ne craignez rien : je suis encore mal remis du coup qui m'a frappé et il me faut du temps pour] me reconnaître.

XIII

Je suis plus calme aujourd'hui qu'hier; je me réveille plein d'espoir et de courage. Mon Dieu ! le mauvais temps pour aimer, que l'hiver ! On ne devrait aimer qu'au printemps, comme les petits oiseaux. Moi, qui voudrais pouvoir jeter sous vos pieds un manteau de verdure et de fleurs, moi qui voudrais rêver avec vous sous les ombrages parfumés, au bruit des eaux murmurantes, je viens à vous par un temps de brume et de gelée et mon beau drame, si chaleureux, si bien conduit, n'a pas de décoration !

Madame, si vous ne m'aimez pas un peu, je suis perdu. Si vous n'avez pas un peu de bonté, ma conduite est folle et la vôtre est cruelle. Je crains bien des choses encore : j'ai peur que mon abnégation ne vous semble de la faiblesse, j'ai peur que vous ne vous lassiez d'un amour trop entier, trop ardent, pour savoir revêtir les formes de la galanterie. La conjugaison éternelle du verbe « aimer » ne convient peut-être qu'aux âmes tout à fait naïves. Mais je vous ai dit combien j'étais jeune encore d'émotions et il m'a semblé qu'il y avait dans votre cœur une fraîcheur de sentiments qui n'avait jamais été comprise.

Mais j'y songe : je suis sûr que vous allez beau-

coup rire de ma lettre et de mes terreurs et que nous en rions ensemble, ce soir. Si elle devait vous déplaire, songez à notre traité. J'ai votre parole, que vous deviez tenir, pourvu que je vous écrive une lettre un peu longue ; prenez celle-ci pour un rêve. Ecoutez ! je ne demande qu'à vous voir un instant !

XIV

[Souvenez-vous, oublieuse personne, que vous m'avez donné la permission de vous voir une heure aujourd'hui. Je vous envoie mon médaillon en bronze, pour fixer encore mieux votre souvenir... Ah ! j'ai été l'une des célébrités parisiennes et je remonterais encore aujourd'hui à cette position, que j'ai négligée pour vous, si vous me donniez lieu de chercher à vous rendre fière de moi. Vous vous plaignez de quelques heures que je vous ai fait perdre !... Mais mon amour m'a fait perdre des années, et le plus terrible encore, c'est que je ne puis plus rien sans vous... Que m'importe la Renommée, tant qu'elle ne prendra pas vos traits pour me couronner ? Jusque-là, il y aura une gloire dans laquelle la mienne s'absorbera toujours, la vôtre ! Jamais mes assiduités les plus grandes n'arriveront à vous la faire oublier. Accordez-moi quelques-uns de vos instants... Ne vous effrayez plus de me voir...

Je vous avoue que je suis aujourd'hui d'une humeur fort peu tragique et que je risque beaucoup moins de vous ennuyer.]

XV

Je me réveille en poussant des cris de joie !

Mon amie, le bonheur est une chose noble et sérieuse, et il n'y a de gaieté folle que pour les plaisirs de l'enfant. J'ai la joie du ciel dans le cœur ; vos bontés me ravissent, et c'est de l'enthousiasme aujourd'hui que j'éprouve pour vous. Que vous soyez aussi bonne que belle, aussi sensible que charmante, ah ! voilà ce que je n'avais jamais osé espérer, voilà ce qui m'aurait donné cent fois plus de force encore ; mais j'ai manqué de confiance en vous et j'en ai été puni par de bien longues douleurs.

Maintenant, que viens-je vous offrir ? Mon âme abattue, endolorie, qui peut à peine comprendre que ses mauvais jours sont passés et qui se remet encore de temps à autre à s'attrister, par habitude. Oh ! les transports de la jeunesse, l'éclair des yeux qui se rencontrent, l'imagination qui déborde en de ravissantes extases, voilà ce que je perds de jour en jour ! Serez-vous assez récompensée de vous sacrifier par l'ivresse d'un pauvre cœur, où le bonheur revêtira peut-être des apparences moins

séduisantes que le désir et l'inquiétude?... Tout cela me reviendra-t-il comme au temps où mon amour, inconnu de vous, était pur et céleste?...

[Nous avons maintenant à nous garder d'une chose; c'est de cet abattement qui succède à toute tension violente, à tout effort surnaturel; pour qui n'a qu'un désir modéré, la réussite est une suprême joie qui fait éclater toutes les facultés humaines. C'est un point lumineux dans l'existence qui ne tarde pas à pâlir et à s'éteindre... Mais pour des cœurs plus profondément épris, l'excès d'émotion mêle pour un instant tous les ressorts de la vie; le trouble est grand, la confusion est profonde et la tête se courbe en frémissant, comme sous le souffle de Dieu. Hélas! que sommes-nous, pauvres créatures, et comment répondre dignement à la puissance que le ciel a mise en nous! Je ne suis qu'un homme et vous une femme, et l'amour qui est entre nous.....]

— Ne dérangez personne de chez vous par le temps qu'il fait...

XVI

Permettez-moi de me rapprocher de vous, après vous avoir donné le temps d'oublier mes folies. J'ai respecté vos ordres; j'ai mis à me calmer toutes les forces de mon âme; je n'espère et n'attends de

vous pour ce soir qu'un signe de pardon, un mot de bonté... J'ai attendu, pour vous voir, le jour où tout le monde en a le droit, pour vous parler, le jour où beaucoup d'autres en ont le privilège... Ne redoutez rien de ma présence et de mes paroles; enfin, quelques jours ont calmé mes agitations qu'il vous a été plus facile de comprendre que d'excuser, peut-être; j'ai appris à redevenir courageux et patient. Je ne veux plus compromettre, en quelques heures, toutes les chances d'une destinée à laquelle vous avez paru prendre quelque intérêt et je me suis dit souvent que, dans l'affection que je vous porte, il y a trop de passé pour qu'il n'y ait pas beaucoup d'avenir.

J'avais résolu de ne pas vous écrire : en manquant à cette résolution, je m'expose encore à un danger d'où votre indulgence peut me sauver.....

XVII

J'avais résolu de ne plus vous écrire, Madame. Les lettres ne sont bonnes que pour les amants froids ou pour les amants heureux. On admet l'incohérence dans les paroles; mais les phrases écrites deviennent des témoins éternels. Je voudrais pouvoir anéantir toutes les lettres que je vous ai adressées; votre indifférence m'aura peut-être

rendu ce service; mais le souvenir reste encore, et c'est trop. Combien n'en ai-je pas déchiré, pourtant ! J'en écris une vraie et sentie, mais dont la violence risquerait de vous effrayer; puis une autre réfléchie et calculée, où je m'applique à vous paraître patient et raisonnable; et ce n'est aucune des deux que je vous envoie, mais une troisième écrite à la hâte et parce qu'il faut en finir, faite avec les lambeaux des autres, où les phrases ne se suivent pas, où les idées se confondent, une lettre folle et blessante et qui défait tout mon ouvrage.

N'attendez pas de moi des phrases de roman; je ne suis ni Saint-Preux, ni Werther; ou plutôt, je sens trop vivement pour écrire comme eux des lettres éloquentes et ménagées.

Le beau roman que je vous écrirais, si j'étais moins sincère !... Il y a des années d'angoisses, de rêves, de projets qui voudraient se presser dans une phrase, dans un mot... Votre lettre m'a fait assez expier mes torts; j'ai senti également toute l'imprudence et toute la dureté de ma conduite... Je suis retombé à vos pieds.

XVIII

Madame, puisque le malheur veut qu'une circonstance insignifiante vienne tout à coup m'arra-

cher à ce peu de calme que j'avais retrouvé enfin et qui me servait à préparer l'avenir, puisque tout un passé qu'il fallait oublier revient gronder à mes oreilles et me rapporter à la fois ses émotions et son vertige, écoutez donc quelques mots encore et vous y gagnerez peut-être des mois de résignation et de silence de ma part :

Que vous ayez, en un seul jour, oublié tant de dévouement dont vous aviez des preuves, tant de loyauté et de bonne foi qui se trahissaient dans mes moindres rapports, que vous ayez même flétri d'un doute une proposition qui honorait mon cœur, même en admettant que mon amour-propre en eût mis trop haut l'importance, — je ne vous en veux pas, j'accepte cette punition cruelle d'une imprudence probable dont j'ai peine à me rendre compte même aujourd'hui... Mais je ne vois dans tout cela rien d'irréparable. Je ne suis coupable d'aucun de ces crimes qu'une femme ne peut pardonner et, vous l'avouerai-je, l'excès même de votre ressentiment m'a découragé moins que n'eût fait le dédain d'une âme indifférente. J'aurais perdu tout espoir si vous m'eussiez quitté par ennui, par fatigue, ou par la diversion d'un autre attachement ; mais rien de tout cela ! Mon amour a été tranché dans le vif ; il y a une blessure et non une plaie. Je ne puis me rappeler ce jour fatal sans penser à la veille, si belle et si enivrante qu'il eût fallu mourir après. Mon

Dieu ! notre pauvre lune de miel n'a guère eu qu'un premier quartier... et vous me connaissez si peu encore, que vous ne m'avez ni bien compris jusqu'ici, ni bien jugé. Vos injustices en seraient une preuve déjà. Oh ! daignez interroger votre cœur et vous vous direz qu'il y a malgré tout quelque chose qui bat encore pour moi, que tous ces hommes qui vous ont entourée depuis quelque temps sont plus riches et plus beaux, mais n'ont pas cette âme, cet esprit même que vous aviez su distinguer, qu'ils sont frivoles surtout et aussi incapables d'aimer que de sentir en eux l'ambition des grandes choses. Ah ! l'amour et l'art nous réuniront malgré tout ! Vous sentirez que toutes ces relations brillantes laissent un côté vide dans le cœur, que c'est beaucoup d'avoir rencontré un ami fidèle, soumis, dont l'affection se conserve pure, à travers toutes sortes d'amertumes. Pourquoi vous risqueriez-vous à choisir quelque autre que moi ? Je sais vos habitudes ; vous pouvez me rendre prudent par beaucoup de confiance. Quel intérêt aurais-je à vous compromettre aujourd'hui ? Je sais maintenant de quoi il faudra se garder et je tiens, d'ailleurs, à m'isoler de plus en plus, à vivre tout à fait pour vous. Ce n'est pas difficile pour qui ne pense qu'à vous seule... Eh bien ! vous me verriez aussi rarement qu'il vous plairait. Nous trouverions les précautions les plus sûres. Puisque vous avez tant à craindre,

vosre secret sera sous la garde de mon honneur. Mais j'ai besoin de vous voir un peu de temps en temps, de vous voir à tout prix ; je vous ai aperçue hier et vous étiez si belle, vous aviez l'air si doux !... J'ai retrouvé dans vos traits quelque chose de cette expression de bonté qui me charmait tant, quand vous m'étiez favorable.

Ah ! cruelle femme, ne dites pas que vous ne m'avez pas aimé ! autrement, vous auriez été bien trompeuse ! Si vous m'aimiez, vous m'aimez toujours. Vous êtes touchée de cette passion qui survit à tout, qui garde pour elle toute l'humiliation et tout le malheur et qui vous laisse à vous toute liberté, toute fantaisie, qui ne se plaint pas même de votre inconstance, mais seulement de votre injustice...

Vous serez bien avancée quand vous m'aurez fait mourir ! Que diriez-vous, si j'allais me tuer, comme D... !

NOTES

LETTRE I

(1) Son grand-père maternel, P. Ch. Laurent, celui dont Gérard a conté le mariage, devenu, par la suite, « linger » dans le quartier Saint-Martin.

(2) Je ne sais de quelle étude il est ici question. D'ailleurs, bien des obscurités subsistent sur cette période de sa vie. Une autre lettre (IV) nous le montre étudiant en médecine. D'après un passage de son feuilleton des *Faux Sauniers*, au *National* (1850), il aurait été aussi « apprenti compositeur » dans une imprimerie.

LETTRE II

(3) Georges Bell et Théophile Gautier, qui nous font connaître ces premières tentatives de Gérard à l'Odéon, pendant la direction Harel (1829-32), se contentent d'indications assez vagues. Une lettre portée sur un catalogue Charavay donne une date. Le 16 janvier 1831, Gérard écrit à un ami : « *La petite pièce que vous savez que je devais lire à l'Odéon a été reçue, samedi même, par acclamations et à la seule condition d'y joindre un prologue, pour préparer le public aux innovations qui s'y trouvent... Je vous requiers, au reste, si classique que vous soyez, d'appuyer mon ouvrage...* » Il doit s'agir ici de la « Diablerie » le *Prince des sots*, de facture toute nouvelle en effet, et pour laquelle Th. Gautier écrivit un prologue. La même pièce avait été, un mois plus tôt, présen-

tée au Théâtre français ; M. Couët me signale cette indication, relevée sur les archives du théâtre en Décembre 1830 :

Le prince des sots M. Gérard, rue St Martin, 72 N. A.
comédie en 1 acte en vers Rendu à l'auteur [Non admis]

Quant à cette tentative nouvelle, elle doit être postérieure de six mois environ. C'est ce qui ressort de la lettre elle-même. En effet, Frédérick Lemaître entré à l'Odéon le 12 Août 1830 y joue régulièrement pendant près d'un an. En Juillet, Août et Septembre 1831, il ne paraît plus sur l'affiche, tandis que Ligier crée le 3 août *l'Homme au masque de fer* et, le 20 Octobre, *Charles VII chez ses grands vassaux* ; tous deux quittent l'Odéon au début de 1832. Il est à remarquer, d'ailleurs, que le baron Taylor, suppléé depuis le 19 Mars 1830 par Albertin et depuis le 24 Septembre par Mazères, a repris son poste de Commissaire royal le 6 Avril 1831, et que, durant cet été, le Théâtre français, dont les affaires ne sont pas brillantes, fait un appel pressant aux auteurs dramatiques (Renseignement communiqué par M. Couët). Il ne reste rien, ni de la tragédie de *Lara* ni de la diablerie du *Prince des sots*.

(4) On connaît le rôle de Gérard au moment d'*Hernani*. D'une lettre d'Août 1831, à propos de *Marion de Lorme* : « *C'est ce soir Marion de Lorme de V. Hugo ; si vous ne craignez pas d'y assister du sein des bandes romantiques, venez à 5 heures précises... Nulle représentation, de longtemps, ne présentera la physionomie de celle-ci où les deux écoles seront aux prises.* » (Vente du 18 Mai 1859.)

LETTRE III

(5) Gérard fut incarcéré après l'avortement du complot de la rue des Prouvaires (nuit du 1^{er} au 2 Février 1832). Retenu quelque temps à Sainte-Pélagie, il fut relâché avant le printemps. Sur cette détention, voy. *Mes Prisons*, dans la *Bohème galante*.

LETTRE IV

(6) Le baron Papion du Chateau, capitaine de cavalerie, né le

15 Nivôse an IV, avait connu Gérard au temps de ses premières œuvres. Voy. la préface de *le Nouveau Genre*, comédie posthume achevée et publiée par Arthus Fleury, Paris, Barbré, 1860.

(7) Epidémie de 1832. Le choléra fit son apparition à Paris le 26 Mars.

(8) *Les Messéniennes polonaises*, par M. F. Papion du Château... Paris, Levavasseur, 1832. Dumas, en effet, négligea d'écrire ; mais V. Hugo répondit. Sa lettre est imprimée, l'année suivante, à la fin d'un volume nouveau de Papion du Château (*Esquisses poétiques*, Paris, Ledoyen, 1833), parmi d'autres témoignages du même genre, signés de Lamartine, Casimir Delavigne, Nodier, Chateaubriand, D. Gay, Salvandy, Janin, Berryer, A. de Vigny... Voici la lettre de Hugo : « Les poésies que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer me sont parvenues hier, Monsieur ; je les ai lues avec un bien vif intérêt. Le chant funèbre sur la Pologne expirée est d'un noble cœur. Il est impossible de ne pas sympathiser avec de si généreux sentiments. Recevez, Monsieur, je vous prie, l'assurance de ma considération distinguée. Victor Hugo. »

LETTRE V

(9) Ce voyage en Italie (Octobre-Novembre 1834) est le premier grand voyage de Gérard que nous connaissions. D'après sa nouvelle d'*Octavie* dans *les Filles du Feu*, c'est au printemps de 1835 qu'il aurait découvert l'Italie, mais *Octavie* a paru seulement en 1843, dans *la Sylphide*, et Gérard n'a jamais eu la mémoire des dates.

LETTRE VI

(10) Le médaillon de Jehan du Seigneur (1831) est le seul portrait de Gérard jeune qui nous soit parvenu.

(11) Il est passé en vente une lettre à J. du Seigneur du 2 Octobre 1834. (Catal. Charavay.)

(12) M. Maurice du Seigneur a coupé une partie de la lettre : « Ici, il divise sa missive en six articles, dont les qua-

tre premiers, un peu embrouillés, n'ont trait qu'à des affaires d'argent ».

(13) Le D^r Labrunie était né à Agen. Gérard avait là un cousin, d'abord pharmacien, puis négociant en vin de Champagne. Champfleury cite de lui une lettre fort amusante (*Grandes Figures* p. 212). Présenté par le poète à ses camarades de la Bohême, ce bon bourgeois garda toujours de cette rencontre un souvenir enthousiaste : « Je lis Théophile tous les huit jours dans *la Presse*, et c'est bien toujours là le Théophile Gautier que j'ai connu dans l'atelier de Du Seigneur et que j'aimais tant. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'éprouve, moi *bourgeois*, je devrais dire demi-bourgeois, à apprendre des nouvelles de ces aimables artistes avec qui j'ai passé des moments si agréables : Duseigneur, Bion, Nanteuil, Petrus, puis ce pauvre Bouchardy, Vabre, Léon Clopet : il me semble que c'est d'hier que je les ai perdus de vue, et cependant voilà vingt et un ans que j'ai quitté Paris et dix-neuf que je ne vous ai vu... » Cette lettre est de la fin de 1853; Gérard n'est donc plus revenu à Agen depuis ce passage en Novembre 1834.

LETTRE VII

(14) Sur les rapports de Gérard et de Renduel, voy. Ad. Jullien, *le Romantisme et l'éditeur Renduel*.

(15) *La Fille de l'Air* de Raupach.

(16) Cette question de la contrefaçon littéraire a toujours préoccupé Gérard. Voy. la lettre du 17 Novembre 1840.

(17) Roman de Jules Janin. — Une contrefaçon à Bruxelles, Méline, 1831, in-18.

(18) Douet d'Arcq, l'archiviste.

(19) C'est le moment de la grande faveur pour les romans maritimes d'E. Corbière, E. Sue, J. Lecomte...

(20) Sur Mme de Souza, voy. Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*.

(21) Charles Nanteuil, le sculpteur.

(22) Cette lettre à Renduel est donc du 6 Novembre, et l'on peut établir ainsi, d'après la correspondance, les principales étapes de ce voyage en Italie : Avignon, Vaucluse, Aix (début

d'Octobre), Nice, Gènes, Livourne, Florence (15 Octobre), Civita Vecchia, Rome, Naples, Marseille (4 Novembre), Nîmes, Agen.

LETTRE VIII

(23) Papion du Chateau a épousé, le 6 Mai 1834, mademoiselle de Truchis de Lays.

LETTRE IX

(24) Je ne connais aucune lettre de 1835. Gérard passe cette année à Paris. C'est l'année de la Bohème galante et de l'impasse du Doyenné (le fameux bal est donné le 28 Novembre), — l'année aussi où commence à paraître *le Monde dramatique*. — En 1836, Gérard habite avec Gautier, 3, place du Carrousel, et commence avec lui, pour Renduel, *les Confessions galantes de deux gentilshommes périgourdens*. Au printemps, tous deux partent pour la Belgique et peut-être traversent l'Allemagne rhénane. C'est au retour que Gérard tombe malade à Presles.

(25) Pierre Gautier, le père de Théophile, receveur de l'octroi à Passy.

(26) *Piquillo*, représenté seulement le 31 Octobre 1837, sous la signature de Dumas, avec Jenny Colon dans le rôle de Sylvia. Chose assez singulière, l'article du *Monde dramatique*, signé Th. V. est particulièrement sévère pour le livret (t. V, p. 284).

(27) Sans doute *l'Alchimiste*, qui ne sera représenté qu'en 1839, et à la Renaissance.

LETTRE X

(28) Elwart, né à Paris en 1808, prix de Rome en 1834, professeur au Conservatoire. En 1847, il fera la musique et les chœurs de l'adaptation d'*Alceste*, d'II. Lucas (Odéon). De lui encore, un opéra, resté inédit, sur *la Reine de Saba*, — le sujet qui, si longtemps, avait hanté l'imagination de Gérard.

(29) A la *Charte de 1830*, Gérard a donné deux articles, en

Octobre et Décembre 1836 (*le Rhin à Bâle et Une soirée d'automne*); il y rédigea ensuite le feuilleton théâtral. — Sa collaboration à *la Presse* commence en Juillet 1837.

(30) *Lequel?* un acte de Leborne.

(31) *Guido e Ginevra* de Halévy, à l'Opéra, le 9 Mars 1838.

LETTRE XI

(32) Sur ce voyage en Allemagne de 1838, voy. *Lorely (Du Rhin au Mein)*. — Décidés à écrire dans le pays même leur drame de *Léo Burckart*, les deux amis devaient se rencontrer à Francfort. Dumas y arriva le premier. Gérard, faute d'argent, se faisait attendre. Voici la lettre à laquelle il répond : « Cher ami, par considération pour vous, j'ai choisi, pour couvrir l'œuf que vous avez pondu, Francfort sur le Mein, patrie de notre Goethe : venez me rejoindre et que l'ombre de l'auteur de Werther veille sur vous pendant le voyage. Quoique la ville ne soit pas grande et que je ne sois pas difficile à trouver, mettez bien dans votre mémoire que je demeure à l'hôtel de *l'Empereur romain*. Il faut cinq jours pour venir en s'amusant convenablement en route, tâchez de n'en mettre que quinze. Je ne suis pas inquiet de vous, pécuniairement parlant. J'apprends par Harel qu'il vient de vous compter douze cents livres; en supposant qu'il m'ait menti de moitié, c'est six cents francs que vous devez posséder : je connais votre manière de voyager; avec six cents francs, vous feriez le tour du monde. — Tout à vous, Alexandre Dumas. » (Publ. par Dumas dans *le Pays*, 7 Juillet 1854.)

(33) Harel avait été préfet des Landes en 1815. La rentrée des Bourbons lui fit quitter la France jusqu'en 1820. A son retour, il collabora au *Miroir*, à *la Minerve*... En 1829, il prit la direction de l'Odéon et, en 1832, celle de la Porte-Saint-Martin. Gérard avait connu Harel par l'intermédiaire de Janin, lors de ses premières tentatives dramatiques. — Cette somme de douze cents livres était un à compte sur les droits d'auteur de *Léo Burckart*.

LETTRE XIII

(34) C'est à Dumas surtout qu'allait cet enthousiasme.

(35) On ne sait rien de précis sur ses missions à l'étranger. On ne peut prendre au sérieux la boutade d'A. Karr, et Gérard lui-même s'est contredit à ce sujet. Dans une lettre à son oncle du 17 Août 1840 : « *Le souci de mon avenir m'a obligé à faire trois grands voyages en Allemagne... L'année dernière j'ai été envoyé en Allemagne par le Ministre de l'Intérieur, chargé d'une mission* ». (Fragment publ. par M^{lle} Julia Cartier, *Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne, Gérard de Nerval*.) Voy. encore ci-dessous les lettres du 30 janvier et du 17 Novembre 1840... Mais la lettre au rédacteur en chef du *Corsaire* d'octobre 1850 dit exactement le contraire.

(36) La *Griselidis* de Frédéric Halm (Baron de Münch-Bellinghausen). Voy. *Lorely*, p. 60.

(37) L'étudiant patriote, meurtrier de Kotzebue. On comprend à quel point cette tragédie doit, à ce moment, préoccuper les deux collaborateurs. A Manheim, où elle s'est déroulée, ils se feront donner par l'acteur Jerrmann les détails les plus précis. (*Lorely*, pp. 46 et suiv.) — Voy. encore la préface de *Léo Burckart* sur les sociétés secrètes; Gérard se défend d'ailleurs d'avoir mis à la scène, sous des noms supposés, Karl Sand et Kotzebue.

(38) En reproduisant dans *le Livre* (1883) cette même lettre, A. Houssaye lui donne une fin toute différente : « *Avis à tous les écrivains d'aujourd'hui qui ne savent plus leur langue! Adieu, rassure-toi sur mon sort. Et d'ailleurs, il ne faut pas tant de bruit du monde pour faire un galant homme. Pourvu qu'on aille le soir à l'Opéra, on doit être content. — Gérard.* »

LETTRE XIV

(39) Antenor Joly, le premier directeur de la Renaissance. *Ruy Blas*, spectacle d'ouverture (8 Novembre 1838), est joué jusqu'en Janvier 1839. — Dans une autre lettre de 1838, Gérard

recommande à Antenor Joly : Hippolyte Lucas, Forgues, J. Sandeau, Darthenay, Monnais, Albert Clerc... (Catal. Charavay).

(40) *L'Alchimiste* représenté, avec le nom seulement de Dumas, le 10 Avril 1839, à la Renaissance.

(41) Le premier rôle était pour Frédérick Lemaître.

LETTRE XV

(42) *Léo Barckart* représenté, avec la signature seule de Gérard le 16 Avril 1839 à la Porte-St-Martin.

(43) Il ne reste aucune trace de ce *Dolbreuse*, au moins sous la forme dramatique. Sur une liste autographe de ses œuvres complètes, remise par Gérard au bibliophile Jacob, quelques jours avant sa mort, et publiée par *l'Intermédiaire* en 1869, figure, comme inédit, un roman du même titre, en 2 volumes.

LETTRE XVI

(44) Gérard réalise en Novembre 1839 le projet de voyage à Vienne qu'il avait formé un an plus tôt (voy. la lettre du 18 Septembre 1838.) — Le récit du voyage a paru dans *la Presse* (28 Janvier, 5 Mars, 29 Juin 1840) et a été repris dans *l'Artiste* (Novembre 1845, Mars 1846). Une *Lettre sur Vienne* datée du 16 Février dans *l'Artiste* (1840). *Les Amours de Vienne*, dans la *Revue de Paris* (1841).

LETTRE XVII

(45) Je ne sais pourquoi L. de Bare et, après lui, tous les biographes de Gérard reportent cette lettre, dont l'original n'est pas daté, à un second voyage à Vienne, durant l'hiver 1841-42. Elle a sa place marquée cependant, entre la lettre du 19 Novembre 1839 et celle du 30 Janvier 1840. — Ce deuxième séjour à Vienne me paraît d'ailleurs une pure hypothèse sans preuve. Il y a bien une phrase d'A. Karr ; « la dernière fois qu'il alla à Vienne... », mais les souvenirs d'A. Karr sont bourrés d'erreurs. (*Le Livre de bord*, III, p. 194.) On cite

encore un passage de la lettre à Janin qui sert de préface à *Lorely* ; il est assez peu convaincant. — Par contre, la lettre du 25 Décembre 1842 semble bien indiquer que Gérard n'a pas quitté la France l'hiver précédent. Voy. ci-dessous, note 92.

(46) Sur *la Charte et la Presse*, voy. note 29. — Dans le *Messenger*, Gérard a publié, en 1838, *Du Rhin au Mein*, — en 1839 *Emilie ou le fort de Bitché* ; il y rédige en même temps le feuilleton dramatique. (Voy. la bibliographie de Mlle J. Cartier, *liv. cit.*)

(47) La dot de sa mère d'abord, puis l'héritage de son oncle, une centaine de mille francs, d'après P. Lacroix. (*Intermédiaire*, 1897, t. II.) Cet argent se perdit dans l'entreprise du *Monde dramatique*.

LETTRE XVIII

(48) Lingay, secrétaire de Guizot. — L'ambassade de France, dit-il encore, « où je suis désormais reçu sur un pied d'intimité. Maintenant que j'ai terminé mon travail et que je n'ai plus qu'à attendre de nouvelles instructions, je vais envoyer deux ou trois articles aux journaux ; mais ma position ne me permet pas de les signer. Je vais écrire celui pour l'Artiste demain, sur les fêtes de sainte Catherine qui ont eu lieu à Venise la semaine dernière et qui étaient magnifiques. » (Fragment publ. par L. de Bare. *Ibid.*)

(49) En 1839, la reprise de la guerre entre le sultan Mahmoud et Méhemet Ali a fait entrer dans une phase nouvelle ; particulièrement dangereuse, l'éternelle question d'Orient. Les Turcs ont été battus à Nézib le 24 Juin, et Mahmoud est mort le 1^{er} juillet. La France, qui s'est engagée en faveur de Méhémet Ali, a sollicité l'action commune des puissances par sa note du 17 Juillet.

(50) Bériot, le grand violoniste belge, qui épousa la Malibran.

LETTRE XIX

(51) Avant de débiter à Paris en 1845, Marie Pleyel avait conquis une réputation européenne : elle avait joué à Saint-

Pétersbourg, à Leipzig, où Mendelssohn dirigea l'orchestre qui l'accompagnait. A Vienne l'accueil ne fut pas moins triomphal, et Liszt lui-même la conduisit au piano. — Quant à Gérard, il déclarera plus tard « l'avoir adorée » (Préf. de *Lorely*). En Octobre 1840, il la rencontra encore à Bruxelles, où l'avait appelée une maladie de sa mère.

(52) Delaunay a pris la direction de *l'Artiste* après Ricourt, le 29 Avril 1838.

(53) *Lettre sur Vienne*, datée du 16 Février. Voy. ci-dessus, note 44.

LETTRE XX

(54) Même en admettant l'hypothèse d'un deuxième voyage à Vienne, cette lettre ne pourrait appartenir qu'au premier, et c'est bien au premier qu'on l'a toujours attribuée. (Voy. les allusions à la question d'Orient.) Or elle se rattache directement à la lettre XVII. (Voy. note 45.)

(55) *Le Figaro* de 1836 et celui de 1837. Voy. A. Karr, *le Livre de bord*, III, pp. 496 et suiv.

(56) La traduction de *Faust* de Sainte-Aulaire, dans la collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

(57) Le maréchal Marmont.

(58) Gérard est trop optimiste. Le 17 Janvier 1840 a été conclue l'entente de la Russie et de l'Angleterre ; le 15 Juillet le traité des trois puissances laisse la France dans un isolement d'où elle ne sortira que par la convention de Londres du 13 Juillet 1841.

LETTRE XXI

(59) H. de Saint-Georges, né en 1801, une des figures les plus sympathiques du Paris littéraire, librettiste fécond et dandy impeccable. Voy. la comtesse Dash, *Mémoires des autres*, t. VI, pp. 54 suiv.

(60) Ce projet n'a pas été réalisé. Un fragment de lettre de la collection Spœlberch de Lovenjoul donne l'analyse des deux derniers actes : un jeune homme se sert du magnétisme pour

séduire la jeune fille qu'il aime et triompher de son rival. Le sujet est emprunté au *Spectre fiancé* d'Hoffmann; l'un des héros conserve son nom, Maurice; la jeune fille prend celui d'Aurélié, toujours cher à Gérard. (Voy. J. Cartier, *liv. cit.*, p. 88.)

(61) Selon le privilège concédé à Anténor Joly, le 30 Septembre 1837, le théâtre de la Renaissance devait être à la fois « second théâtre français et second théâtre d'opéra comique ». Huit jours après les débuts des acteurs de drame dans *Ray Blas*, la troupe lyrique s'était présentée avec deux opéras comiques, *Olivier Basselin ou le Val de Vire* et *Lady Melvil*, celui-ci précisément sur un livret d'H. de Saint-Georges. — Dans une lettre à Anténor Joly, Gérard parle d'un opéra comique encore à l'état de projet qu'il doit faire en collaboration avec H. de St-Georges et Monpou (vente du 25 Nov. 85).

(62) Voy. la suscription de la lettre du 4 Novembre 1834.

(63) *La Fille du Régiment*, jouée le 11 Février 1840. — *La Reine du jour*, opéra comique en collaboration avec Scribe, musique d'Adam. — *La Symphonie*, un acte, musique de Clapisson.

(64) *L'Ambassadrice* de Scribe et Auber (1836).

(65) Théâtre de Léopoldstadt, théâtre populaire où l'on joue des farces locales, dans le faubourg même qu'habite Gérard. Le théâtre de la Porte de Carinthie donne du Meyerbeer, du Bellini, du Donizetti. (Voy. *les Amours de Vienne*.)

(66) Le 24 Février, Gérard écrit à Perrot : il fait à Vienne des travaux de deux sortes, sérieux et légers; en post-scriptum : « *Dumas s'est donc marié ?* » (Catal. de la vente du 30 Mars 1882.) Dumas avait épousé Ida Ferrier le 5 Février. — Du 25 Février, une autre lettre, à Dumas, dont E. Charavay cite quelques fragments (Catal. de la vente du 21 Janvier 78) : « *Peut-être seriez-vous ici plus honoré comme marquis que comme écrivain...* » Sur Munich : « *C'est une ville pour les artistes qui même en sont moins satisfaits qu'on ne pense, car il y a bien du gâchis dans leurs nouvelles peintures. Enfin ce n'est pas écrasant...* » Sur sa vie à Vienne : « *Nous avons ici Bériot, Liszt et M^{me} Pleyel. Cette dernière vient*

à l'ambassade et nous jouons des proverbes, où je ne sais pas mes rôles, devant un parterre de princes et de souverains. »

LETTRE XXII

(67) Dans sa lettre à son père du 30 janvier, Gérard annonçait l'intention de faire un voyage dans l'Allemagne du Nord à son retour de Vienne. Plusieurs lettres, passées en vente publique et que je n'ai pu retrouver, ont trait au même voyage. De Carlsruhe une lettre à Dumas, alors à Francfort ; Gérard l'engage à venir à Bade : « *D'ailleurs, je doute qu'on puisse trouver un pays plus charmant ; il n'a que l'inconvénient de laisser douter si l'on n'est pas sur les planches de l'opéra et si les montagnes ne sont pas des décorations... Figurez-vous que je n'ai pas encore pu dépenser 150 fr., me livrant toutefois aux joies les plus diverses.* » — A Dumas encore, deux autres lettres, de Bade et de Strasbourg. — De Strasbourg enfin, une lettre datée du 15 Mars et adressée à Delaunay, directeur de *l'Artiste* ; Gérard parle de son dénuement qui ne lui permet pas de rentrer en France ; il demande le montant de ses articles « un hiver à Vienne » ; il écrit aussi à *la Presse* : « *Je vais employer ce printemps, ajoute-t-il, à faire une grande pièce.* » (Catal. Charavay).

(68) Voy. note 44.

(69) Edouard Ourliac (1813-1848), encore un des habitués de l'impasse du Doyenné, et l'un des plus joyeux. Les fantaisies de sa gaieté débordante lui valurent d'abord une réelle popularité. Le roman de *Suzanne*, en 1840, marque une transformation très nette de son talent, qui évolue vers le sérieux et l'émotion. Cette conversion alla jusqu'à en faire un légitimiste ardent et un collaborateur de *l'Univers*. (Voy. les *Confessions* d'A. Houssaye, — un article de Balzac à la 3^e livraison de la *Revue Parisienne*, — Monselet, *Revue de Paris*, 1855.) D'après L. Veuillot, Ourliac, entré au *Constitutionnel* pour rendre compte des petits théâtres, se serait permis des incursions hardies dans le domaine de la politique.

(70) *Vautrin*, interdit après une seule représentation à la

Porte-St-Martin (14 Mars 1840). — Voy. la *Revue Parisienne* de Balzac, 3^e livraison, Septembre 1840.

(71) Alexandre Weill. Gérard l'avait rencontré à Francfort, en 1836, engagé dans les rangs de la Jeune Allemagne ; c'est lui qui le décida à venir à Paris. (Voy. la biographie de M. Robert Dreyfus, *Cahiers de la Quinzaine*, IX, 9.)

(72) Entre ce passage en Allemagne au printemps de 1840 et le voyage en Belgique à l'automne, Gérard est donc rentré à Paris. Le 11 mai 1840, il a repris le feuilleton de *la Presse* pendant une absence de Gautier parti pour l'Espagne. Dans une lettre à Lingay du 23 Juin 1840, Gérard parle de ce voyage de son ami : « Lui-même s'étonne de s'être trouvé si connu, si loin. » (Catal. Charavay.)

LETTRE XXIII

(73) La lettre de Charpentier (11 Juillet 1840) protestait contre l'annonce d'une traduction des *Deux Faust* de Goethe par Gérard. Il réclamait la propriété du titre pour la traduction d'H. Blaze depuis longtemps annoncée, la seule d'ailleurs qui fût complète et menaçait Gosselin, l'éditeur de Gérard, d'un procès.

LETTRE XXIV

(74) Pseudonyme de la Baronne de Bruchez, auteur, en 1840, de *Clara de Noirmont*.

(75) Les souvenirs du premier voyage en Allemagne dans *la Presse* des 26, 29 et 30 juillet 1840.

LETTRE XXVI

(76) Peut-être s'agit-il du *Comte de Mansfeld* de Paul Foucher représenté à la Porte-St-Martin, le 30 Novembre 1840. A ce moment, il est question, entre Foucher et Gautier, d'écrire en collaboration une pièce. Voy. la lettre publ. par Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Th. Gautier*, t. I, p. 212.

(77) Edouard Thierry, le futur administrateur du Théâtre

français, rédacteur au *Moniteur universel*, auteur, en 1833, du petit volume de vers, *les Enfants et les Anges*, une des raretés de la littérature romantique.

(78) La comtesse de Bradi. Elle a collaboré au *Livre des cent un*, à la *Revue de Paris*...

LETTRE XXVII

(79) Avec Jenny Colon, en représentations à Bruxelles. *Piquillo* ne fut joué que le 15 Décembre. (Voy. Faber, *Histoire du théâtre français en Belgique*.) A Bruxelles encore, Gérard retrouva Marie Pleyel. (Voy. Gauthier-Ferrières, *Gérard de Nerval*, p. 128.)

(80) Voy. note 72. Gautier ne reprit son feuilleton de la *Presse* qu'en Novembre.

(81) Fr. Buloz, commissaire royal à la place de Taylor depuis 1838, nommé administrateur en septembre 1842.

LETTRE XXVIII

(82) Sur les rapports de Gérard et de Heine, voy. Betz, *Heine in Frankreich*, Zurich, 1895, J. Cartier, *liv. cit.*). Gérard fut détourné de son travail de traduction par des préoccupations différentes. Dans une lettre non datée, il prie Renduel de ne plus compter sur lui pour cela et l'engage à s'adresser à Marmier : « *J'ai dans ce moment-ci un travail énorme pour lequel je pioche depuis longtemps et qui va commencer à se produire ces jours-ci par une série d'articles dans les journaux. Ce n'est rien moins qu'une grande association artiste et sociale, appuyée d'ouvrages importants et qui triomphera ou tombera entièrement pendant l'hiver prochain...* » (Catal. Charavay, vente du 12 Novembre 1887.) — Les pièces traduites par Gérard paraîtront seulement en Juillet-Septembre 1848 à la *Revue des Deux Mondes*.

LETTRE XXIX

(83) Voy. la lettre du 4 Novembre 1834 à Renduel. En

1841 la question de la propriété littéraire va être à l'ordre du jour. On connaît le discours de Lamartine, le 30 Mars, sur le projet de loi élaboré par le gouvernement.

(84) Voy. la lettre du 25 Février 1840, à II. de St-Georges. C'est là, pour Gérard, une préoccupation constante. Voy. en 1843, sa notice sur Cazotte et, en 1852, tout le volume des *Illuminés*.

LETTRE XXXI

(85) La 3^e édition de *Faust* suivie du *Second Faust*, Paris, Gosselin. — II. Lucas a fait très régulièrement de la critique littéraire ou dramatique au *Siècle*, au *National*, à *l'Artiste*. — Voy. en 1839 son compte-rendu très élogieux de *Léo Burckart* (*l'Artiste*, 2^e série, t. II, p. 334).

LETTRE XXXII

(86) Au retour à Paris, la correspondance s'interrompt. Peu à peu, la folie s'empare de Gérard.

LETTRE XXXIII

(87) Sur l'original une longue note manuscrite d'A. Weill : « Gérard de Nerval m'ayant prié d'aller le voir, j'y allai. On me fit entrer dans une pièce grillée, au milieu de la cour qu'on ferma derrière moi. Gérard me reçut cordialement en me disant qu'il avait une fièvre extatique, qu'on l'avait envoyé dans cette maison pour le calmer. Au bout de quelque temps, après avoir regardé les ongles de ma main, il me dit : tu sais que je connais la science occulte des mains, je vois que tu descends comme moi de bien haut, mais, pour en être sûr, il faut que je voie tes pieds. Déchausse-toi, ôte tes bas et je dirai d'où tu descends. — Ne voulant pas le contrarier, connaissant son mal, je me prêtai de bonne grâce à son caprice. J'ôtai mes bottes et mes chaussettes, il inspecta religieusement les ongles et les doigts de mon pied; cela fait, au vu de la femme, la concierge, qui suivait avec attention nos manèges : Je vais te montrer les miens. Moi je descends de Napoléon, je suis fils

de Joseph, frère de l'Empereur, qui a reçu ma mère à Dantzig ; toi, tu descends d'Isaïe, tu en as tous les signes. Je ne répondis pas. J'avais hâte de m'en aller ou plutôt j'acceptai les prophéties de mou malheureux ami, sous bénéfice d'inventaire.

« Quel fut mon étonnement de voir la concierge me refuser d'ouvrir la grille. Je ne sais, dit-elle, qui de vous deux est le plus fou. On vous a probablement envoyé ici pour que je vous garde malgré vous. Et Gérard de rire de tout son corps. Ils n'en font pas d'autres, s'écria-t-il. C'est ainsi qu'ils m'ont fait entrer ici. — J'avais beau protester, jurer, menacer, cogner la grille, plus je démenais plus la femme était sûre de ma folie. Force me fut d'attendre le médecin qui vint fort heureusement, une demi-heure après, me délivrer et me faire ouvrir la porte, sans toutefois être tout à fait convaincu de la santé de ma raison. Alexandre Weill. » Cette lettre à Alexandre Weill est le 1^{er} document relatif à la folie de Gérard. Elle apporte une précision nouvelle. Les biographes de Gérard considèrent comme le début de cette crise le moment où il a été confié aux soins du Dr Blanche (21 Mars) ; or, trois semaines plus tôt, il était déjà interné, rue de Picpus. D'ailleurs c'est le 1^{er} Mars que Janin a donné aux *Débats* son fameux article.

LETTRE XXXIV

(88) Lettre écrite en sortant de la maison de la rue de Picpus. Gérard aura quelques jours de liberté ; mais il est loin d'être guéri. Cinq jours plus tard, on doit le conduire chez le Dr Esprit Blanche, rue de Norvins, à Montmartre ; il y restera jusqu'au 21 Novembre.

LETTRE XXXV

(89) Ida Ferrier, l'interprète habituelle des pièces de Dumas, depuis *Theresa*. Le mariage a eu lieu le 5 Février 1840. La date du 9 Novembre ne peut être exacte, Gérard n'étant sorti de la maison de santé que le 21.

(90) Allusion probablement, à *Un Mariage sous Louis XV*, représenté au Théâtre français le 1^{er} juin 1841.

LETTRE XXXVI

(91) Lettre écrite à la sortie de la maison Blanche. Eugène de Stadler, un des amis les plus dévoués et les plus fidèles de Gérard. Archiviste aux Archives nationales, la protection de son cousin Persigny le fit arriver au poste d'inspecteur général des archives départementales. Poète, il a écrit *le Bois de Daphné*. (Voy. la lettre du 22 Mars 1852.) Stadler est mort en 1875, à l'âge de 59 ans.

LETTRE XXXVII

(92) Ces quelques lignes sont un argument encore contre l'hypothèse d'un deuxième séjour à Vienne (voy. ci-dessus note 45). Sur ce triste hiver de 1842, nous ne savons à peu près rien et je n'ai retrouvé aucune lettre. Peut-être est-il allé dans le Valois au printemps; Jenny Colon meurt le 5 juin 1842. A la fin de l'année, le courage est revenu; Gérard peut enfin réaliser son ancien projet de voyage en Orient. Quant à son excursion sur les côtes de la Grèce et dans l'Archipel, il est impossible d'en fixer la date. Ses impressions de voyage ont paru par fragments dans *l'Artiste*, la *Revue des Deux Mondes*, le *National*, de 1844 à 1851 (voy. la bibliographie de M^{lle} Cartier, *liv. cit.*). En 1848-1850, *Scènes de la vie orientale*, 2 vol. in-8°. En 1851, *Voyage en Orient*, 2 vol. in-12, chez Charpentier. — A rapprocher d'E. de Salle, l'auteur de *Sakontala à Paris* et d'*Ali le Renard*, 2 volumes de *Pèrègrination en Orient ou voyage pittoresque historique et politique en Egypte, Nubie, Syrie, Turquie, Grèce, pendant les années 1837-38-39*. Paris, Pagnerre, 1840.

LETTRE XXXVIII

(93) C'est Méry encore qui l'accueillera le premier à son retour de Constantinople. Leurs relations doivent remonter au temps de la *Villéliade*. Le *Mercur* du XIX^e siècle, après avoir rendu compte du poème de Méry, publie le 12 août 1826 une *Epître à M. de Villèle par l'auteur du Cuisinier d'un grand homme* (Gérard) avec cette note : « L'auteur de cette

satire va publier sous quelques jours La Villéïde ou la Jeunesse du grand homme, ses conversations avec le malin, la création du monstre, sa mort, sa descente aux enfers, etc. Ce poème en 5 chants, composé en partie avant que la Villéïade eût paru, n'a aucun rapport avec elle, mais en peut être le complément, parce que la Villéïade chante l'avenir et que la *Villéïde* chantera le passé. » (T. XIV, p. 247.) La *Villéïde* n'a jamais paru; l'*Épître* seule est entrée dans le volume des *Élégies nationales*. Sur Méry, voy. la notice de G. Bell, un des grands amis de Gérard, en tête d'*Héva* (*Collection des romans modernes*).

LETTRE XXXIX

(94) Artim-Bey, ambassadeur de Méhémet-Ali.

LETTRE XL

(95) Ibrahim-Pacha, l'organisateur de l'armée de Méhémet-Ali, le vainqueur des Turcs et le conquérant de la Syrie. Voy. Eusèbe de Salle, *Pérégrinations en Orient*, t. I, p. 219.

(96) Le Dr Perron, Saint-Simonien, appelé par Méhémet-Ali à la direction de l'école de médecine d'Abou Zabel; travailleur acharné, il apprit à fond l'Arabe et le Persan et se consacra à l'étude de la littérature orientale.

LETTRE XLI

(97) Charles Lambert, un des disciples favoris du P. Enfantin, avait accompagné en Egypte la famille Saint-Simonienne. Sur ce voyage, voy. les *Souvenirs littéraires* de Maxime du Camp, t. II, chap. 49, et l'article de M. P. Bonnefon, *Maxime Du Camp et les Saint-Simoniens*, dans la *Revue d'histoire littéraire*, Octobre-Décembre 1910.

(98) Linant, conduit en Egypte par ses goûts d'archéologue, était devenu ingénieur en chef. En 1845, il travaillera aux premières études en vue du percement de l'isthme de Suez.

(99) Clot-Bey, médecin marseillais engagé en 1823 par un

agent de Méhémet-Ali comme chirurgien en chef, organisateur du service sanitaire de l'armée. Il a publié, en 1840, un *Aperçu général sur l'Égypte*.

(100) Emile Lubbert, prédécesseur à l'Opéra du Dr Véron. Obligé de quitter la France à la suite d'affaires malheureuses, il remplit en Égypte des fonctions assez diverses, tour à tour ministre de l'instruction publique, organisateur de fêtes et de divertissements. Voy. le portrait qu'en a laissé Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, 1, p. 335.

(101) Sur le mariage de Gérard et sur tous les épisodes du voyage, voy. *le Voyage en Orient*.

LETTRE XLII

(102) Il ne reste, dans la correspondance, aucune trace des étapes intermédiaires du voyage : Beyrouth, le Liban, Saint-Jean-d'Acre...

LETTRE XLIII

(103) Camille Rogier, le vignettiste, un ami du cénacle. Avant de s'installer à l'impasse du Doyenné, Gérard avait logé chez lui, 5, rue des Beaux-Arts. Voy. M. Tourneux, *l'Age du romantisme*.

(104) Gérard a collaboré à ce journal. C'est là qu'a paru d'abord, le 7 Octobre 1843, la lettre à Théophile Gautier, reprise plus tard en appendice au *Voyage en Orient*. La lettre de Gérard était une réponse à celle que Gautier lui avait écrite dans *la Presse* du 25 Juillet.

LETTRE XLIV

(105) Cette lettre, dit L. de Bare, « a été à ce point maculée par les fumigations et mutilée par les macérations, sans doute dans quelque quarantaine du chemin — la peste ne sévissant pas alors dans les Etats européens de sa haute ottomane — qu'il est à peine possible d'en rétablir le sens, au moins de ses premières feuilles. Nous y perdons une originale description du quartier grec, où notre voyageur avait tout d'abord

planté sa tente. Il y est aussi question du retour qui ne peut plus se faire par Vienne et l'Allemagne — il est déjà trop tard, attendu la nécessité de remonter le Danube. — Heureusement le chlore et les ciseaux de ces messieurs du Lazaret ont respecté les dernières pages et je les reproduis fidèlement. »

LETTRE XLV

(106) *La Péri*, ballet de Th. Gautier et Corally, musique de Burgmuller, Opéra, Juillet 1843. — La lettre de Gautier, du 23 juillet, adressée « A mon ami Gérard de Nerval au Caire », donnait un compte-rendu du ballet; elle a été réimprimée dans l'*Histoire de l'art dramatique* (III, p. 70) et dans la seconde édition du Théâtre.

LETTRE XLVII

(107) Comp. à la fin du *Voyage en Orient* : « Triste impression! Je regagne le pays du froid et des orages et déjà l'Orient n'est plus, pour moi, qu'un de ces rêves du matin auxquels viennent bientôt succéder les ennuis du jour. » — Cette lettre nous donne la date précise du retour de Gérard.

(108) Voy. la lettre à Renduel du 6 Novembre 1834. — Nous ne savons rien de plus sur ce nouveau passage de Gérard en Italie.

(109) Aucune lettre pour l'année 1844. Gérard est rentré à Paris. Or, c'est là qu'il échappe le plus sûrement et qu'il est le plus difficile de retrouver sa trace. On le suit beaucoup mieux dans ses voyages à l'étranger que dans ses pérégrinations à travers la banlieue parisienne.

LETTRE XLIX

(110) A. Busquet a fait au *Corsaire* ses débuts de journaliste; il a collaboré à l'*Artiste*, au *Pays*, etc. Rédacteur en chef de la *Silhouette* fondée en Décembre 1844, il a beaucoup connu Gérard pendant la dernière partie de sa vie. La *Silhouette* donnera de Gérard, en 1849, le *Monstre vert* et une réimpression des *Femmes du Caire*.

(111) Dans *les Nuits d'octobre*, Gérard dit être allé trois fois en Angleterre. Nous ne connaissons avec certitude qu'un seul de ces voyages, celui de 1845. (Voy., dans *la Presse* du 8 Septembre 1845, *Une nuit à Londres*, article repris dans *l'Artiste* du 20 septembre 1846.) On rapporte d'ordinaire au même moment une pièce de vers non datée, parue dans *l'Artiste* en 1846, *De Ramsgate à Anvers*. Celle-ci pourtant est antérieure. Nous retrouvons en effet, en 1877, dans la même revue, et publiée par A. Houssaye, sans doute sur le manuscrit original, la même pièce sous ce titre : *Voyage rimé, pages inédites* ; mais ici, elle porte une date, Juin 1837. Gérard aurait donc fait un séjour à Londres en 1837 ou 1836, peut-être au moment du premier voyage en Belgique. A remarquer d'ailleurs un article sur *les Mœurs Anglaises*, le 5 décembre 1836, dans *la Charte de 1830*. Enfin, A. Houssaye écrit en 1841 dans *l'Artiste* en parlant de son ami : « Gérard qui s'en va coucher à Bruxelles ou à Londres aussi facilement que nous rentrons chez nous... » (2^e série; t. VII, p. 164).

LETTRE L

(112) Les *Scènes de la vie orientale* ont commencé de paraître à la *Revue des Deux Mondes*, le 1^{er} Mai 1846 ; elles continuent le 1^{er} Juillet, le 15 Septembre, le 15 Décembre, etc., et, à intervalles irréguliers, jusqu'en Octobre 1847.

LETTRE LI

(113) *La Damnation de Faust*, exécutée le 6 Décembre 1846 à l'Opéra comique. Le titre de la partition porte cette note : « Les morceaux guillemetés dans ce livret sont empruntés au *Faust* de Gœthe et traduits par M. Gérard de Nerval. Une grande partie des scènes 1, 4, 5, 6, 7 et 9 est de M. A. Gandonnière, tout le reste des paroles est de M. Hector Berlioz. »

LETTRE LII

(114) Le 7 Mars 1847, le *Christophe Colomb* de Félicien

David (*ode-symphonie*), à la salle du Conservatoire. Voy. la *Revue et Gazette musicale* du 14 Mars.

LETTRE LIII

(115) Limnander, musicien belge, né à Gand et établi à Maline. Venu à Paris en 1845, il fut présenté à Gérard par M^m de Girardin. La *Gazette musicale* du 29 Août 1847 annonce, au 3^e théâtre lyrique, dit Opéra national, la prochaine représentation d'un opéra en 3 actes de Gérard, musique de Limnander. Il s'agit des *Monténégrins* qui ne seront joués à l'Opéra comique que le 31 mars 1849.

LETTRE LIV

(116) *Scènes de la vie orientale. Les femmes du Caire.* In-8°, chez Sartorius, 1848.— C'est pendant cette année 1848 que Gérard donne à la *Revue des Deux Mondes* ses traductions de Henri Heine (15 Juillet et 15 Septembre).

LETTRE LV

(117) Sur le Dr Aussandou, voy. A. Karr, *le Livre de bord*, t. II, p. 135.

LETTRE LVI

(118) En réponse à un article de Champfleury du 7 Mai 1849 (reproduit dans son volume, *Grandes figures*). Cet article, conçu d'ailleurs dans un esprit de vive sympathie, devait apparaître, quelques années plus tard, vraiment prophétique : « Gérard mort serait un grand écrivain ; on accuserait la société, le gouvernement. Pauvre Gérard ! La belle âme, etc... Mais Gérard vivant passe inaperçu. » Il y a dans la réponse de Gérard, dans cette amertume, dans sa façon de discuter quelques boutades de Champfleury des traces évidentes d'une certaine surexcitation nerveuse. Depuis le premier accès de la maladie, il est resté en lui un point douloureux, — peut-être une inquiétude jamais apaisée. (Voy. la préface de *Lorely*, la lettre du 1^{er} Juin 1854...)

(119) Voy. la lettre du 19 Août 1843.

(120) C'est par une faute d'impression que le nom d'Empis s'était glissé dans l'article de Champfleury. La direction du journal rectifia : « Le nom de M. Empis, traité trop légèrement par les compositeurs du *Messenger des théâtres* d'académicien-philologue, ne sort pas de la plume de Champfleury : il était question, dans le manuscrit, de M. A... »

LETTRE LVII

(121) On ne sait rien sur la collaboration d'H. de St Georges aux *Monténégrins* ; la pièce parut sous le nom seulement d'Alboize et de Gérard. Je conserve à cette lettre la date donnée par *l'Amateur d'autographes* ; il y a là une erreur manifeste, la première représentation étant du 31 mars. (Peut-être faudrait-il corriger : 19 Mars).

(122) Ugalde, dans le rôle de Béatrice.

(123) Alboize de Pujol, un des grands fournisseurs de théâtre, surtout en collaboration, avec P. Foucher, Anicet Bourgeois, etc.

LETTRE LVIII

(124) Une lettre de Gérard adressée à Fiorentino à Londres, pour lui recommander Stadler, porte la date du 28 Juin 1849 (Catal. Charavay).

LETTRE LIX

(125) En marge, cette note : « 7 fr. 50 le volume. M. Merlin. Ce volume a de l'intérêt. Il touche aux arts et se fait lire avec plaisir. On pourrait souscrire à 25 ex. »

LETTRE LX

(126) Après quelques années assez vides, — sur lesquelles du moins nous savons peu de chose (1844-49), — la série des voyages reprend. Le 9 Juillet 1850, Gérard parlait à un ami de pièces de théâtre qu'il était en train de terminer et de la diffi-

culté de les faire jouer. (Vente du 19 Mai 83.) — En Août, il est en Allemagne ; il passe à Cologne, Francfort, Weimar, où il assiste aux fêtes en l'honneur de Goethe et de Herder.

(127) Ses impressions de voyage dans *la Presse* des 8, 18 et 19 Septembre. (*Souvenirs de Thuringe*, réimprimés dans *Lorely*.)

LETTRE LXI

(128) En réponse à un article de J. Legros publié dans *le Corsaire* du 30 Octobre 1850, sous le titre : *Encore un fantaisiste qui tourne au rouge* : « Dans le feuilleton dramatique de *la Presse*, où il supplée temporairement M. Théophile Gautier, M. Gérard de Nerval se met à écrire contre la réaction. Il arbore *la cocarde de la démocratie*. Il s'élève contre les Foires aux Idées et les Saisons Vivantes, *pièces hideuses*, dit-il, *qui déshonorent le vaudeville depuis deux ans*. On concevrait à la rigueur une pareille bouffée de colère de la part d'un socialiste de vieille roche... Pas un homme de lettres n'ignore que, sous la monarchie de Louis-Philippe, M. Gérard de Nerval était plus royaliste que le roi... Sous le gouvernement de Juillet, il était employé à *l'Esprit public*... Bien plus, il obtenait des missions du ministère de l'instruction publique. C'est ainsi qu'il est allé en Allemagne et en Égypte... »

(129) Sur les missions de Gérard, voy. Note 35.

LETTRE LXII

(130) Je ne sais pourquoi A. Houssaye date cette lettre de la fin de l'été 1854. *L'Abbé de Bucquoy* paraît dans *le National* en Octobre-Décembre 1850. Cette excursion dans le Valois doit se placer vers le milieu de Novembre. (Voy. le feuilleton du 15 Novembre.)

LETTRE LXIII

(131) G. Charpentier, éditeur, en 1851, du *Voyage en Orient* (2 vol. in-18).

(132) Bida avait exposé en 1847 son *Café à Constantinople* et un *Café sur le Bosphore*, — en 1848 des *Femmes turques dans un cimetière*, une *Boutique à Constantinople*, — en 1849 un *Marché d'esclaves circassiennes*, en 1850 un *Barbier arménien*... — Il n'a pas été fait d'édition illustrée du *Voyage en Orient*.

LETTRE LXIV

(133) Lettres de lady Mary Wortley Montague pendant son séjour en Orient. (Trad. françaises en 1804, 1805, 1816.)

LETTRE LXVI

(134) *Histoire de la Reine du matin et de Soliman, prince des Génies*, légende contée dans un café de Stamboul.

LETTRE LXVII

(135) Traduction de *Misanthropie et Repentir* de Kotzebue, représentée seulement le 28 Juillet 1855. La pièce n'avait pas été soumise au comité; elle fut vraisemblablement commandée à Gérard par A. Houssaye; c'était un moyen délicat de venir à son aide, en faisant des avances sur ses futurs droits d'auteur. (Renseignement communiqué par M. Couët.) — Voy. lettre du 4 Octobre 1852.

LETTRE LXVIII

(136) Perrot, chef de bureau des théâtres au ministère de l'intérieur.

LETTRE LXIX

(137) Marc Fournier, encore un auteur dramatique devenu directeur. Il avait écrit au *National*, à *l'Artiste*, à *la Presse*. Il prit la direction de la Porte-Saint-Martin en 1851. C'est lui qui a monté *l'Imagier* le 27 Décembre 1851. Les fatigues de la pièce, les déceptions de Gérard devant son médiocre succès le mettent dans un état de santé qui, au début de 1852, inspire

à ses amis des inquiétudes sérieuses. Mais ce n'est qu'une fausse alerte.

LETTRE LXX

(138) Verteuil, le premier des quatre secrétaires de Houssaye à la direction du Théâtre français. Il s'agit du *Bois de Daphné*, comédie antique en 2 actes et en vers; elle fut repoussée par le comité, sauf les voix de Houssaye et de Brohan. (Voy. Houssaye, *Confessions*, I, p. 382.) En avril, Gérard la propose encore à Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin : « *C'est grand, c'est même spirituel ; Ceci n'est pas toujours une recommandation au point de vue des recettes, mais cela peut être fort bien accepté par le public, comme contraste avec un de ces spectacles essentiellement populaires qu'il convient de donner à cethéâtre. L'art sérieux y doit garder une place, pourvu qu'il ne se la fasse pas trop grande.* » (Lettre du 29 Avril 1852. Catal. Charavay.) — La pièce, non représentée, parut en librairie en Juillet.

LETTRE LXXI

(139) Ce voyage a fourni la matière d'un article à la *Revue des Deux-Mondes* (15 Juin 1852) : *Les fêtes de Mai en Hollande.*

(140) Noël Parfait, représentant du peuple, inscrit sur la liste d'expulsion du 9 Janvier 1852. Dumas l'accueillit à Bruxelles dans son appartement, 73, boulevard Waterloo; en échange de cette hospitalité, Parfait faisait office de secrétaire. Voy. Charles Hugo, *les Hommes de l'exil.*

(141) Ed. Gorges qui publiera en 1856 un roman posthume de Gérard, *le Marquis de Fayolle.*

LETTRE LXXII

(142) Méry a consacré à Gérard une série d'articles dans *l'Univers illustré*, en août 1864. Il s'étend surtout sur leurs relations d'amitié et sur leur collaboration : « J'ai eu l'honneur de collaborer avec Gérard de Nerval. Nous avons fait ensem-

ble trois grands ouvrages dramatiques, assis côte à côte devant la même table et nous servant de la même plume. Nous ne nous sommes pas quittés pendant trois ans. » Du premier de ces trois ouvrages, il ne reste rien ; c'était une grande pièce, écrite en 1848, avec un troisième collaborateur, Paul Bocage, et destinée à l'Odéon ; « le chant, la danse et la féerie abondaient dans cet ouvrage qui, pour scène, avait l'univers avec ses cinq parties géographiques » ; pour le titre, ils hésitaient ; probablement *de Paris à Pékin...* Mais la pièce, mise en répétitions fut retirée avant la première. Méry donne encore des renseignements sur *le Chariot d'enfant* et sur *l'Imagier*, qui d'abord fut chaleureusement accueilli, mais ne réussit pas à attirer le public.

(143) Comptant sur un gros succès, Gérard avait dépensé sans compter. Au 1^{er} Janvier, il avait tenu à offrir des cadeaux à tous les artistes et Méry avait payé. — Pour l'argent que lui avait avancé Porcher, l'agent théâtral, voy. la lettre du 4 Octobre 52.

LETTRE LXXIII

(144) Jules de Premaray (Regnault), devenu, après des débuts assez difficiles, rédacteur en chef de *la Patrie*, où il soutint la candidature du général Cavaignac. Il se cantonna ensuite dans le domaine purement littéraire, et se réserva, avec de nombreuses chroniques, le feuilleton du lundi. La lettre de Gérard a été écrite entre l'apparition de *Lorely* et celle des *Illuminés*.

LETTRE LXXV

(145) Probablement *Sylvie*, qui paraîtra seulement un an plus tard. Du 15 Juin 52 (*les Fêtes de Mai en Hollande*) au 15 Août 53, la *Revue des Deux Mondes* n'a rien donné de Gérard.

(146) Il est question de cette chasse à la loutre dans *les Nuits d'octobre*, publiées par *l'Illustration* en 1852. Voy. la *Bohème galante*, p. 222.

LETTRE LXXVI

(147) M^{lle} J. Cartier rapporte cette lettre aux « derniers jours de Gérard ». C'est une erreur évidente. Nous avons ici comme un premier crayon du délicieux épisode de *Sylvie*; il faut adopter comme date, soit l'été de 1852 (voy. la lettre précédente), soit le printemps de 1853 (voy. G. Bell, *Gérard de Nerval*, p. 41). « Je possède et je garde précieusement, écrit Méry dans *l'Univers illustré*, une belle copie d'un chef-d'œuvre de Gérard, *Sylvie*, et ce n'est pas celle-là qu'il a donnée à la *Revue des Deux Mondes*; elle n'était pas encore au degré de perfection qu'il voulait atteindre toujours. » (Articles cités.)

LETTRE LXXVII

(148) Sur *Misanthropie et Repentir*, voy. la lettre du 9 Novembre 1851. A. Houssaye a pris la direction de *l'Artiste* après Delaunay, en Janvier 1844, tome V de la 3^e série. Porcher est l'agent théâtral qui acheta pour cent francs à Gérard son vaudeville, *le Pruneau de Tours* (voy. M. Tourneux).

LETTRE LXXVIII

(149) A. Nefftzer, entré à *la Presse* en 1844, fondateur du *Temps* en 1861. La note en question est relative au volume *les Illuminés*.

(150) Emile Fontaine, auteur dramatique, journaliste légitimiste au *Globe*, à *l'Union*... Monselet avait connu Gérard en 1846, dans les bureaux de *l'Artiste*. (Voy. *Portraits après décès*.)

LETTRE LXXX

(151) Sans doute *les Petits châteaux de Bohême* (E. Didier).

LETTRE LXXXI

(152) A rapprocher de la lettre à Perrot du 20 Novembre 1851. La demande de Gérard fut accueillie, après de longs

retards. C'est ce qui ressort d'une lettre du D^r Blanche du 11 octobre 1853 : « Monsieur, il ne sera pas nécessaire que Gérard vous donne une procuration pour que vous puissiez toucher l'indemnité allouée par le ministère d'Etat. Cette somme de 400 fr. doit être comptée par l'administrateur du Théâtre Français, et il a été convenu avec M. Camille Doucet que je vous prierais de vous rencontrer avec moi chez lui, jeudi, à l'heure qui vous sera commode. Veuillez donc m'écrire un mot à ce sujet. Gérard ne va pas encore bien... » Je relève dans les catalogues de ventes du 30 Mai 1877 et du 28 Nov. 1876, deux reçus signés de Gérard : l'un du 8 avril 1854 pour une somme de 250 fr. à titre d'encouragement comme auteur dramatique, l'autre de 600 fr. pour une mission littéraire en Orient (?).

LETTRE LXXXII

(153) Allusion à la transformation du *Moniteur universel*, l'organe officiel dont Fould a voulu faire aussi le premier journal littéraire français. Louis de Cormenin resta rédacteur en chef de Novembre 52 à Juillet 53. Voy. les *Souvenirs* de Maxime Du Camp.

LETTRE LXXXIII

(154) La collection Diamant d'Eugène Didier, dans laquelle Gérard a publié ses *Petits châteaux de Bohême*. Il n'y est entré aucun volume d'H. Blaze.

LETTRE LXXXIV

(155) La petite-fille de Lucien Bonaparte, née vers 1834, avait épousé à 16 ans Frédéric de Solms. Engagée de bonne heure dans une opposition très vive contre son cousin le prince Louis, son salon s'ouvrait à la fois à des patriotes étrangers, aux chefs du parti démocratique et aux littérateurs. Voy. la brochure d'E. Sue, *Une page de l'histoire de mes livres*, 1857.

LETTRE LXXXV

(156) Au printemps de 1853, Gérard passe deux mois à la maison Dubois, où il est soigné pour un transport au cerveau. Pendant sa convalescence il part pour le Valois. — Je ne sais à quel moment précis, en 1853, doit se placer le projet de voyage à Berlin dont il parle dans une lettre au Dr Blanche : « *L'étude des monuments et des découvertes orientales de M. Lepsius me servira sans doute à m'acquitter en partie, touchant la mission que vous savez.* » (Fragment cité par Champfleury.)

(157) Voyage d'Août 1850.

(158) Dans une lettre à Dumas, non datée, il est question d'un projet de drame intitulé *les deux Faust*, que Gérard doit faire en collaboration avec Liszt.

LETTRE LXXXVI

(159) Stadler était parti en voyage dans le midi de la France. Son portrait par Timbal figura au salon de 1853.

(160) Georges Bell.

LETTRE LXXXVII

(161) Voici ce qu'en dit Théophile Gautier, dans son feuilleton de *la Presse* du 9 Juillet 1853 : « N'oublions pas notre ami Eugène de Stadler, le poète du *Bois de Daphné*, une des plus pures études antiques que l'on ait faites, dont la belle tête allemande et la longue barbe blonde ont fourni l'occasion d'un excellent portrait, d'une vie singulière et d'une ressemblance parfaite à M. Timbal, auteur d'une *Vierge au prétoire pendant la flagellation du Christ*, qui ne manque pas de mérite. »

LETTRE LXXXVIII

(162) Note manuscrite : « Envoyé à *la Presse* l'exemplaire pour M. Limayrac et prévenu ce dernier par lettre du 14 Juillet 1853. » — D'une lettre à Limayrac, datée du 31 Juillet (Limayrac rédigeait à *la Presse* le feuilleton de critique litté-

raire) : « Sauvez-moi de l'envie, vous qui répandez la lumière et qui lancez la foudre. Comment vous remercier ? En regrettant d'abord de m'être exposé à votre seule critique, et cela par négligence. Le titre *Précurseurs du Socialisme* est un faux titre très réel. Je l'avais donné à l'éditeur dans la pensée d'un ouvrage plus considérable avec d'autres biographies qui ôtaient au livre le caractère que vous supposez : il ne se montrè pas à l'intérieur des pages. » (Catal. Charavay, vente du 17 Nov. 1876.)

LETTRE LXXXIX

(163) Deligny, le librettiste.

LETTRE XC

(164) Encore un projet dramatique qui avorta. De la main d'Hippolyte Lucas, sur l'original de la lettre, cette note manuscrite que M. Léo Lucas a eu l'obligeance de me communiquer : « Voici une des dernières lettres que j'ai reçues de Gérard de Nerval. Il s'agissait, autant que je puis m'en souvenir, d'adapter un nouveau poème à la flûte enchantée de Mozart. Gérard m'avait apporté un scénario et je lui avais, en retour, communiqué une pièce intitulée *Aurore*, qui est imprimée dans le répertoire des *Variétés étrangères*. C'est après avoir lu cette comédie, tirée de l'allemand, qu'il me répondit les lignes suivantes... » Et à la fin de la lettre : « J'attendis Gérard, il ne vint pas. » — Il ne reste rien de ce *Francesco* ; la liste autographe que Gérard a laissée de ses œuvres nous en donne le titre complet : *Francesco Colonna*.

LETTRE XCI

(165) Le 11 Février 1853, Gérard, dans une lettre à De Mars, s'excusait de ne pouvoir arriver à terminer son article pour la *Revue des Deux Mondes* : « Je n'arrive pas. C'est déplorable. Cela tient peut-être à vouloir trop bien faire... Je vais toujours néanmoins, si je puis aller, car ce n'est pas maladie réelle, mais lourdeur d'esprit. J'écrirais tout

autre chose... » (Catal. Charavay). Cette difficulté à travailler ne fera que s'aggraver jusqu'à la fin, avec les angoisses qu'elle provoque. *Sylvie* paraît le 15 Août à la Revue; une lettre passée en vente publique annonce qu'il en sera fait un tirage à part. (Ventes du 7 Déc. 1865 et du 17 Juin 1870.) — Gérard est conduit, le 26 Août, à l'hospice de la Charité et le 27, à la maison Blanche, à Passy; il y reste jusqu'au 27 Mai 1854.

LETTRE XCII

(166) Voy. *Aurelia*, pp. 101 et suiv.

LETTRE XCIII

(167) Au bas du billet, ces mots : « Monsieur de Stadler peut venir voir M. Gérard tous les jours de 4 h. à 4 h. — E. Blanche. » — Peut-être ce billet a-t-il été écrit lors de la dernière crise, en août 54.

LETTRE XCIV

(168) De la main du Dr Blanche : « J'engage les amis de M. Gérard à venir l'un après l'autre et pas ensemble. — E. Blanche. »

(169) Allusion au portrait de Timbal. Voy. ci-dessus, note 161.

LETTRE XCV

(170) Article de Gautier dans *la Presse*, le 3 Septembre 1853: *Courses de taureaux à Saint-Esprit*.

LETTRE XCVI

(171) Auguste de Chatillon, peintre et littérateur, l'auteur de *la Grand'Pinte*. C'est un des plus anciens amis de Gérard, un des camarades de la Bohème. Lors du fameux bal du 28 Nov. 1835, à la rue du Doyenné, il avait concouru à la décoration de la salle avec un panneau bien romantique : un

« moine rouge lisant la bible sur la hanche cambrée d'une femme nue qui dort ». (*Petits châteaux de Bohême*, p. 11.)

(172) Antoni Deschamps a toujours été un passionné de musique. — Depuis une vingtaine d'années déjà, sans renoncer pour cela à son travail ni à ses amitiés, en conservant au contraire toute liberté d'allure, il avait cherché un asile à la maison Blanche ; il y resta jusqu'à sa mort. Voy. ci-dessous, lettres de Munich et de Leipzig en Juin 1854.

LETTRE XCVII

(173) *Guzman le brave*, Odéon, 19 Septembre 1853. Allusion au récit de José (acte II, sc. 1).

LETTRE XCVIII

(174) Note manuscrite du D^r Blanche : « Je serais bien aise de voir Monsieur de Stadler, demain samedi dans la journée, ou dimanche matin. — E. Blanche. » (Voy. sa lettre du 11 Octobre, ci-dessus, note 152.)

LETTRE XCIX

(175) En tête de la première page, cerclé de rouge, un dessin assez confus : une mosquée avec quelques caractères arabes ; au-dessous, ce mot en lettres grecques Γεραμολδα et cette note : « Ceci est un souvenir de tes études orientales et de mes voyages. »

(176) Voy. *Aurelia*.

(177) L'écriture devient ici et reste jusqu'au dernier tiers de la lettre visiblement plus nerveuse.

(178) Voy. la lettre à Papion du Chateau en 1832.

(179) Ed. Ferey, un des fondateurs, avec Maurice Alhoy et Pawlowski, en 1834, de *l'Ours*, journal rédigé par une société de bêtes ayant bec et ongles.

(180) La protection de Lingay avait été précieuse à Gérard, lors de son séjour à Vienne. (Voy. lettre du 2 Déc. 1839.)

LETTRE C

(181) En tête, le même dessin que sur la précédente.

(182) Dans un article d'A. Houssaye (*l'Artiste*, 1875) : « Pendant ses visions, Gérard parlait plus que jamais de son petit champ de terre de Morfontaine. Voici ce que m'écrivait sa tante Labrunie : « Il possédait un morceau de terrain « appelé Nerval, qu'il évaluait à 1500 fr.; on a souvent voulu « abuser de sa position en lui offrant la moitié de la somme « que l'on donnerait encore. La personne qui jouit de cette « propriété porte notre nom sans être de notre famille. Gérard « la voyait quelquefois et l'appelait aussi ma tante. »

LETTRE CI

(183) Toujours l'ancienne chimère.—On retrouve, d'ailleurs, dans cette lettre toutes les rêveries ordinaires de Gérard.

LETTRE CII

(184) Du même jour encore, Champfleury cite un autre fragment de lettre de Gérard à l'un de ses cousins M. C..., commerçant à Agen. *Il va bien et se sent tout à fait guéri d'une sorte d'exaltation due à ses travaux et à ses nombreux voyages.* Il voudrait aller auprès de lui, *car, dit-il, je sens que l'air du pays me ferait grand bien... Si vous êtes toujours associé de la Maison R... s, de Bordeaux, je serai heureux de mettre à votre service quelques idées ou inventions que j'ai conçues.* — Sur ce cousin voy. note 13.

LETTRE CIII

(185) Giraud, éditeur des *Filles du Feu*, en Janvier 1854.

LETTRE CIV

(186) *Pandora* paraîtra dans *le Mousquetaire* seulement en Octobre 1854. Mais il n'est pas juste de croire, comme on le dit d'ordinaire, que cette nouvelle hallucinante a été écrite pendant le dernier voyage en Allemagne.

LETTRE CV

(187) *Emilie ou le fort de Bitche*, à la fin des *Filles du feu*.

(188) Dans une lettre du 4 Déc. 1853, Gérard prie Dumas de réclamer la copie qu'il a remise à Francis Wey et de l'insérer dans son journal. Il lui demande de ne pas publier les lettres qu'il a écrites étant encore sous l'impression de la maladie (Vente du 6 Mai 1878, Catal. Charavay.)

LETTRE CVII

(189) Georges Bell (Joachim Hounau), né en 1827, un des premiers biographes de Gérard est, avec Stadler et Houssaye, un de ses amis les plus fidèles et les plus attentifs, pendant ses dernières années. (Voy. Ph. Audebrand, *A. Dumas à la Maison d'or*, p. 321.) G. Bell, en reproduisant cette lettre et la suivante, n'en donne pas la date précise. Il est probable que ce sont les deux lettres du 23 Sept. et du 4 Déc. 53, passées en vente publique le 6 Mai 1878.

(190) Comp. ce fragment d'une lettre non datée à E. Blanche, publiée par Champfleury : « *Une fois débarrassé de mes inquiétudes, je sortirai, selon le conseil d'Antony, de cette disposition à n'écrire que des impressions personnelles qui vient de ce que je tourne dans un cercle étroit.* »

LETTRE CIX

(191) Francis Wey, le compatriote et ami de Charles Nodier, inspecteur général des archives départementales, président de la Société des gens de lettres depuis 1853. — A ce moment encore, Gérard forme des projets dramatiques. Dans une lettre à Michel Carré, du 7 Mars 1854, il lui propose de mettre en musique sa petite pièce *Corilla*, inspirée par les aventures de Mlle Colombe, artiste du xviii^e siècle. (Catal. Charavay.) *Corilla* a paru en 1853 dans *les Petits Châteaux de Bohême*. En 1879, *l'Artiste* la reprendra sous ce titre nouveau : *les Deux Rendez-vous, intermède*. (Ici, *Corilla* devient la Signora Mercedes.)

LETTRE CXII

(192) Il s'agit encore du *Voyage en Orient*, édit. Charpentier.

LETTRE CXIV

(193) La lettre à laquelle répond Gérard, signée « Bamps, docteur en droit, attaché au ministère de la justice », est datée de Bruxelles le 20 Mars 1854. C'est une demande de renseignements : « Voici, Monsieur, de quoi il s'agit. Un nommé Ernest Constant se disant réfugié politique est venu me prier, il y a deux jours, de lui rendre un service... »

LETTRE CXV

(194) Après *Sylvie*, Gérard n'a plus rien donné à la *Revue des Deux Mondes*.

LETTRE CXVI

(195) Sorti de la maison Blanche le 27 Mai 1854, Gérard part aussitôt pour l'Allemagne.

(196) Il ne reste, hors de la correspondance, aucune relation de ce dernier voyage. Sur ses projets, voy. ci-dessous la lettre à Godefroy du 23 Septembre 1854.

(197) Le banquier Moïse Millaud, né à Bordeaux en 1813, l'associé de Mirès, un des créateurs du journalisme d'affaires; personne encore n'avait aussi nettement compris quel peut être le rôle industriel et commercial de la presse. Avec cela, très versé dans le monde littéraire, très généreux...

(198) Joseph Cohen, né à Marseille en 1817, rédacteur en chef du *Pays*.

(199) « Il faut savoir qu'à cette époque le dit Villedeuil était en train de manger une fortune énorme en extravagances de toutes sortes. » (Note d'A. Busquet.)

(200) Busquet donne un fragment d'une autre lettre reçue quelques jours après, « d'Emms ou de Wiesbaden » : *Décidément, mon bon ami, je n'ai pas besoin de manteau. Je m'étais figuré que l'air du Taunus était vif et qu'un vêtement chaud me serait nécessaire dans la montagne. Je vois que je puis m'en passer. Il vaut mieux payer Villedeuil.*

(201) D'accord avec A. Houssaye, directeur de *l'Artiste*, et avec le concours de Gautier et Louis de Cormenin, Maxime

Du Camp avait fait revivre l'ancienne *Revue de Paris*. (Voy. *Souvenirs littéraires*, t. II, p. 6.) C'est là que paraîtra, le 1^{er} Janvier 1853, la première partie d'*Aurelia*. — En 1853-54, Maxime Du Camp est passé par une crise nerveuse qui pouvait être inquiétante. Voy. en 1853 le *Livre posthume, mémoire d'un suicidé*, et les lettres publiées par M. P. Bonnefon (art. cité).

(202) *Le Pays*, l'ancien *Journal des volontés de la France* devenu *Journal de l'empire*. Dumas y publie, en Juillet 1854, des souvenirs sur son voyage en Allemagne avec Gérard en 1838.

LETTRE CXVII

(203) C'est là comme une idée fixe. A rapprocher ce fragment de lettre publié par Champfleury : « *Je vous prie de m'excuser auprès de ces dames de l'excentricité prolongée qui m'a fait prendre trop au sérieux la prétention des poètes à la descendance de Jupiter et d'Apollon... Cette généalogie m'est un trop grand honneur que je ne devais pas surtout me décerner à moi-même.* »

LETTRE CXVIII

(204) La guerre contre la Russie, engagée depuis le 27 Mars.

(205) Voy. les lettres à A. Dumas de Septembre 1838.

(206) Au début de l'été de 1853. Voy. *Aurelia*, p. 97.

(207) Voy. la lettre à Dumas, en tête des *Filles du Feu*. — Le 31 Octobre 1854, le journal de Dumas, *le Mousquetaire*, publiera la première partie de l'effrayante *Pandora*; quant à la deuxième partie, elle a été imprimée, mais on n'a pas osé la faire passer. Mlle J. Cartier (*liv. cit.*, p. 68) en cite quelques lignes d'après une feuille d'épreuves qui appartient à la collection Spoelberch de Lovenjoul.

(208) La brochure d'Eugène de Mirecourt, avec un portrait dessiné et gravé par E. Gervais, avait été communiquée à Gérard par un bibliophile de Strasbourg, Charles Mehl. Sur les marges de l'exemplaire et du portrait, Gérard « crayonna des

annotations à peu près inintelligibles et des coq-à-l'âne graphiques » (note de M. M. Tourneux).

(209) Allusion à la caricature de Nadar, dans la collection des *Binettes contemporaines de Citrouillard*. Cette caricature nous présente un Gérard poussé au grotesque, mais du moins bien vivant et joyeusement campé.

(210) Moïse Saphir, l'humoriste allemand qui rédigea à Vienne l'*Humoriste* depuis 1837.— A Karr, dans le *Livre de Bord*, cite encore un fragment de lettre de Gérard : « *On m'a demandé ici des renseignements sur les écrivains français contemporains ; vous m'avez rapporté 200 francs pour votre part ; cette considération vous fera pardonner, j'en suis certain, quelques détails peut-être un peu intimes.* »

(211) Philibert Audebrand.

(212) Allusion aux attaques de Mirecourt contre A. Dumas.

LETTRE CXX

(213) M^{lle} J. Cartier cite un fragment d'une lettre à son père, antérieure de quelques jours (Bade, 31 Mai) : « *C'est toi qui m'as appris cette langue, je te dois donc le peu de gloire que j'ai retiré de mes traductions.* »

LETTRE CXXI

(214) En allant à Vienne, Gérard s'est arrêté à Munich (1839). Voy. *Un jour à Munich* dans l'introduction du *Voyage en Orient*. (Publ. d'abord dans *la Presse*.)

(215) Sur Wagner et Liszt, voy., dans *Lorely, les Souvenirs de Thuringe* (voyage de 1850).

LETTRE CXXII

(216) Le passe-port, délivré à Gérard le 14 avril 1854, portait la mention : « Bon pour traverser l'Autriche » (Cartier, p. 67).

LETTRE CXXIV

(217) Voy. la lettre du 29 Juillet 1853 et la note 165.

LETTRE CXXV

(218) Mlle J. Cartier signale, de Leipzig, une lettre au Dr Labrunie du 29 Juin (Collection Houssaye), et une lettre à Sartorius du 30 Juin (Collection Spoelberch de Lovenjoul).

LETTRE CXXVI

(219) Brouillon de lettre inachevée. Sur l'original, cette note manuscrite de Champfleury : « Lettre de Gérard pendant sa folie. On l'a retrouvée telle quelle dans ses papiers. C-y. » Il n'y a pourtant rien que de raisonnable dans ce billet. — Il est vrai que l'on ne retrouve plus que par intervalles, durant ce dernier voyage, cette gaieté saine qui avait animé jusqu'ici toutes ses lettres écrites de l'étranger. (Voy. la lettre suivante.) La maladie a accordé un répit; mais à ces inquiétudes, à cette exaltation nerveuse, on peut prévoir une reprise prochaine.

LETTRE CXXVIII

(220) Voici donc, d'après la correspondance, les étapes du voyage : Strasbourg et Bade (30 mai-4 Juin). Augsburg. Munich. Donauwerth (20 Juin). Nuremberg. Bamberg (26 Juin). Neuenmarkt (27 Juin). Leipzig (30 Juin). Weimar. Cassel. Francfort (15 Juillet). Mayence. — D'après le passeport cité par Mlle Cartier, il part de Forbach pour Paris le 18 Juillet. — Le 8 Août, il faut de nouveau l'enfermer à la maison de Passy.

LETTRE CXXIX

(221) L'éditeur Dutacq, le créateur du *Siècle*. — Voy. A. Karr, *le Livre de bord* (III, p. 310).

(222) Devant la surexcitation de son malade, le Dr Blanche avait dû le priver de sorties dans Paris. C'est alors qu'il fit appel au comité de la Société des gens de lettres. Champfleury nous a conservé le procès-verbal signé précisément de Godefroy : « Nous soussignés, amis de M. Gérard de Nerval,

homme de lettres, avons l'honneur de prier M. le docteur Blanche de vouloir bien autoriser la sortie de M. Gérard de Nerval, ainsi que l'enlèvement de tout ce qui lui appartient, et ce en conformité des règlements qui régissent la maison dont il est le directeur et le propriétaire. Paris, le 9 octobre 1854. Godefroy, avocat. » A la suite, ce billet : « Cher Monsieur, Voici Gérard qui veut que je lui signe ce papier et, comme je n'ai rien à lui refuser, je signe, m'en rapportant tout à fait à ce qui est plus facile à faire. Je vous dis mille bonjours. J. Janin. » (*Grandes figures*, p. 218.)

LETTRE CXXX

(223) C'est deux jours après cette lettre, le 19 Octobre, que le Dr Blanche se vit contraint de rendre la liberté à son malade. — Le 24 Octobre 1854, Gérard tout joyeux écrira à Sartorius : « *Je conviens officiellement que j'ai été malade. Je ne puis convenir que j'ai été fou, ou même halluciné... Si j'offense la médecine, je me jetterai à ses genoux quand elle prendra les traits d'une déesse.* » (Fragment cité par A. Barine et Champfleury; c'est celui-ci qui donne la date, mais, d'après lui, la lettre serait adressée à Antoni Deschamps.)

LETTRE CXXXI

(224) Voy. ci-dessus note 222. Cette lettre est écrite au crayon, sur une feuille d'épreuves d'*Aurélia*.

(225) Dans ses derniers mois, Gérard avait en tête de grands projets dramatiques. Le 4^e numéro de *la Propriété littéraire et artistique* (15 Févr. 1855) conte à ce sujet une aventure assez étrange, et que rien par ailleurs n'a confirmée : « Au mois de Novembre dernier », Gérard porte « à l'un de nos principaux théâtres » une pièce qu'il venait de finir. « Était-ce le *Don Japhet d'Arménie* de Scarron, ou le drame de Kotzebue, *Misanthropie et Repentir*, que nous savons qu'il voulait remettre à la scène? Il laisse le manuscrit sur le bureau du directeur. Trois jours après, il le lui redemande. Le manuscrit

avait disparu. Un garçon de bureau signale M. X..., dramaturge bien connu, comme ayant pénétré dans le bureau après Gérard. Appelé par M. H..., le directeur, le dramaturge avoue sans hésiter et déclare qu'il ne peut le rendre et qu'il a déjà refait le premier acte. Et effectivement il ne le rendit jamais. »

LETTRE CXXXII

(226) « Je publiais à ce moment-là, dans un journal parisien, une *Galerie des célébrités contemporaines*. J'avais tout naturellement ouvert cette série par la biographie de Gérard de Nerval.. On était aux premiers jours de Janvier 1855. Un matin, je reçois une lettre d'une écriture inconnue. Je l'ouvre, je la lis. La voici... » (A. Delvau, *Histoire anecdotique des cafés de Paris*, 1862. Repris dans la petite biographie de Gérard, Paris, Bachelin Dellorenne, 1865.)

LETTRE CXXXIII

(227) Sur cette tante, voy. l'article de Houssaye dans *l'Artiste*, en 1875.

LETTRE CXXXIV

(228) La lettre est publiée sans indication de destinataire, mais à côté de la lettre déjà connue du 2 Janvier 1853. Peut-être fut-elle adressée aussi à M^{me} de Solms. — M. A. Brisson a reproduit les vers : « Il a vécu tantôt gai comme un sansonnet » dans son volume *l'Envers de la gloire* (p. 274); d'après M. Ch. Landelle, qui le lui a communiqué, ce sonnet aurait été écrit par Gérard lors de son dernier voyage en Angleterre, en compagnie de M. Landelle lui-même et de Gautier (?).

LETTRE CXXXV

(229) Emile Durand Forgues, plus connu sous son pseudonyme, Old Nick; chargé en 1838 de la chronique littéraire au *Journal du Commerce*, il passe ensuite au *National*. Voy. un

article de M. M. Tourneux, *Amateur d'autographes*, Janvier 1910.

LETTRE CXXXVII

(230) Voy. la lettre XC et la note 164. Peut-être s'agit-il ici encore de ce projet de drame en collaboration, *Francesco Colonna*.

(231) Le *Poliphile* italien des Aldes ou l'adaptation française de J. Martin, tous deux précieux surtout à cause des gravures.

LETTRE CXXXVIII

(232) Voy. la Note 182.

LETTRE CXLI

(233) Ecrite sans doute à l'automne de 1853 ou de 1854. Voy. les lettres de Décembre 1853 et du 1^{er} Juin 1854.

LETTRE CXLII

(234) *La Mort de Rousseau* figure parmi les projets de Gérard, sur la liste autographe de ses œuvres. (*Intermédiaire*, 1869.)

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

A

Abel, 213.
Achard, 92.
Ackermann, 247.
Adam, 301.
Albertin, 292.
Alboize, 161, 313.
Alhoy (Maurice), 323.
Artim-Bey, 124, 308.
Asselineau, 6, 17, 23.
Auber, 87, 301.
Audebrand (Philibert), 23,
231, 235, 328.
Aussandou (Dr), 155, 312.

B

Balzac, 96, 203, 302, 303.
Bamps, 220, 326.
Bare (Louis de), 25, 27, 35,
62, 64, 73, 100, 117, 121,
133, 141, 146, 237, 245,
298, 299, 309.
Barine (Arvède), 25, 145, 202,
203, 231, 330.

Beauvallet, 174.
Béga (Olivier), 210.
Bell (Georges), 6, 9, 23, 25,
191, 206, 216, 217, 225,
240, 291, 308, 318, 320,
325.
Bellini, 301.
Bénard, 50.
Béranger, 10, 189.
Bériot, 75, 299, 301.
Berlioz, 152, 311.
Berryer, 293.
Betz, 304.
Bida, 166, 167, 315.
Bion, 294.
Blanche (Dr), 21, 22, 116,
119, 173, 199, 201, 202,
203, 204, 205, 206, 208,
209, 211, 214, 217, 218,
223, 224, 235, 239, 242,
243, 244, 245, 246, 247,
249, 306, 319, 320, 322,
323, 325, 329, 330.
Blaze (Henri), 57, 97, 187,
188, 303, 319.
Bocage, 101, 317.

Bonaparte (Lucien), 319.
 Bonnefon (Paul), 28, 308,
 327.
 Borel (Petrus), 11, 48, 294.
 Bosio, 28.
 Bouchardey, 81, 294.
 Boulé, 243.
 Bourgeois (Anicet), 313.
 Bradi (Comtesse de), 304.
 Brisson (Adolphe), 331.
 Brohan, 316.
 Buloz, 180, 222, 304.
 Burgmuller, 310.
 Busquet, 25, 150, 222, 310,
 326.

C

Campé, 38.
 Carré (Michel), 325.
 Cartier (Mlle J.), 26, 102,
 171, 297, 299, 301, 304,
 307, 318, 327, 328, 329.
 Cavaignac (général), 317.
 Cavé, 172, 173.
 Cayrol, 219.
 Cazotte, 305.
 Champfleury, 6, 16, 22, 25,
 156, 157, 158, 159, 212,
 224, 230, 244, 249, 294,
 312, 313, 320, 324, 325,
 327, 329, 330.
 Champion (Edouard), 28, 214,
 215, 256, 260.
 Charavay, 28, 291, 293, 298,
 301, 302, 304, 313, 316,
 321, 322, 325.
 Charpentier, 96, 97, 166, 167,
 169, 171, 186, 194, 303, 314.
 Chateaubriand, 71, 293.
 Chatillon, 204, 209, 322.
 Clapissou, 301.

Claretie (Jules), 25, 242.
 Clément-Janin, 26, 28, 75,
 111, 147, 179, 251.
 Clerc (Albert), 298.
 Clopet (Léon), 294.
 Clot-Bey, 130, 308.
 Cohen, 223, 326.
 Colon (Jenny), 13, 25, 295,
 304, 307.
 Constant, 220, 221, 326.
 Corally, 310.
 Corbière (Edouard), 294.
 Cormenin (Louis de), 187, 319,
 326.
 Cottin (Mme), 45.
 Couët (Jules), 28, 178, 292,
 315.
 Cousinet, 191, 219.

D

Dagneau, 185.
 Damoreau (Mme), 51.
 Darthenay, 298.
 Dash (Comtesse), 300.
 David (Félicien), 153, 311.
 Delaunay, 77, 78, 300, 302,
 318.
 Delavigne (Casimir), 10, 71,
 293.
 Deligny, 195, 321.
 Delile (Mme), 128, 131.
 Delvau (Alfred), 26, 252, 331.
 Deschamps, 138.
 Deschamps (Antoni), 204, 235,
 242, 323, 325, 330.
 Didier, 187, 319.
 Dietrichstein (Prince), 75, 83.
 Donizetti, 87, 301.
 Doucet (Camille), 319.
 Douet d'Arcq, 38, 42, 87, 294.
 Dreyfus (Robert), 303.

Dublanc, 212.
Du Camp (Maxime), 23, 224,
235, 308, 309, 319, 327.

Dumas (Alexandre), 11, 12,
24, 25, 33, 34, 46, 50, 51,
53, 54, 56, 57, 58, 60, 81,
104, 115, 116, 117, 175,
191, 227, 228, 261, 293,
295, 296, 297, 298, 301,
302, 306, 316, 320, 324,
327, 328.

Duponchel, 49.

Durand, 55, 56, 58, 59.

Duseigneur (Jean), 9, 36, 37,
41, 47, 293, 294.

Duseigneur (Maurice), 36,
293.

Dutacq, 248, 329.

E

Elwart, 52, 295.

Empis, 159, 313.

Eufantio, 308.

Esterhazy (Prince), 83.

F

Faber, 304.

Fauconnet, 259.

Férey (Edouard), 207, 323.

Ferrier (Ida), 115, 301, 306.

Ferrière-Levayer, 247.

Fiorentino, 313.

Fleury (Arthus), 293.

Fontaine, 184, 318.

Forgues (Durand), 256, 298,
331.

Foucher (Paul), 18, 99, 303,
313.

Fould, 319.

Fournier (Marc), 12, 173, 315.

Furne, 186.

G

Gandonnière, 311.

Gauthier-Ferrières, 304.

Gautier (Pierre), 295.

Gautier (Théophile), 6, 9, 10,
11, 14, 17, 23, 38, 41, 48,
50, 81, 95, 96, 101, 141,
145, 154, 156, 193, 203,
204, 230, 257, 291, 294,
295, 303, 304, 309, 310,
314, 320, 322, 326.

Gay (Delphine), 293, 312.

Girard, 165.

Gervais, 229, 327.

Girardin (Emile de), 99, 107,
257.

Giraud, 185, 213, 214, 215,
324.

Godefroy, 22, 246, 326, 329,
330.

Goëthe, 45, 97, 152, 296,
303, 311, 314.

Gorges (Edouard), 176, 192,
193, 316.

Gosselin, 153, 303.

Gratiot, 170, 213.

Grobet, 28, 259.

Guichardet, 153, 187.

Guizot, 207, 299.

H

Halévy, 296.

Halm (Frédéric), 297.

Harel, 12, 53, 159, 291, 296.

Heideloff, 34, 38, 39.

Heine (Henri), 102, 104, 304,
312.

Herder, 314.

Hoffmann, 301.
 Houssaye (Arsène), 6, 12, 14,
 18, 24, 25, 27, 54, 103, 120,
 126, 128, 136, 148, 154,
 166, 171, 181, 183, 190,
 201, 204, 205, 209, 211,
 232, 253, 258, 261, 262,
 263, 297, 302, 311, 314,
 315, 316, 318, 324, 325,
 326, 329, 331.
 Hugo (Charles), 316.
 Hugo (Victor), 24, 33, 34,
 59, 60, 71, 81, 175, 292,
 293.

I

Ibrahim-Pacha, 126, 308.

J

Jacob (Bibliophile), 23, 298,
 299.
 Janin (Jules), 18, 75, 111,
 147, 179, 243, 251, 264,
 293, 294, 296, 299, 306,
 330.
 Jerrmann, 297.
 Joly (Anténor), 12, 59, 60, 86,
 297, 298, 301.
 Jullien (Adolphe), 25, 38, 294.

K

Karr (Alphonse), 25, 27, 81,
 94, 229, 297, 298, 300,
 312, 328.
 Kauffmann, 106.
 Kobb (Dr), 247.
 Kotzebue, 297, 315, 330.

L

Labrunie (M^{me} A.), 210.

Labrunie (Dr), 20, 22, 25, 35,
 50, 54, 62, 64, 73, 78, 100,
 103, 117, 120, 121, 126,
 128, 133, 136, 141, 145,
 146, 201, 205, 209, 232,
 237, 245, 294, 329.
 Lamartine, 71, 293, 305.
 Lambert (Charles), 130, 308.
 Landelle, 331.
 Laurent, 291.
 Leborne, 52, 296.
 Lecomte (Jules), 294.
 Lecou, 179.
 Lefèvre, 159.
 Legros, 164, 314.
 Lemaitre (Frédéric), 32, 61,
 260, 292, 298.
 L'Epinaï (Marie de), 12, 18,
 98, 99, 303.
 Leroy, 195.
 Levavasseur, 34.
 Ligier, 32, 292.
 Limayrac, 194, 320.
 Limnander, 312.
 Linant, 98, 308.
 Lingay, 74, 81, 207, 299, 303,
 323.
 Liszt, 77, 190, 242, 244, 247,
 301, 320, 328.
 Loëve-Veimars, 98.
 Lovenjoul (Spoelberch de),
 202, 303, 327, 329.
 Lubbert, 130, 309.
 Lucas (Hippolyte), 12, 25,
 108, 154, 185, 195, 196,
 258, 295, 298, 305, 321.
 Lucas (Léo), 28, 185, 258, 321.
 Ludlow (Anna), 74.

M

Mahmoud (Sultan), 299.

Malibran, 299.
 Marmier, 304.
 Mars (De), 181, 197, 222, 321.
 Martre (De), 219.
 Marvilly, 39.
 Mazères, 292.
 Mehemet-Ali, 299, 308, 309.
 Mehl (Charles), 327.
 Mendelssohn, 300.
 Merlin, 313.
 Méry, 12, 26, 120, 176, 190,
 203, 204, 223, 259, 307,
 308, 316, 317, 318.
 Metternich, 56, 83.
 Meyerbeer, 301.
 Michel, 81.
 Michel (Francisque), 56.
 Mignotte, 34, 47.
 Millaud, 219, 223, 326.
 Mirecourt, 231, 327, 328.
 Mirès, 326.
 Monnais, 298.
 Monpou, 51, 87, 301.
 Monselet, 6, 184, 302, 318.
 Montague (Lady Wortley),
 168, 315.
 Moratin, 11.
 Mozart, 321.

N

Nadar, 229, 328.
 Nanteuil (Célestin), 41, 46,
 294.
 Nanteuil (Charles), 46, 294.
 Napoléon (Louis), 319.
 Nelftzer, 183, 184, 318.
 Nodier (Charles), 45, 293, 325.
 Noubel, 38.

O

Orléans (Duc d'), 57.

Ourliae (Edouard), 95, 302.
 Ovaghini, 158.

P

Paganini, 226.
 Papion du Château, 34, 48,
 151, 292, 293, 295, 323.
 Parfait (Noël), 175, 177, 316.
 Pawlowski, 323.
 Perron (Dr), 126, 130, 308.
 Perrot, 172, 315, 318.
 Persigny, 307.
 Person (Béatrix), 23.
 Pleyel (M^{me}), 76, 77, 299,
 301, 304.
 Porcher, 174, 183, 317.
 Prémarray (Jules de), 178, 307.

R

Rachel, 172.
 Raguse (Marmont, duc de),
 75, 76, 83, 300.
 Raupach, 38, 294.
 Renduel, 38, 42, 47, 294, 295,
 304, 310.
 Ricourt, 300.
 Ris (Clément de), 193.
 Rogier (Camille), 37, 137,
 158, 309.
 Rothschild, 55, 58.

S

Saint-Georges (Henri de), 85,
 160, 300, 301, 305, 313.
 Saint-Victor, 193.
 Sainte-Aulaire, 74, 76, 77, 83,
 98, 300.
 Sainte-Beuve, 294.
 Salle (Eusèbe de), 307, 308.
 Salvandy, 293.

Sand (Karl), 58, 297.
 Sand (Maurice), 216.
 Sandeau, 298.
 Saphir, 230, 328.
 Sardou (Victorien), 27, 28, 265.
 Sartorius, 155, 163, 243, 329, 330.
 Scarron, 330.
 Schayé, 159.
 Schwartzenberg (Prince de), 77, 83.
 Scribe, 161, 301.
 Sevelinge, 98.
 Sigalon, 45.
 Simon (Gustave), 24, 28.
 Solms (Frédéric de), 319.
 Solms (M^{me} de), 188, 331.
 Souza (M^{me} de), 45, 294.
 Stadler (Eugène de), 19, 107, 109, 117, 149, 153, 154, 161, 173, 174, 181, 183, 184, 191, 192, 202, 203, 204, 206, 217, 218, 219, 307, 313, 320, 322, 323, 325.
 Strauss, 75.
 Sue (Eugène), 294, 319.

T

Tardieu, 130.
 Taylor (Baron), 11, 12, 32, 292.

Thierry (Edouard), 100, 303.
 Timbal, 320, 322.
 Tourneux (Maurice), 25, 28, 33, 187, 225, 309, 318, 328, 332.
 Tresserve (Vicomte de), 254.
 Triquet, 74.
 Truchis de Lays (M^{lle} de) 295.

U

Ugalde (Delphine), 160, 313.

V

Vabre, 294.
 Varin, 173, 174.
 Venet, 214.
 Vernet, 92.
 Véron (Dr), 309.
 Verteuil, 174, 316.
 Véry, 175.
 Veuillot (Louis), 302.
 Vigny (Alfred de), 71, 293.
 Villedeuil, 223, 326.

W

Wagner, 235, 242, 328.
 Weill (Alexandre), 96, 110, 184, 303, 305, 306.
 Wey (Francis), 217, 218, 325.

TABLE GHRONOLOGIQUE

DES LETTRES

1830 — Novembre 1841.

I.	— A... — 5 Février 1830	31
II.	— Au Baron Taylor. — Eté 1831.....	32
III.	— A... — Février 1832.....	33
IV.	— A Papion du Château. — 1832.....	34
V.	— Au Dr Labrunie. — Octobre 1834	35
VI.	— A Jean du Seigneur. — 4 Novembre 1834.	36
VII.	— A Renduel. — 6 Novembre 1834.....	38
VIII.	— A Papion du Château. — 1834.....	48
IX.	— Au Dr Labrunie. — 27 Septembre 1836.	50
X.	— A Elwart. — 24 Mars 1838.....	52
XI.	— A Alexandre Dumas. — Septembre 1838.	53
XII.	— A Alexandre Dumas. — Septembre 1838.	53
XIII.	— Au Dr Labrunie. — 18 Septembre 1838.	54
XIV.	— A Antéonor Joly. — Fin 1838	59
XV.	— A Antéonor Joly. — 2 Mars 1839.....	60
XVI.	— Au Dr Labrunie. — 19 Novembre 1839..	62
XVII.	— Au Dr Labrunie. — Fin Novembre 1839.	64
XVIII.	— Au Dr Labrunie. — 2 Décembre 1839...	73
XIX.	— A Jules Janin. — 23 Décembre 1839...	75
XX.	— Au Dr Labrunie. — 30 Janvier 1840	78
XXI.	— A Henri de Saint-Georges. — 25 Février 1840	85

XXII.	— A Alphonse Karr. — Mars 1840.....	94
XXIII.	— Au Journal de la librairie.—Juillet 1840.	96
XXIV.	— A Marie de l'Épinay. — 28 Juillet 1840.	98
XXV.	— A Marie de l'Épinay. — 14 Août 1840..	99
XXVI.	— A Marie de l'Épinay.—14 Septembre 1840.	99
XXVII.	— Au D ^r Labrunie. — 22 Octobre 1840....	100
XXVIII.	— A Henri Heine. — 6 Novembre 1840..	102
XXIX.	— Au D ^r Labrunie. — 17 Novembre 1840..	103
XXX.	— A Stadler. — 7 Décembre 1840.....	107
XXXI.	— A Hippolyte Lucas. — Décembre 1840..	108
XXXII.	— A Stadler. — 3 Janvier 1841.....	109
XXXIII.	— A Alexandre Weill. — 5 Mars 1841,...	110
XXXIV.	— A Jules Janin. — 16 Mars 1841.....	111

Novembre 1841 — Août 1853.

XXXV.	— A Madame Dumas. — 9 Novembre 1841.	115
XXXVI.	— A Stadler. — Fin 1841.....	117
XXXVII.	— Au D ^r Labrunie. — 25 Décembre 1842 .	117
XXXVIII.	— Au D ^r Labrunie. — 1 ^{er} Janvier 1843...	120
XXXIX.	— Au D ^r Labrunie. — 8 Janvier 1843.....	121
XL.	— Au D ^r Labrunie. — Avril 1843.....	126
XLI.	— Au D ^r Labrunie. — 2 Mai 1843.....	128
XLII.	— Au D ^r Labrunie. — 25 Juillet 1843.....	133
XLIII.	— Au D ^r Labrunie. — 19 Août 1843.....	136
XLIV.	— Au D ^r Labrunie. — 5 Septembre 1843..	141
XLV.	— Au D ^r Labrunie. — Octobre 1843.....	145
XLVI.	— Au D ^r Labrunie. — Novembre 1843....	146
XLVII.	— A Jules Janin. — 16 Novembre 1843...	147
XLVIII.	— A Stadler. — 30 Mai 1845.	149
XLIX.	— A Busquet. — 1845.	150
L.	— A Papion du Château. — 5 Mai 1846...	151
LI.	— Au Charivari. — 3 Décembre 1846.....	152
LII.	— A Stadler. — 6 Mars 1847.....	153
LIII.	— A Stadler. — 21 Août 1847.....	154
LIV.	— A Hippolyte Lucas. — 1848.....	154
LV.	— Au D ^r Aussandou. — 28 Avril 1849....	155

LVI.	— Au Messenger des théâtres. — 8 Mai 1849.	156
LVII.	— A Henri de St-Georges. — 19 Mai 1849.	160
LVIII.	— A Stadler. — 1849.....	161
LIX.	— Au ministre de l'Intérieur. — 17 Juillet 1849.....	163
LX.	— A — Septembre 1850.....	164
LXI.	— Au Corsaire. — Octobre 1850.....	164
LXII.	— A Arsène Houssaye. — Novembre 1850.	166
LXIII.	— A Charpentier. — 15 Avril 1851.....	166
LXIV.	— A Charpentier. — Avril 1851.....	168
LXV.	— A Charpentier. — 23 Avril 1851.....	169
LXVI.	— A Charpentier. — 1851.....	171
LXVII.	— A Arsène Houssaye. — 9 Novembre 1851.	171
LXVIII.	— A Perrot. — 20 Novembre 1851.....	172
LXIX.	— A Stadler. — 6 Janvier 1852.....	173
LXX.	— A Stadler. — 22 Mars 1852.....	174
LXXI.	— A Stadler. — 12 Mai 1852.....	174
LXXII.	— A Méry. — Mai 1852.....	176
LXXIII.	— A Jules de Prémaray. — 1 ^{er} Juin 1852.	178
LXXIV.	— A Jules Janin. — 3 Juin 1852.....	179
LXXV.	— A Buloz. — Août 1852.....	180
LXXVI.	— A Stadler. — 1852.....	181
LXXVII.	— A Arsène Houssaye. — 4 Octobre 1852..	183
LXXVIII.	— A Stadler. — 30 Novembre 1852.....	183
LXXIX.	— A Stadler. — 1852.....	184
LXXX.	— A Hippolyte Lucas. — Fin 1852.....	185
LXXXI.	— A... — Fin 1852.....	185
LXXXII.	— A Louis de Cormenin. — 1853.....	187
LXXXIII.	— A Didier. — 1853.....	187
LXXXIV.	— A Madame de Solms. — 2 Janvier 1853.	188
LXXXV.	— A Liszt. — Printemps 1853.....	190
LXXXVI.	— A Stadler. — 26 Mai 1853.....	191
LXXXVII.	— A Stadler. — 10 Juin 1853.....	192
LXXXVIII.	— A Charpentier. — Juillet 1853.....	194
LXXXIX.	— A Hippolyte Lucas. — 1853.....	195
XC.	— A Hippolyte Lucas. — 1853.....	196
XCI.	— A de Mars. — 29 Juillet 1853.....	197

Août 1853 — Janvier 1855.

xcii.	— Au Dr Labrunie. — 1 ^{er} Septembre 1853.	201
xciii.	— A Stadler. — Septembre 1853.....	202
xciv.	— A Stadler. — Septembre 1853.....	202
xcv.	— A Théophile Gautier. — Septembre 1853.	203
xcvi.	— A Stadler. — 21 Septembre 1853.....	203
xcvii.	— A Méry. — 23 Septembre 1853.....	204
xcviii.	— A Stadler. — 7 Octobre 1853.....	204
xcix.	— Au Dr Labrunie. — 21 Octobre 1853...	205
c.	— Au Dr Labrunie. — 22 Octobre 1853...	209
ci.	— Au D ^r Blanche. — 27 Novembre 1853..	211
cii.	— A Dublanc. — 27 Novembre 1853.....	212
ciii.	— A Abel. — 30 Novembre 1853.....	212
civ.	— A Giraud. — 30 Novembre 1853.....	213
cv.	— A Giraud. — Décembre 1853.....	215
cvi.	— A Giraud. — Décembre 1853.....	215
cvii.	— A Georges Bell. — Hiver 1853.....	216
cviii.	— A Georges Bell. — Hiver 1853.....	217
cix.	— A Stadler. — Mars 1854.....	217
cx.	— A Stadler. — Mars 1854.....	218
cxI.	— A Stadler. — 11 Mars 1854.....	218
cxii.	— A Stadler. — 20 Mars 1854.....	219
cxiii.	— A Stadler. — Mars 1854.....	219
cxiv.	— A Bamps. — Mars 1854.....	220
cxv.	— A de Mars. — 11 Avril 1854.....	222
cxvi.	— A Busquet. — 30 Mai 1854.....	222
cxvii.	— Au D ^r Blanche. — 31 Mai 1854.....	224
cxviii.	— A Georges Bell. — 1 ^{er} Juin 1854.....	225
cxix.	— A un ami. — Juin 1854.....	231
cxx.	— Au D ^r Labrunie. — 4 Juin 1854.....	232
cxxi.	— Au D ^r Blanche. — Juin 1854.....	235
cxxii.	— Au D ^r Labrunie. — 20 Juin 1854.....	237
cxxiii.	— Au D ^r Blanche. — 26 Juin 1854.....	239
cxxiv.	— A Georges Bell. — 27 Juin 1854.....	240
cxxv.	— Au D ^r Blanche. — 30 Juin 1854.....	242

CXXVI.	— Au D ^e Blanche. — Juillet 1854.....	243
CXXVII.	— Au D ^e Blanche. — Juillet 1854.....	244
CXXVIII.	— Au D ^e Labrunie. — 15 Juillet 1854....	245
CXXIX.	— A Godefroy. — 23 Septembre 1854....	246
CXXX.	— Au D ^e Blanche. — 17 Octobre 1854 ...	249
CXXXI.	— A Jules Janin. — Fin 1854.....	251
CXXXII.	— A Alfred Delvau. — Janvier 1855.....	252
CXXXIII.	— A sa tante. — 24 Janvier 1855.....	253

Lettres sans date

CXXXIV.	— A Madame.....	254
CXXXV.	— A Forgues.....	256
CXXXVI.	— A	256
CXXXVII.	— A Hippolyte Lucas.....	258
CXXXVIII.	— A Arsène Houssaye.....	258
CXXXIX.	— A Méry.....	259
CXL.	— A Frédérick Lemaître.....	260
CXLI.	— A Alexandre Dumas.....	261
CXLII.	— A Alexandre Dumas.....	262
CXLIII.	— A Arsène Houssaye.....	263
LETTRES D'AMOUR.	265



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt novembre mil neuf cent onze

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

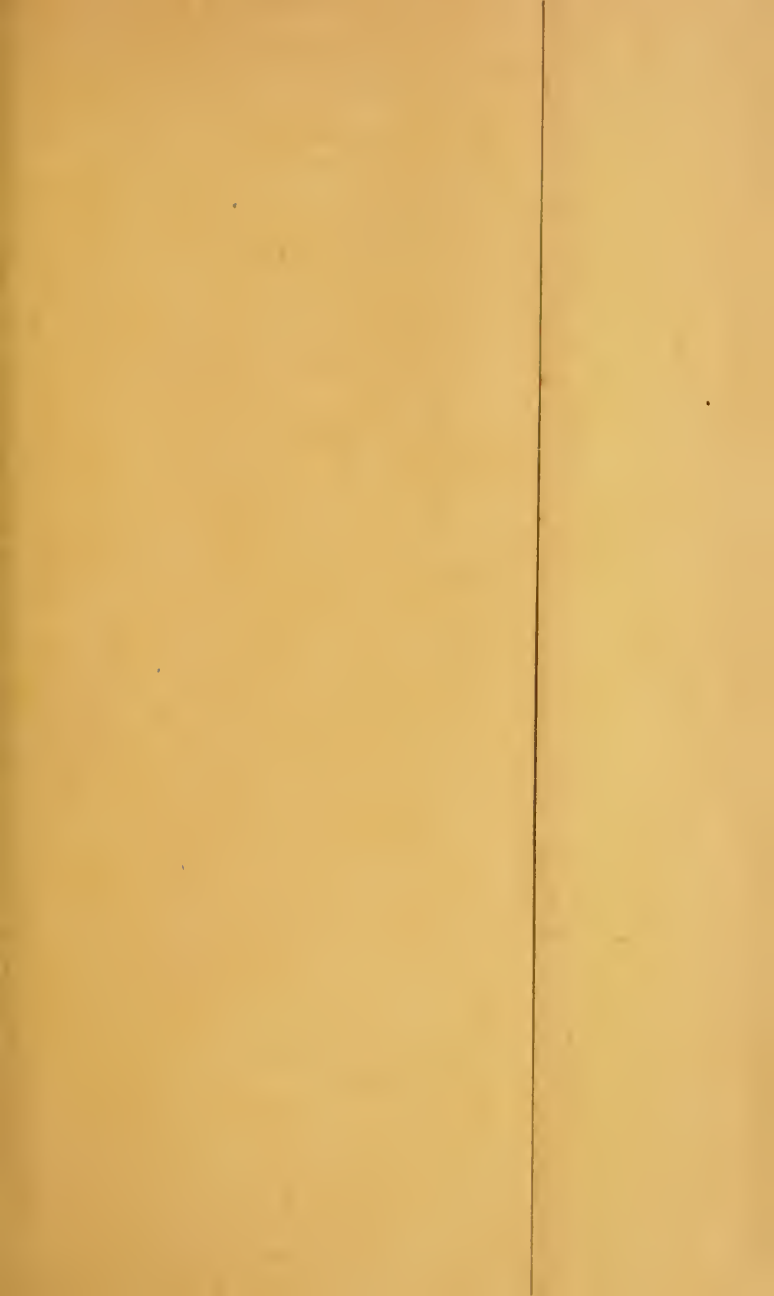
MERCURE

de

FRANCE







MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI^e

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

**Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.

Les Poèmes : Pierre Quillard.

Les Romans : Rachilde.

Littérature : Jean de Gourmont.

Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.

Histoire : Edmond Barthélemy.

Philosophie : Georges Palante.

Psychologie : Gaston Danville.

Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.

Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.

Science sociale : Henri Mazel.

Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.

Archéologie, Voyages : Charles Merki.

Questions juridiques : José Théry.

Questions militaires et maritimes : Jean Norel.

Questions coloniales : Carl Siger.

Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.

Les Revues : Charles-Henry Hirsch.

Les Journaux : R. de Bury.

Les Théâtres : Maurice Boissard.

Musique : Jean Marnold.

Art moderne : Gustave Kahn.

Art ancien : Tristan Leclère.

Musées et Collections : Auguste Marguillier.

Chronique du Midi : Paul Souchon.

Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.

Lettres allemandes : Henri Albert.

Lettres anglaises : Henry-D. Davray.

Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.

Lettres espagnoles : Marcel Robin.

Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.

Lettres américaines : Théodore Stanton.

Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.

Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.

Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.

Lettres roumaines : Marcel Montandon.

Lettres russes : E. Séménoff.

Lettres polonaises : Michel Mutermilch.

Lettres néerlandaises : H. Messet.

Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.

Lettres hongroises : Félix de Gerando.

Lettres tchèques : William Ritter.

La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.

Variétés : X...

La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.

La Curiosité : Jacques Daurelle.

Publications récentes : Mercure.

Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE

UN NUMÉRO.....	1.25
UN AN.....	25 fr.
SIX MOIS.....	14 »
TROIS MOIS.....	8 »

ÉTRANGER

UN NUMÉRO.....	1.50
UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	10 »